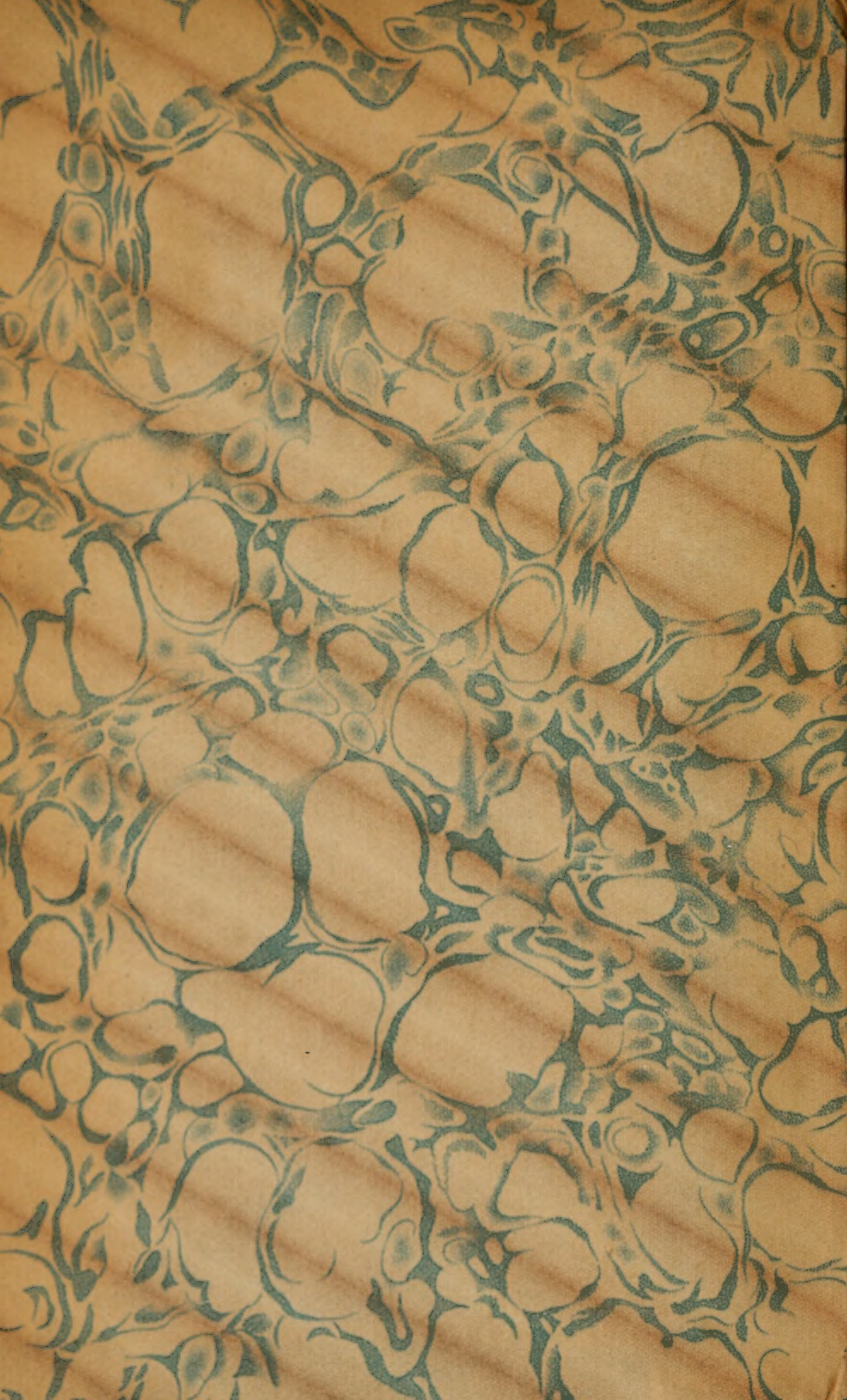






VALENTIN

DU MÊME AUTEUR

Poésie

Poèmes a Sylvie — Eurynice — XI Portraits dont un de femme — Petite suite italienne — La flamme et les cendres — Jardins a la française — Vignettes romantiques et turqueries — Eglogues imitées de Virgile — Deivae sacrum — Bellica. (Plaquettes hors commerce.)

La flamme et les cendres, 1914. *Mercure de France* . . . . 1 vol.

Prose

L'instant et le souvenir, roman. (*Couronné par l'Académie française.*) 1912. *Calmann-Lévy* . . . . 1 vol.

A quoi rêvent les jeunes gens. (Enquête sur la jeunesse littéraire.) 1912. *Champion*. 1 vol.

Carnet d'un dragon dans les tranchées. 1918. *Hachette* . . . . 1 vol.

A paraître

Le diable a l'hôtel, roman. . . . . 1 vol.

Les occasions perdues, roman. . . . . . 2 vol.

Poésies diverses . . . . 1 vol.

EMILE HENRIOT

VALENTIN

— ROMAN —

Le cœur a ses limites.

LA BRUYÈRE.



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON

25 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

tous numérotés à la presse.

A

JEAN-LOUIS VAUDOYER

EN TÉMOIGNAGE

DE MA

PROFONDE AFFECTION

Voici le récit que m'a fait, un soir de confidences, pour employer les loisirs d'une longue veillée d'hiver, à la campagne, au temps des chasses, le triste Valentin Desombres. Je le rapporte sans y rien changer, à mi-voix, sur le ton sec et dépouillé dont il m'a été dit, pour n'en pas gâter la sincérité désolante et l'accent vrai. L'excuse de semblables confessions est dans leur absolue franchise. Le peu d'estime qu'on en pourrait prendre pour celui qui a été le héros d'une aventure de ce genre est la plus certaine garantie de sa véracité. Différemment, il ne serait qu'un misérable. Tel qu'il est, c'est un malheureux.

E. H.

VALENTIN

I

— Vous me demandez une histoire d'amour : en voici une. Elle n'est pas gaie, elle n'est pas charmante, sa seule valeur est d'être vraie. Si j'en ai été le héros, je ne m'en fais nullement gloire. J'ai trop souffert pour en tirer de la vanité et c'est une aventure en elle-même trop commune pour mériter qu'on s'y arrête, mais puisque ces choses-là vous intéressent, je vous en rapporterai les circonstances dans le détail et vous verrez à quelle inextricable situation peut amener des êtres clairvoyants et déli-

cats l'incapacité de sortir d'eux-mêmes et la terreur de faire du mal.

Je vous dirai tout, Monsieur, sans être embarrassé par le souci de me donner le plus beau rôle. Je ne cherche que la vérité. A vous de juger si elle vous convient. Mais avant que d'entreprendre le récit de ces tristes et peu romanesques amours, prenez un peu de patience, et laissez-moi d'abord vous faire voir dans quelles conditions j'y fus entraîné à l'insu de moi-même et quel chemin conduit au drame inévitable.

J'ai toujours connu Jérôme des Groues. Nos familles était unies de date ancienne. Mais, à vrai dire, nous ne nous sommes liés que plus tard. De sept à huit ans plus âgé que moi, je me souviens de l'avoir vu dans mon enfance, alors qu'il était déjà un adolescent dont les pensées n'avaient forcément rien de commun avec les menues préoccupations du bambin que j'étais alors. Cet intervalle compte beaucoup, qui sépare le monde où débute un jeune homme et

l'étroit univers de rêverie et de sensibilité enfantines où nous grandissons, sans heurt, jusqu'au premier éveil de la nature et des sens.

J'étais pour ma part un garçon raisonnable, peu bruyant, doué du don funeste d'observer, plus enclin à rechercher la compagnie des grandes personnes que celle des autres enfants de ma condition, habitué à vivre seul et replié sur moi comme tous ceux qui ont longtemps séjourné à la campagne, où les occasions sont rares de trouver un divertissement ailleurs que dans l'étude et l'entretien contemplatif de la nature et de soi-même. Ceci explique, pour ce qui me concerne, la disposition que j'avais à laisser prendre aux sentiments le pas sur la raison dans mon esprit et dans mon cœur. Une imagination vive et prompte à s'enflammer ; une certaine rigueur à poursuivre et à pousser jusqu'à sa plus extrême conclusion ce que j'avais une fois conçu ou entrepris ; la nécessité d'aimer et le besoin de m'attacher

sans retour à ce qui a suscité mon admiration ou parlé à mon âme ; une volonté bizarre, plus faite de persévérance que d'empire sur soi ; de l'orgueil aussi, certes, l'orgueil du cœur qui ne veut pas céder, — tels étaient les traits les plus saillants de mon caractère tout entier formé de lui-même, dans la rêverie et la solitude.

Lorsque j'eus vingt ans, je vins à Paris, afin d'y achever mes études et préparer une licence. C'est de cette époque que date le commencement de l'amitié qui devait nous unir, Jérôme des Groues et moi. Mon père m'avait adressé à lui, comme au fils d'un de ses plus vieux amis, il le considérait lui-même comme son enfant. Jérôme répondit à cette confiance et du premier jour que je le vis, — non point très différent du souvenir que j'en avais conservé de nos rencontres anciennes, il m'accueillit absolument comme si j'avais été son frère plus jeune et je sentis que sans avoir eu jusque-là l'occasion de nous lier, nous étions

faits pour nous entendre. Grand, mince, découplé, large d'épaules, le front haut, le regard clair et assuré, reflétant par tout son être le feu secret qui l'animait, il était impossible de se trouver en sa présence sans être aussitôt attiré, entraîné vers lui, par tout ce qu'il paraissait d'autorité, de force mâle, de droiture, d'ouverture, au seul aspect de son visage. Le calme régnait dans ses traits réguliers, la franchise et l'honnêteté rayonnaient dans ses yeux. Une gaieté sérieuse y jouait, mêlée à une extraordinaire faculté d'observer et de bien voir qui vous enveloppait d'un long et beau regard intelligent ; des manières parfaites, au surplus, une aisance de grand style, cette réserve délicate, parure sensible des âmes distinguées, une voix chaleureuse et un peu voilée, un peu lente, comme il arrive à ceux qui éprouvent, avant de parler, le scrupule de rendre exactement leur impresssion et leur pensée ; et pour achever de rendre saisissante et remarquable la personnalité vi-

goureusement peinte sur cette physionomie dont il était difficile de ne pas subir l'ascendant immédiat, des cheveux précocement gris se relevaient au-dessus du front jeune encore, comme le signe de l'expérience tôt acquise et des combats livrés.

Jérôme des Groues était peintre. Il avait eu, comme beaucoup d'autres, des débuts pénibles et connu des jours difficiles, mais l'amour de son art et la conscience de sa valeur aidant, joints à une très haute idée de la vertu indispensable à tout artiste, il était sorti de cette période inquiète et commençait alors à recueillir les fruits d'une vie qu'il avait désirée et su garder indépendante. Il ne devait qu'à lui seul sa formation spirituelle, qui était vaste, et la science rigoureuse de son art. Elle était reconnue de ses maîtres. Son nom déjà sortait de l'ombre. C'était quelqu'un. J'admirais son talent, sa foi, sa conception humaine et large de la vie et de la beauté, sa liberté, les conditions mêmes de son existence agréable ; je

l'admirais de ne les devoir qu'à lui-même, et l'influence qu'il prit sur moi s'accrut et s'augmenta de son prestige.

Il m'avait suffi de le voir : des souvenirs communs, dus aux relations de nos familles, des façons parentes de sentir et de s'exprimer, puisées dans un même milieu et renforcées par la similitude de nos goûts, une sympathie qui s'affirma réciproque, dès que le hasard nous eût à nouveau mis en présence et que nous eûmes l'un l'autre quelque chose à nous dire : — autant de raisons propres à déterminer le point de départ d'une liaison d'amitié plus suivie, et qui seraient déjà suffisantes, si un mouvement naturel et spontané du cœur ne nous avait pas fait sentir d'instinct, et au même moment, que nous appartenions tous deux à la même famille d'esprits et reconnaître mutuellement pour des amis.

Jérôme me le marqua dès l'abord, après la première question, avec toute l'assurance que peuvent donner la générosité d'un cœur

libre et vif dans ses mouvements, et la supériorité de l'homme plus âgé, qui sait vivre et qui a vécu. Il en est des amitiés comme de l'amour : les plus foudroyantes ne sont pas les plus sûres. Elles ne s'accompagnent ni de déclarations ni de protestations faciles, mais elles portent toutes leurs promesses dans un regard, un serrement de main, une certaine ouverture de manières et de langage qui n'a rien de brutal ; comme l'amour, l'amitié a sa pudeur. Par un lent travail souterrain, si l'on peut dire, elle établit l'égalité entre les cœurs, l'estime vient de la connaissance, la connaissance de la franchise, l'affection naît ensuite de leurs ressemblances, et pour couronner les douces habitudes de commerce spirituel qu'elle entretient dans ceux qu'elle a ainsi touchés, elle se nomme enfin.

Nous nous liâmes aussitôt. D'égalité entre Jérôme et moi, il n'y en avait guère, à savoir nos âges. J'avais vingt ans ; lui touchait au terme de sa jeunesse. Il savait ; et

oour moi je n'en étais encore qu'à désirer l'apprendre. Il joignait à la maturité des sentiments, innée en lui, celle des idées, ruit d'une forte culture, et l'entente du nonde, que donne l'expérience. Mais si ex-pert qu'il fût, si nourri, si chargé de reflexion et de pensée, si supérieur aussi que je le re-connusse à moi-même, il se trouvait plus près de moi que je ne l'étais de lui, par sa ensibilité qu'il avait conservée intacte et raîche et qui était d'un adolescent. Nonobs-ant un sentiment sérieux de la vie, j'étais in enfant à son regard. Il me traita néan-noins en égal, par une délicatesse extrême : l avait de la qualité. Sans doute, joint à ine grande politesse du cœur, retrouvait-l en moi comme dans un frère plus fai-ble, les ardeurs, les enthousiasmes de a jeunesse toute proche mais décli-nante, les mêmes soucis, la même pas-ion de la vérité intérieure, et sous d'iden-iques aspirations, une sensibilité, une susceptibilité analogues. Sans doute la

communauté de nos caractères le frappait-elle parce qu'il distinguait encore dans le mien cette légère buée, cette fraîcheur exquise de la jeunesse, passagères, hélas ! et qui sont le charme fugitif des êtres neufs : il chérissait et raillait gentiment ma jeunesse, parce que c'était aussi une façon de pleurer la sienne. C'est cette part involontaire d'égoïsme, cette recherche et cette dilection de nous-mêmes dans les autres qui nous attache à ceux que nous aimons, qui fait toute la force de nos affections. Admirable piège de la nature que le miroir qu'elle met dans les yeux comme dans les cœurs : c'est toujours notre propre image qu'ils nous renvoient lorsque nous penchons sur eux notre amour, même le plus désintéressé.

Dans l'amitié que me portait Jérôme, il entrait quelque chose de ce tendre besoin de protéger qu'éprouve pour son cadet un aîné. Nul doute qu'il me jugeât comme je méritais de l'être, à la fois mûr et puéril,

naïf et déjà lourd de raison, mâle et fragile en même temps ; il excusait mes faiblesses comme il comprenait mes sentiments, et jusqu'à la pudeur maladive qui en contenait l'expansion ; mes enthousiasmes juvéniles, mes dégoûts féroces l'amusaient par ce qu'ils lui rappelaient des siens. Il était pourtant assez jeune encore d'imagination pour les partager quelquefois, et cela nous menait souvent à de ces longues controverses où deux esprits de même courbe fortifient le lien étroit qui les attache, sans que le cœur se blesse d'une contradiction qui n'irrite pas la vanité. Nous en étions dépourvus tous les deux : c'est ce qui fonde la confiance chez la plupart des hommes, qu'ils se puissent traiter avec la brusquerie de l'honnêteté et sans vains ménagements ; la sincérité est à ce prix et elle est la base. Nous en avions le goût aussi fort l'un que l'autre, et nous pouvions tout dire, du moment que notre clairvoyance nous assurait d'une mutuelle estime.

Pour moi, l'affection qui m'unissait à Jérôme des Groues comportait une nuance assez particulière : j'avais la plus vive amitié pour lui, la camaraderie la plus spontanée, mais surtout de la reconnaissance, comme à un maître ou à un guide. Il m'avait plu, il m'avait séduit tout d'abord ; mais aussi, il m'avait appris, il m'avait enrichi de son expérience et de son exemple, ouvert les yeux comme l'esprit à plus d'une manière de comprendre et de voir, nouvelle pour moi. Je lui savais gré de ce qu'il me fît valoir davantage. Voilà la raison la plus profonde de ces sympathies d'hommes : elles partent du cœur et le dépassent pour aller se nouer à jamais dans cette région supérieure de nous-mêmes qui est l'intelligence, où ce que l'on donne équivaut à ce que l'on reçoit ; voilà ce qui rend l'amitié supérieure à toutes les amours, l'échange y est toujours égal. J'éprouvais en outre pour Jérôme quelque chose qui n'était peut-être pas du respect, mais ne s'en éloi-

gnait pas de beaucoup : une estime un peu déférente, bien naturelle sans doute chez un jeune homme qui admire dans un aîné l'autorité dont il manque, la maturité de la pensée, peut-être même la réussite, à coup sûr la conscience de sa propre valeur, la connaissance de ses désirs et de son ambition, la juste vue du but qu'il se propose et de la voie qu'il s'est choisie délibérément pour y parvenir. J'admirais donc dans Jérôme des Groues qu'il sût si bien où il allât, sa saine conception de l'univers et du rôle qu'il s'était assigné d'y tenir, la solidité de ses idées sur cette matière, alors pour moi fort incertaine encore et qui ne laissait pas que de m'embarrasser beaucoup. Nous sommes ainsi, nous, les faibles, les délicats, les scrupuleux, hésitant sur la direction à prendre, comme un pigeon au sortir du colombier, qui tâte l'air, écoute le vent et ne sait où porter son vol. J'étais dans cette période transitoire, qui marque le point extrême de l'adolescence ; j'avais en tête

bien des projets, mille désirs, des goûts certes, mais nulle aptitude spéciale, de la curiosité seulement, peut-être même plus des curiosités que des goûts. Et mon indécision ne me donnait que plus d'admiration pour ceux qui étaient sortis de cette inquiétude, ou n'y avaient — comme c'était le cas pour Jérôme des Groues — jamais passé.

Notre amitié, de bonne heure, prit des habitudes. La vie de Jérôme des Groues était régulière. Après quelques temps d'une existence remplie des soins du plaisir — et j'entends par là davantage absence de règle que vaine recherche de voluptés faciles — il avait éprouvé la nécessité de donner à son travail la solide assise que procure l'ordre. J'étais donc assuré de trouver chaque jour mon ami dans son atelier de la Cité où il vivait, occupé à peindre ou à dessiner, du matin au soir, jusqu'à l'heure des lampes, ne s'interrompant dans son probe labeur que pour quelque visite à un musée, ou quand les beaux jours revenaient, quelque

longue promenade aux champs, qu'il aimait. — Cette régularité, presque monacale, ne faisait point pourtant de mon ami un moine ; il savait vivre, la tâche faite, et se divertir, comme aussi bien ne point se confiner dans son étude, au point de n'être que l'homme d'un seul art : une culture générale le sollicitait. Il était au courant de toutes choses, et fort averti. L'universalité de sa connaissance, un goût pur et parfait — le goût — une grande et vaste lecture, l'intelligence du vivant et du beau, ce don mystérieux d'animer et de comprendre, et, ayant compris, de faire voir — quelles délices c'était pour moi de retrouver Jérôme ! La stabilité de ses mœurs était favorable à l'entretien d'une amitié comme la nôtre, qui reposait sur une intimité familière. J'allais le surprendre devant la toile ou la planche de cuivre ; je l'accompagnais dans ses flâneries d'artiste et dans ses randonnées champêtres ; nous avions des conversations sans fin, à perdre haleine, d'un seul tenant,

ou plutôt une conversation si unie qu'elle paraissait toujours la même, reprise comme elle l'était le lendemain au point où nous l'avions laissée la veille, bourrée de menus faits sans importance et des considérations les plus pleines, sans cesse alimentée de traits précis ou généraux, à bâtons rompus, non dépourvue de malices ou d'ironie sur soi-même, ce qui est une manière de frein, de mesure que l'on se donne à soi-même — telle que nos dispositions du moment la faisaient naître, telle enfin que vous pouvez imaginer cet échange, ce contrôle de propos insignifiants ou essentiels, de théories, d'aperçus, de mots, de réflexions, que justifient une mutuelle sympathie, une certaine quantité d'idées communes, le goût de comprendre et de définir, de se définir, et l'assurance qu'ont des amis d'être toujours assez d'accord pour se passer les controverses les plus folles et les discussions les plus enragées. Bref, contradictions, philosophie et rabachages : ce sont les avantages de l'ami-

tié. Elle se nourrit aussi bien de silences. Nous savions nous taire l'un et l'autre. Cela a son prix.

Il y avait une nuance, dans cet abandon : certaines confidences nous arrêtaient, s'arrêtaient, plutôt, au bord de nos lèvres. Il était entre nous des sujets que nous n'osions aborder. N'osions n'est pas le mot propre. Comment dirais-je ? Nous n'en parlions pas, tout simplement. Sujets réservés, pensions-nous. Non que nous eussions à nous cacher quelque chose. Mais il semble que l'on ait de la pudeur à traiter, en philosophes, de certains penchants plus secrets. En parler les diminuerait. Je n'aime pas les confidences, au moment même. Cette retenue était dans son principe un sentiment très fin, le dégoût de ce qui est vulgaire. Faisant allusion à l'amitié qu'il entretint avec Berthelot, Renan dit qu'ils furent toujours l'un pour l'autre « comme on est avec une femme qu'on respecte ». Confiance n'est pas confidence. Nous pensions de la

même sorte, Jérôme et moi, au même instant, sur ce point, lorsque le tour de nos causeries nous amenait jusqu'au bord de révélations plus intimes : elles n'étaient pas formulées. Il ne faut voir là ni hypocrisie, ni méfiance, ni pudeur malsaine. Seulement ces choses restaient intactes et cachées au dedans de nous, nous nous en rendions compte avec plaisir, comme d'une marque de délicatesse qu'il était agréable à chacun de nous de trouver dans l'autre. L'amour était de ces sujets. Non l'Amour avec un grand A, sujet éminemment philosophique et de conversation. Vous pensez bien que nous en parlions, puisque tout y aboutit ; mais de loin, d'une manière désintéressée, en moralistes plutôt qu'en acteurs, comme d'un pays lointain où l'on n'irait pas, et sans jamais franchir, dans la notation de certaines vérités, cette limite imaginaire qui détermine en nous la double frontière des idées et du sentiment. En-deçà de cette limite, il y a une certaine

façon qui est personnelle d'envisager, de concevoir l'amour, et de le faire : la transgresser, c'est se livrer, se mettre à nu. Au surplus, je n'ai jamais pu parler de ce que j'éprouve au moment où j'aime, à quiconque. J'ai trop peur qu'on soit indiscret. — C'est avec prudence que nous côtoyions ce danger, avec ménagement, comme si chacun de nous deux se fût dit : « Attention, tournant dangereux : nous voilà sur le chemin des confidences, et il glisse ! » Peut-être obéissions-nous là à des mobiles différents, Jérôme n'avait pas à m'en faire, et, beaucoup moins âgé, sachant d'ailleurs ce que je savais et que je vais vous dire, je me sentais tenu d'être discret, quant à un secret qui n'appartenait pas à lui seul. Pour moi, je n'avais rien à cacher, mais rien non plus à confier, craignant qu'il n'y vit de ma part une invite à la réciproque. Quant aux bagatelles du plaisir, nous en parlions comme un honnête homme le peut faire, cruement, librement, mais sans goujaterie, ainsi que

d'une fleur ou d'un bon cigare, avec les nuances que ces voluptés comportent.

Jérôme des Groues avait un attachement ancien, une de ces liaisons qui, ayant duré plus que leur temps de liaison et ne s'étant pas dénouées d'elles-mêmes, ont pris avec l'habitude, la force des souvenirs qui s'y rattachent et par une sorte d'obligation, une solidité que bien des unions plus légitimes ou plus passionnées pourraient envier. Ce n'est plus de l'amour à proprement parler, si par amour l'on entend l'échange actif d'une égale et double ardeur ; ce n'est pas une habitude à laquelle on est trop faible pour renoncer ; ce n'est ni la chaîne pesante que la vaine pitié d'Adolphe lui défend de rompre, ni le strict accomplissement d'un devoir. C'est tout cela ensemble, et plus que tout cela, un lien à la fois plus subtil et plus fort ; celui que crée entre deux êtres le souvenir encore vivace d'un amour qui a été grand. Tel était à peu près le nœud où mon ami était depuis plus de dix ans engagé.

Vous entendez bien, Monsieur, que cet engagement ne pesait certes ni à l'un ni à l'autre. Délibérément, sans effort, Jérôme avait dédaigné les occasions qui s'étaient, à diverses reprises, présentées à lui d'en sortir. Ces sortes de liaisons sont d'autant plus solidement établies que l'amour-passion en est à jamais banni. La confiance, l'estime, l'amitié, la tendresse, la mémoire commune d'un beau secret, l'orgueil ou l'honnêteté de se refuser à rompre le premier, la délicatesse, le sentiment de sa propre responsabilité — ce sont là les fortes assises des engagements analogues à celui qui unissait Jérôme des Groues à Madame de P... — Je n'ignorais pas leur situation difficile. Elle était connue. Maintes fois, dans l'atelier de Jérôme, j'avais rencontré une femme encore jeune, un peu lasse, à la voix musicale, dont l'aspect volontairement effacé ne m'avait pas retenu dès l'abord. Elle y fréquentait librement, mêlée à d'autres personnnes, sur le pied d'une intimité discrète, et ses propos,

comme ceux de Jérôme, ne sortaient pas du ton d'une affectueuse sympathie. Rien en outre qui pour tout autre qu'un familier de la maison, comme je l'étais, pût renseigner sur la nature du lien qui attachait ces deux êtres. Pas un mot de Jérôme ; pour elle, elle ne me témoignait qu'une courtoisie bienveillante, aimable, mais sans plus. Nous nous rencontrions assez souvent. Je les quittais d'ordinaire de bonne heure, à moins que Jérôme ne me retînt à dîner avec elle, ou que nous prissions rendez-vous, dans la soirée, à quelque spectacle. Notre intimité n'était traversée par rien. Elle dura.

II

Julie de P..., Monsieur, appartenait à cette catégorie de femmes orgueilleuses qui tiennent d'autant plus à leur propre estime qu'elles se trouvent dans une situation fausse vis-à-vis du monde. Elle en était. Veuve jeune encore, elle avait rencontré des Groues dans le milieu où elle était née, et où il ne fit que passer. Un milieu où la vie n'est facile qu'à la condition toutefois de n'y prendre ses plaisirs qu'avec ceux qui en font partie. Hors d'eux, à les croire, les distractions ne sont que des fautes entachant

l'honneur, et c'est une mauvaise note que de se passer d'une certaine manière, qui est la leur. En-deça, désordre et bohême. Rien de plus noir aux yeux du monde. Car s'il est indulgent à ceux qui le composent, il poursuit implacablement quiconque transgresse délibérément les lois qu'il se fixe à lui-même. Il autorise les pires folies et donne toutes les licences ; mais exige, par contre, que l'esprit se plie à ses règles étroites, à ses façons de voir, de penser, de ne pas sentir. Il bannit l'originalité, le naturel, toute spontanéité. Jérôme des Groues ne pouvait s'y faire ; il n'y resta pas. Le monde pardonne à un homme qui ne se soucie pas de lui ; quand cet homme est comme Jérôme, un artiste, il ferme les yeux : on passe tout à un artiste. Une légère pointe de dédain fait partie de cette indulgence. Mais qu'une femme... Le monde est lâche, il est le nombre, et anonyme. Dans les premiers temps, la liaison de Julie de P... et de Jérôme ne scandalisa pas, tant qu'elle se maintint en-

tre les limites que le monde accorde à la fantaisie. Elle prêta d'abord à la sympathie, quand elle fut connue. Mais lorsqu'il parut que c'était une chose acquise et qu'elle sembla définitive, ce fut à Julie qu'on en fit reproche. N'avait-elle pas en quelque sorte déserté, en liant partie avec un homme différent de son milieu puisqu'il lui était supérieur ? On lui tint rigueur de mettre son bonheur au-dessus de ses plaisirs, et sa vertu parut plus douteuse du jour qu'il fut certain qu'elle cessait d'être attaquable. Là où les aventures ne comptent pas parce qu'elles ne se comptent plus, il fut fait un crime à Madame de P... d'avoir un amant, et de n'en avoir qu'un. La qualité du sentiment n'entre pour rien dans ces balances. Elle avait négligé de se conformer aux mœurs de ce monde ; elle en fut bannie. Cet ostracisme fait les déclassées. Plus orgueilleuse de soi-même que soucieuse de l'opinion qu'on en pouvait avoir, Julie se tut et ne chercha pas à se faire imposer Elle rompit. Je ne sais

pas si elle n'en souffrit jamais, moins peut-être à cause de ce qu'elle perdait, qui ne compte guère chez les cœurs bien nés, que de l'intime désir qu'a tout être de se sentir approuvé lorsque les apparences sont contre lui et quand il a pour lui son cœur. Mais elle eut la discrétion de se taire, et se suffisant de sa propre estime, elle ne voulut point paraître redouter d'avoir déchu, par fierté comme par tendresse envers celui qui en avait été la cause. Il n'est pas inutile de noter ces nuances qui n'ont pas de valeur si l'on met en regard d'elles la seule vertu des sentiments et des passions ; mais elles ont leur prix et pèsent leur poids quand on fait ses comptes. Ces sacrifices d'amour-propre et de vanité, l'amour qui les offre, délibérément et par surcroît, ne saurait s'en embarrasser, dans le moment où l'on voudrait donner le monde à ce qu'on aime — mais il vient un jour où l'on s'aperçoit qu'ils vous lient plus étroitement peut-être et davantage qu'on ne le supposait. Ils ont creusé

l'irrémédiable ; et c'est d'eux que la plupart des engagements formés dans le scandale tiennent leur force.

Julie de P... était très belle quand je l'ai connue. Je ne sais si elle l'avait été davantage dans sa fleur, et ne le crois pas. Mais à l'époque dont je parle, elle tirait de sa maturité cet éclat magnifique et sourd que la vie donne seule à celles qu'elle a marqué pour ses plus grandes aspirations. Plus jeune, je pense, elle n'avait pas dû avoir ce feu, cet accent contenu qui, pour des yeux bien avertis, témoignent d'une âme où les passions retentissent avec force. Elle dispensait l'attrait irrésistible des femmes qui ont un passé : c'est à la beauté ce que la légende est à la gloire, le prestige du mystère. C'est, dans leurs yeux et sur leur visage, répandu comme à la surface d'une eau transparente le coloris des floraisons sous-marines, l'émouvant reflet du trésor inconnu des secrets qu'elles portent en elles, des passions cachées dont les orages ont laissé une trace

profonde dans ces regards et sur ces fronts ; un air de sensibilité, une aptitude à frémir et à s'animer, un peu lente, mais terrible et dévastatrice ; jusqu'à de certains présages de décadence et l'impression que cet épanouissement de splendeur physique est un maximum, après lequel il faudra renoncer, vieillir ensuite, se faner ; jusqu'à certaines marques, les plus émouvantes celles-là, des anciennes blessures : une ride entre les sourcils, un pli un peu amer qui relève le coin des lèvres, un regard brûlant où la méfiance et l'ardeur apparaissent confondues ensemble... Quelles tristesses ! Quelles amertumes ! Quelle vie de luttes et de magnifiques mouvements ! Quelles puissances d'amour à réveiller dans une telle femme pour un homme jeune et qui sait voir, et qui sent ou devine ce qu'il ne comprend pas, ne peut pas comprendre... Plénitude, passion, science du cœur, expérience de l'amour ; peut-être aussi l'obscur, le chevaleresque et tendre espoir de consoler des

misères, des peines ; goût de la conquête la plus difficile, — le même désir que chez un officier qui sort de l'école, de planter son drapeau sur le plus haut sommet de la redoute la mieux défendue... Julie avait cette beauté, plus émouvante que les autres, celle-là même dont Stendhal a dit qu'elle est une promesse de bonheur. J'étais fort jeune pour ma part, et, comme il arrive à des esprits de formation surtout livresque, meilleur théoricien en matière de psychologie qu'habile homme ; je n'avais subi jusque-là que des charmes plus apparents et plus faciles : plus physiques enfin. Ce sont les folies de l'adolescence : elle n'aime que ce qui la frappe et s'impose à elle. Le mystère la rebute, ou pour mieux dire, elle ne le sent pas. J'ai donc pu passer auprès de Madame de P... des journées sans m'apercevoir qu'elle était belle. Peut-être en réalité l'était-elle moins qu'elle me le parut dans la suite, lorsqu'à la longue l'intimité, l'amitié m'eurent peu à peu éclairé sur la nature de

l'attrait qui me portait insensiblement vers elle. Je tâche de vous expliquer ces préliminaires, sans trop les comprendre moi-même : mais je ne crois pas au coup de foudre. Il n'est en général que l'expression d'un brusque désir aussitôt calmé qu'il est satisfait. Malheureuses les amours qui sont nées de la sorte : je ne vois pas beau ni fécond leur avenir !

Il est au contraire un attachement plus durable et plus sûr. C'est celui qui se fonde sur la connaissance. Les agréments, les beautés, les vertus de l'être qu'on aime apparaissent alors indispensables à votre bonheur, on les goûte d'autant qu'ils ont été plus lentement connus et éprouvés. La déception ne ralentit pas le mouvement qui vous entraîne, et comme le ver dans le fruit, la désillusion amère ne se trouve pas enfermée en germe dans l'amour. Mais combien plus terribles ces amours ! Combien impérieuses ! Quelles racines elles enfoncent dans nous ! Comme elles s'ancrent sur nos cœurs ! Quelque

destin que l'avenir puisse réserver à ces naissantes passions, c'en est fait, l'on aime à jamais...

C'est un sentiment de cet ordre que j'éprouvai pour Julie. Quand, et comment, à quelle occasion en fis-je sur moi la découverte ? Je ne saurais le préciser. Nous nous voyions souvent, je vous l'ai dit. L'intimité où j'étais avec Jérôme, l'égalité de nos rapports, sa confiance m'imposaient de voir et même malgré moi d'apprendre à connaître la femme qui vivait auprès de lui. Indifférents, au début, l'un à l'autre, elle m'intrigua surtout, et pour ma part, au contact de la sympathie que me portait Jérôme, par une secrète habitude qu'elle avait peut-être de juger comme lui et d'aimer de même, je lui plus. Ma réserve même la flattait. Elle y voyait comme un hommage à ses malheurs, et dans mon respect, une nuance qui la pouvait toucher. Je la respectais en effet : le malheur en est toujours digne, et peut-être à tort d'ailleurs, Madame de P...

me semblait malheureuse. Non que Jérôme la rendît telle : aucun homme ne fut jamais plus délicat. Mais certaines natures portent en elles à jamais le don funeste et merveilleux de la souffrance et trouvent dans leur propre cœur une source intarissable d'inquiétudes. Elles sont comme de hauts plateaux élevés et déserts sans cesse balayés des vents, dont la grondante symphonie leur compose une atmosphère véhémente. Seuls des arbres vigoureux et tordus y peuvent vivre: de même l'âme de Julie, peuplée de passions incertaines que rien n'a jamais pu combler, parce qu'il est dans leur essence de n'être jamais assouvies. Mais quelle noblesse dans la solitude, et quelle dignité ! Jamais je ne l'ai vu se plaindre, et qu'elle ne fût pas comme les autres femmes un cœur faible que son poids entraîne et qui cède, ajoutait à cet air de mystère qui m'étonna d'abord et nourrit ma curiosité. Elle avait une manière à elle de sourire qui la trahissait. A certains mots de Jérôme, à ces muets

regards par où savent s'entendre les amants, à quelques propos dénués de sens pour un tiers, mais riches de sous-entendus et de réminiscences, elle répondait parfois par ce sourire déçu de la bouche que démentent les yeux, obstinément tournés vers un rêve qu'ils ne disent pas : mélancolique sourire, qui consent plutôt qu'il n'approuve, où se révèle un abîme sans nom — celui du cœur insatisfait.

Tout ceci, Monsieur, c'est maintenant que je le perçois. On ne connaît jamais bien les êtres que, lorsque une fois séparé d'eux, le temps qui obscurcit les autres souvenirs, vient par le recul qu'il apporte mettre en lumière ces traits essentiels où l'on se perd, à ne les regarder que de trop près. Julie m'apparaît aujourd'hui, tel que moi-même, à cette époque, très nettement, comme une figure dans un cadre : je la juge, je la comprends et je la plains. Les événements, dans leur succession diverse, expliquent les âmes. L'action éclaire leurs mobiles. Au moment

même, nous ne saisissons d'elles que les aspects les plus fuyants, les moins explicites ; elles nous frappent et nous émeuvent sans que nous les comprenions pour cela. Nous cédons seulement à leur charme, à leur mystère, à leur attrait. C'est l'envoûtement.

Je subissais de tout mon être celui de Julie. Je n'avais pas à m'en défendre. Je l'ignorais, je ne sentais pas le charme opérer. L'inextricable lacis de l'habitude, le sournois enveloppement des sympathies naissantes tendaient leur piège autour de moi. La présence quasi quotidienne à mon côté d'une créature aussi irradiante dont la rencontre m'était imposée par les circonstances, pouvais-je soupçonner qu'elle m'entraînerait quelque jour hors du chemin de l'honneur et de la loyauté ? Pouvais-je prévoir à quels dangers elle m'exposait ? Aussi peu sensiblement qu'un vase s'emplit goutte à goutte et s'en va enfin déborder, le cœur s'attache. Il ne voit pas les nœuds qui l'enserrent. Dans le moment qu'il se croit libre

et fait un mouvement, il se trouve lié ; il s'étonne, se tâte, frémit. Il apprend qu'il aime ; il interroge le passé, il ne sait pas depuis quel jour, mais le pli est pris, le mal fait — il est trop tard, le fossé s'ouvre et il faut sauter.

Quand je m'aperçus que j'aimais Julie, je fus stupéfait de ma découverte. L'occasion en avait été singulière et pénible. C'était, je m'en souviens, au mois de juin, à la campagne. Nous y avions passé la journée, tous trois ; une de ces longues, brûlantes, sensuelles journées où l'heure semble ne s'écouler qu'avec lenteur dans la chaleur de l'atmosphère vaporeuse. Jérôme assis devant son chevalet, dans la double contemplation de la nature et de son rêve, silencieux et absorbé, peignait. Le site était agreste et romantique : un étroit vallon où la colline tournait court, des rochers, de vieux arbres, la solitude, la chute invisible d'une eau — et, à travers l'espace doré, l'odeur de la terre et de l'herbe coupée... Julie, sous un arbre,

lisait, ou plutôt, son livre ouvert sur les genoux, rêvait, les deux mains sous la nuque, à demi allongée dans l'ombre. Je ne l'avais encore jamais vue hors de Paris ; sa tenue simple et campagnarde, sa pose abandonnée, l'air de bonheur et de repos qui se peignait sur son visage en faisaient une femme nouvelle. Pour la première fois, je déchiffrais en elle autre chose que sa réserve habituelle, et bien qu'elle ne parlât pas, peut-être même à cause de son silence prolongé qui n'était point coupé comme à l'ordinaire par ces propos que la politesse et l'amabilité dictent seules, à certains moments il m'apparaissait qu'entraînée par la rêverie, elle se livrait sans essayer de le cacher, toute entière au jeu secret de ses pensées. Et cet abandon gracieux de tout son être, qui était d'une femme, contrastait si fort avec son maintien coutumier où dominaient une impénétrable réserve, un quant-à-soi si rigoureux, une telle fermeture, que l'impression que j'en retins fut d'une sorte

d'intimité soudain dévoilée, qui allait presque à l'impudeur.

Le soir tomba ; non le soir, mais la minute qui le précède, la plus voluptueuse de l'été. Jérôme plia bagage et nous rentrâmes. Mystérieux pouvoir de la nature ! Soit fatigue du long travail, soit poursuite du rêve d'art entrevu et qui se continue, ou tout simplement qu'il s'abandonnât à la paisible joie de la tâche inachevée, Jérôme se taisait. Julie avait pris son bras et s'appuyait sur lui, d'un corps tout alangui par la belle journée. Elle ne disait rien. Moi seul je fournissais à la conversation. M'entendaient-ils seulement ? Nous longions au bord d'un ruisseau un petit sentier où, ne pouvant passer tous trois de front, j'avais pris les devants et précédais mes amis. Je portais sur le bras le manteau de Julie. Nous marchions ainsi depuis quelques secondes, lorsque me retournant soudain pour montrer à mes compagnons une lointaine échappée de paysage à travers les arbres, je fus touché au

cœur et comme mordu : Julie, lasse, pendue au bras de mon ami, son beau visage ouvert comme une fleur au jour et tourné vers le sien, Jérôme, la tête aussi penchée vers elle et la dominant un peu, leurs yeux confondus dans quel regard ! Toute la tendresse, la gratitude, la confiance, tout l'amour... Ils ne me virent pas même les surprendre. Je me détournai par pudeur. Ce fut à mon tour de me taire. La promenade s'acheva tristement pour moi.

Je vous ai prévenu, Monsieur, que je vous dirai tout. A le rappeler de la sorte et suivant le gré incertain des mots, je risque de me faire mal entendre. Je jure qu'il n'entra rien de bas dans la tristesse qui suivit pour moi le regard que j'avais surpris. J'ai d'autres aveux à vous faire, et de plus pénibles, au cours de ce récit sans grâce. Le sentiment que j'éprouvais, c'était un regret confus, le vague malaise qui vous prend, quand à certains soirs d'été, plus troublants que d'autres, votre solitude devient plus pesante et

plus douloureuse d'avoir croisé quelque couple heureux qui regagne sa demeure et dont les yeux échangent des promesses. Ce n'est pas envie, c'est le sentiment plus aigu de sa propre impuissance à s'émouvoir, la comparaison désavantageuse de son rêve et de ces rêves coudoyés, la stabilité de la rive heureuse pour un navire en détresse près du port. — Mainte fois, adolescent, nourri de songes et que le cœur entraîne, j'avais ressenti dans l'amertume d'être seul la réalité décevante : mon incapacité à jouir des médiocres plaisirs qui suffisent au bonheur des autres. Cette fois, une femme m'apprenait que je pouvais aimer, et cette femme se trouvait justement la seule qu'il me fût interdit de regarder. C'est en témoignant son amour à un autre qu'elle me découvrait que je l'aimais. Ce qui eût dû ruiner mon ardeur naissante ne fit que l'irriter davantage. Il ne m'apparut pas qu'en y cédant, je me disposais à trahir un ami : je n'y pensais même pas. Je ne songeais pas à me faire

aimer ; et les conditions mêmes où l'état de mon cœur m'était révélé à moi-même m'assuraient d'une telle impossibilité à être jamais aimé par une femme amoureuse d'un autre, mon amour m'apparaissait dès son commencement si absurde et voué à un tel échec que je n'avais pas même à me défier de ma faiblesse et à tenter d'en prévenir les remords futurs. Cependant je n'avais de pensée que pour Julie, je ne voyais que Julie. Je m'attachais à ne lui rien laisser paraître de mon trouble : il me semblait qu'il n'était que trop visible à tout le monde. Il me fallait d'abord m'écouter, m'interroger, me rendre compte. Depuis quand l'aimais-je ? Et pourquoi ? Elle était belle, était-ce pour sa beauté ? Je la regardais. Ne l'avais-je donc jamais regardée encore ? Oui, elle était belle. Désirable ? Certes... Je la revoyais, aux heures de cette éclatante journée, étendue dans l'herbe, voluptueusement baignée d'une joie physique, amollie, envahie par l'amour. Je la voyais, au soir de ce jour...

Brusquement, comme si une digue se fût rompue, un flot, un tumulte, un bouillonnement grondaient en moi, m'envahissaient. J'aimais. Je l'aimais. Sot que j'étais, de ne l'avoir point vu, senti, compris, deviné plus tôt ! Que de temps perdu ! Que de lenteur ! — Et les projets, les plans, les hypothèses de se superposer, de s'échafauder dans mon esprit excité où, comme hors de ses bords au printemps un fleuve, un jeune amour vient de surgir ! Dans le premier moment de la découverte, il en est du cœur comme d'une toupie hollandaise : elle bondit, va, vient, tourne, retourne, virevolte, accourt donner deci, delà, renversant les quilles, massacrant l'ivoire. Autant de projets faits et défaits aussitôt. Puis la réflexion, la réaction, le repos, le calme. L'impossible apparaît : tant de luttes qu'il faudra poursuivre, tant d'obstacles, de résistance, d'hostilité ! Quel découragement...

J'aimais Julie. Bien que romanesque — ô le grand crime chez un enfant ! — j'étais à

vingt ans doué d'assez de lucidité (le sens de la proportion, exactement) pour n'éprouver aucun sentiment, fût-il le plus désordonné et le plus fou, que je ne le voulusse aussitôt étudier, examiner, connaître. Le premier émoi apaisé, je mesurai du regard les temps que je venais de parcourir. J'apercevais la pensée de Julie depuis des mois mêlée à ma pensée ; depuis des mois nos existences s'étaient côtoyées. Il n'y avait rien de plus entre nous, qu'une sorte d'intimité non cherchée, que ni l'un ni l'autre n'avaient même souhaitée, mais que les circonstances entretenaient. Du respect, de ma part, certes ; et chez elle, de la sympathie, vaguement, peut-être même de l'amitié. On n'a eu aucune occasion de l'éprouver, on n'y songe pas, elle est là, en puissance. Est-ce tout ? Mes souvenirs me parlent de Julie. Que disent-ils ? Je la vois, divers aspects d'elle me reviennent en mémoire. Je revois ses traits de médaille, son front haut et calme, ses yeux marrons et lumineux, sa bouche au dessin précis, à

la lèvre inférieure un peu charnue, sa peau douce et ambrée aux paupières, au coin de la bouche que le sourire par moments tend en arc et relève. Rien qui frappe ou retienne, si ce n'est l'expression du regard où passent tout à coup des flammes, l'air de passion de tout le visage animé brusquement et dont les narines frémissent, où les yeux s'agrandissent, — et qui retombe aussitôt dans son apparence absente et muette, qui redevient un visage fermé où l'intelligence a plus de part que la passion... Je la revois aussi, parfois, — mais c'est rarement et par surprise, — détendue et qui sous l'impression d'une pensée qui déborde, ne songe plus qu'on la regarde et semble céder, exténuée, rompue... Ah ! cet air dont elle relève vivement la tête, irritée, comme une déesse nue, d'être découverte ou même devinée, — cet air de défi empreint sur son front qui se barre, son regard qui soudain mesure l'indiscrétion qui l'a percée, son sourire indéfinissable... Je l'ai crue orgueilleuse, ce n'est qu'une

femme prudente et qui se défend... Et puis, et puis aussi d'autres images — gracieuses, touchantes, celles-là : le son de sa voix, musicale et voilée, sa voix blessée, sa voix semblable à un sanglot que l'on voudrait boire, tout l'indicible... indulgence, intelligence, compréhension vive, esprit, tact. Elle prenait part, réfléchie et qui a vécu, aux conversations sans fin que nous avions, Jérôme et moi. Elle écoutait le plus souvent, se faisait expliquer, jugeait, complétait d'un mot juste l'idée incertaine, suppléait aux notions informulées dans une conversation d'hommes qui s'entendent à mi-mot. Souvent même, amicale, elle m'interrogeait, et sur des livres, de la musique, des tableaux, nous échangions des nuances, de courts propos mesurés, comme le peuvent faire des gens avertis des mêmes choses et doués de goûts analogues. C'est la nuance, la modulation délicate de la pensée qui importe, puisque le fond en est acquis pour l'un comme pour l'autre.

Que vous dirai-je, Monsieur, qui vous fasse comprendre cet état d'égalité spirituelle établie à la longue entre nous sans que nous l'eussions le moins du monde recherchée ? C'est un accord non voulu, mais préétabli, qui naît des circonstances, et se retrouve. Aucune familiarité n'entachait cette intimité agréable, mais qui n'exclut ni le respect, ni la réserve. Songez donc, une femme ! Je crois que Madame de P... m'estimait à la fin, si au début ma jeunesse lui avait peut-être donné quelque méfiance, comme il est naturel. Elle me voyait si peu pourvu de vanité ou d'assurance. Je sentais cette estime ; sa froideur première m'avait piqué. Je la pensais injuste. La coquetterie que j'avais mise à être mieux connu, était-ce déjà le désir inavoué de plaire ? Mais alors je croyais ne désirer que la voir rendre hommage à mon seul mérite, et cela d'un cœur désintéressé. Idée un peu folle, très fière, très exagérée que se fait de son propre mérite un jeune homme qui a vécu

chaste, animé en tout d'un jansénisme un peu sectaire, et qui croit énergiquement en ce qu'il a longtemps réfléchi ; il veut qu'on lui rende un hommage juste. Aussi bien, malgré l'amitié, la confiance qu'elle m'accordait, dans les limites bien entendu où elle était capable de confiance, malgré ses façons affectueuses à mon endroit, — quel chemin il me fallait parcourir, pensai-je lorsque je m'aperçus que je l'aimais, avant d'arriver jusqu'à elle, pour l'émouvoir et la toucher, et la gagner à la chaleur de mes sentiments, au point qu'elle en vienne à les partager... Je n'avais rien d'un roué, ni d'un fat. J'aimais vraiment, j'étais sincère. J'aimais sans songer seulement à réaliser mon désir. Ce n'était pas une conquête qu'il me fallait entreprendre, un plaisir que j'avais envie de me passer, un caprice. Non. Mais l'amour vigoureux et grave d'un homme jeune qui n'est plus un enfant, mûr avant l'âge et pour qui le libertinage n'a jamais compté. Je m'en laissais envahir tout

entier, j'y goûtais, dans un peu d'amertume, une douceur exquise. J'aimais... et mon amour était sans confident, je m'abandonnais à moi-même avec une volupté toute nouvelle. La présence de Julie m'était délicieuse ; le soin de contempler en détail longuement son visage, de suivre ses gestes des yeux, d'écouter sa voix, de m'efforcer à deviner pour les prévenir, galamment, ses désirs, à surprendre ses pensées secrètes, à la pressentir toute entière, à me nourrir d'elle, en un mot : ces biens patients et mesurés me suffisaient. J'étais heureux presque, mais, bien sûr, d'un bonheur provisoire. Le platonisme ne convient guère à ces sortes d'amours, quand elles viennent les premières dans un cœur neuf, où le désir se tend comme la voile enflée d'un navire. Si je respectais Madame de P... je la trouvais belle, et j'étais gonflé d'espérances.

Mais je n'osais pas oser, sachant bien qu'elle n'était pas de ces femmes qu'on a par surprise et que suffit à faire tomber la

seule vue du trouble qu'elles inspirent. Ce n'était pas une maîtresse que je cherchais, mais de l'amour — et j'avais appris à attendre, pour en être digne...

III

Faire la cour est une expression que j'ai en horreur ; il s'y joint pour moi je ne sais quoi de honteux et de bas, de professionnel, qui, à mes yeux, avilit une femme. Vous me trouvez bien sot, sans doute : j'ai toujours mis de la pudeur dans le sentiment. Je souffrirais d'en entendre parler à voix haute, devant plusieurs. Pardonnez-moi cette digression ; pour m'exprimer comme tout le monde, je n'ai pas fait la cour à Madame de P... Eh ! l'amour n'a que faire de parler, de se

débattre, de se conclure, comme un marché, donnant donnant. Il est là, il règne, il flotte autour de vous dans l'air comme un parfum, on le respire avec le souffle, il vous pénètre et vous imprègne, la volonté n'y a point de part. Du moins dans le début, quand il vous envahit d'une traîtrise lente et sûre. La raison, la vertu, captives garrotées qui se débattent, c'est après qu'elles interviennent. L'incubation de l'amour participe de l'empoisonnement. Elle en a la fatalité.

Il ne dépendait pas de moi que je devinsse amoureux de Madame de P..., pas plus que, de mes aveux ou de mes séductions, elle prît de l'amour pour moi. Ce ne fut de ma part ni calcul ni science. Par ailleurs, comment formuler l'indicible ? Il n'y a aucun fait, aucun événement à rapporter dans ce que je voudrais vous faire sentir. Je n'ai, je crois, jamais prononcé le mot d'amour devant Julie, dans les deux mois qui ont suivi la journée où j'avais découvert que j'aimais ;

je n'ai pas été plus galant ou plus empressé que la décence et son air distant ne m'y autorisaient ; je n'ai rien avoué, rien fait entendre, rien insinué, mais j'aimais, j'aimais de toute ma force, et de tout mon être, de toute ma pensée, invinciblement, implacablement. Et cela se voit. Et peu à peu, à cette influence du sentiment, à ce contact de la seule passion, à cette électricité qui se dégage d'un être qui aime, Julie fut gagnée. Elle changea. Elle brûla. L'amour était dans l'air entre nous ; elle l'appelait, comme l'amadou sec appelle la flamme. Elle s'en imprégna, y céda, en fut saisie et modifiée. Elle devint irritable, énervée, attendrie sans cause, amollie, comme ces mineurs qui dans leur travail souterrain rencontrent une poche de gaz, la respirent, en vacillent, et tombent à jamais empoisonnés. Comme le fer et l'aimant, nous étions projetés l'un vers l'autre, et l'ignorant. Je n'avais de plaisirs qu'auprès d'elle, nos habitudes nous rassemblaient sans cesse. Je n'avais pas à la

recherchér, puisque les circonstances se chargeaient de nous réunir. Insensiblement, et sans le savoir, nous marchions à la rencontre l'un de l'autre. Le ton devenait plus tendre sur les mots qui restaient les mêmes, la sympathie plus étroite, la confiance plus profonde. Un vague émoi la prenait ; un rhythme nouveau l'emplissait. Ensemble nous avions de ces silences dangereux, émouvants et remplis, où l'âme va vers l'âme, des regards, des sourires, involontaires, oui, mais par lesquels malgré soi, les âmes conversent, quand les bouches se taisent, et s'engagent plus que les mots ne le feraient. Imaginez un bassin à sec où sont des barques échouées, à moitié couchées sur le sable : l'eau remplit peu à peu le bassin, elles se redressent, se relèvent lentement, et tout à coup se mettant à flotter, le reflux les emporte. Ainsi nos cœurs sur les vagues envahissantes de l'amour. Malgré soi, brusquement, on sent qu'on aime et l'amour vous soulève. Ainsi l'amour, né d'un amour

qu'elle seule animait, naissait dans l'âme de Julie et l'entraînait.

Eternelle jeunesse, renouveau, ineffable joie, félicité divine ! Ivresse de cette chaleur répandue dans tout l'être ! Aimer, découvrir qu'on aime, découvrir la douceur d'aimer ! Je m'abandonnais en entier à ces voluptés délicieuses, avec cette insouciance de la jeunesse qui seule sait le prix de son désintéressement. Aimer Julie, pouvoir l'aimer sans contrainte en moi-même, enchantait mon cœur. Ce n'est pas tout l'amour, pourtant. Mais dans ces débuts de l'amour, goûter jusqu'à l'épuisement les premiers plaisirs qu'il procure sans le souci du lendemain et des conséquences, c'est peut-être toute la félicité de l'amour, et la seule. Je voyais Julie près de moi, j'assistais à son changement. Il suffisait à mon bonheur. La naissance de l'amour ressemble un peu à la convalescence, chez un malade à qui peu à peu la vie revient. Il ne la goûte que par avance, il n'en veut pas jouir encore, mais

demain il prévoit qu'elle sera là, et lui, qu'il pourra la saisir, frémissante et forte, de tout son être renouvelé. C'est ainsi que m'apparaissait mon amour. J'hésitais, je tremblais devant lui, j'aurais voulu parler, avancer, conclure ; je ne savais par où commencer, je respectais celle qui me l'inspirait. Comme c'est de lui-même qu'il était né, c'est à une circonstance fortuite qu'il dut de se révéler ; un ensemble de circonstances, plutôt.

Vous ai-je dit que Julie était musicienne ? De tous temps, j'avais pris plaisir à l'écouter, des heures, s'abandonner au piano, déchiffrer toutes les musiques, toutes ces pages enflammées où des génies ont exprimé l'inexprimable et formulé ce que la poésie elle-même est incapable de décrire et d'évoquer, ce langage des âmes qui rend par le moyen des sons l'infini de l'âme elle-même, comme les plus intraduisibles émotions. Par ce langage secret, Julie s'épanchait. Ce qu'elle eût rougi d'avouer, de découvrir

d'elle, de plus mystérieux et de plus tendre, elle le laissait échapper, en touchant l'ivoire, et le feu, l'ardeur mélancoliques qu'elle communiquait à Chopin, à Weber, à Beethoven, c'était, malgré elle, son âme soudain mise à nue, rendue publique et transparente. J'y entrais, sur l'aile des chants. Roulé, projeté, entraîné comme elle, dans cette mer profonde, ballotté des vagues, jouet du flux et du reflux des symphonies et de la mélodie, dans cet immense et chaotique va-et-vient de sentiments, d'impressions, de rêves, de sanglots remués, mon esprit, aux premiers accents des pages préférées, bondissait hors du temps et du lieu, vers ce monde sublime de la musique comme dans un abîme sans fin, où, pareil à un libre et fantasque génie, il cédait à l'inégalable volupté de s'échapper à lui-même et de vagabonder au gré des sons, de l'arabesque du chant et du prolongement des sonorités à travers le plus beau domaine où l'humain saisit l'invisible. Elle jouait, et je

l'écoutais ; il semblait que ses doigts ouvrissent pour moi les portes magiques d'un univers dont elle seule avait la clef. Elle sentait admirablement ce langage que des cœurs de génie semblaient lui parler à l'oreille. Elle était à la fois, sous leur souffle puissant, toutes les héroïnes traversées par l'amour, toutes les âmes inquiètes, tous les rêves, toutes les passions. Des heures, au hasard des feuillets ou de sa mémoire, s'arrachant ainsi à la réalité, elle ressuscitait les grandes douleurs endormies et inapaisées. Alors elle m'apparaissait une autre, transformée. Ses yeux brillaient d'une étrange lumière, son corps même, frémissant et nerveux, participait à ce délire qui semblait s'emparer d'elle entière et, dépassant toute retenue, la projetait hors d'elle-même. Pour ma part, en silence, perdu dans ces hautes régions spirituelles où l'âme atteint seule, délivrée de la moindre entrave, je fuyais — et c'était sa pensée que je retrouvais, loin, bien loin de ce monde et de

cette chambre où elle jouait, où je rêvais en l'écoutant...

Quand le dernier accord achevait de s'évanouir, il semblait qu'un bruyant silence éclatât tout d'un coup, pauvre et vide, après les riches transports que nous venions d'entendre. Nos yeux se rencontraient et c'était alors comme un baiser, comme si nos âmes grandes ouvertes l'une pour l'autre à travers nos humides yeux, se tendaient, s'élançaient vivement pour se saisir encore, dans l'impérieux souvenir d'un autre monde, d'où nous sortions, où tout n'est qu'amour, union. Je m'imaginais apercevoir à ces brusques éclats, jusques au fond d'elle-même, comme ces voyageurs longeant un précipice dans une nuit obscure en découvrent les profondeurs à l'intermittente et blafarde lueur des éclairs. L'atmosphère créée autour de nous avait la magie d'un parfum ; la même émotion nous baignait et pareillement nous forçait à nous taire, étranglant les mots dans la gorge, mouillant les regards. Eni-

vrés aux mêmes passages, nous nous rapprochions dans les mêmes endroits. Nous étions déjà des complices, et s'il arrivait que Jérôme, qui travaillait dans la pièce voisine, s'arrêtât de peindre et vînt écouter lui aussi, debout dans l'embrasure de la porte et la main appuyée au chambranle, — le charme était rompu, l'émotion tombait, et soit pudeur, soit reprise d'elle-même, soit impuissance à manifester son exaltation et son enthousiasme devant plus d'un seul, Julie continuait de jouer, mais désormais sans âme, ni élan, ni feu, et la sorte de seconde création qu'elle faisait, seule ou en ma présence, des œuvres qu'elle animait par la véhémence de son jeu et la force de son émotion, descendait au simple niveau d'une interprétation correcte, plate, qui me semblait glacée, auprès de l'ardeur qu'elle y communiquait auparavant.

Musique, ô puissante magie ! Que tu es donc bien la servante de l'amour ! Grâce à toi, j'ai forcé ce cœur dur à soi-même,

rebelle à la compassion et sourd à l'amour. Quand elle se taisait alors, et que nous nous regardions, Julie m'apparaissait faiblissante et offerte, comme une victime sous ses bandelettes, pour le sacrifice. Puis le silence aidant, et l'ambiance, les impressions perdant de leur première force, la vie réelle établissant à nouveau autour de nous son cours normal et diminué, elle reprenait l'empire d'elle-même en soupirant et redevenait à mes yeux la Julie taciturne et fermée de toujours, la femme au cœur merveilleux, la secrète, la profonde, la lointaine Julie. Ses yeux impénétrables m'inspectaient alors comme s'ils cherchaient à se rendre compte de la valeur du butin dont je venais de m'emparer au fond d'eux-mêmes, et me retirant tout, jalousement, ne me permettaient en rien de m'assurer ces faibles avantages. J'étais dérouté, et Julie en profitait pour m'éloigner d'elle plus encore, par le ton volontairement distant, trop poli, trop mondain avec lequel elle me parlait

alors, comme si de rien n'eut été entre nous, effaçant toute trace.

Mais il suffisait qu'elle s'assît au piano pour que je la retrouvasse, telle qu'un instant elle m'était apparue. Et de nouveau, le sortilège aidant, c'était une fois de plus elle toute entière qu'elle découvrait, inconsciente ou cédant malgré soi à ce charme plus fort qui, par le chemin de ses nerfs dominés, la faisait s'entr'ouvrir comme une fleur au souffle du matin. Que j'étais près d'elle à ces moments ! Que cet abandon dans l'extase la rapprochait de moi, mieux que n'eussent pu faire les paroles d'amour les plus tendres, la plus convaincante des raisons ! — Elle, jouant, moi derrière elle, tournant les pages, tout près de son corps animé, tout près de sa chaleur montant vers moi à chaque inspiration de sa gorge, la touchant presque, transporté d'une ardeur physique égale à celle de mon âme, et m'enivrant de sa présence... Ah ! que de fois je me retins de m'approcher plus près, de me pencher vers

elle et la prenant entre mes bras, de renverser sa tête contre ma poitrine et de baiser ses yeux ! Que de fois... La tentation était trop forte ; trop lourde, mon émotion. Je m'éloignais tremblant, incertain, ballotté. Une voix du fond de ma pensée me criait : « Non ! Tu n'iras pas plus loin, désire, souffre, tais-toi ! » J'allais m'abattre sur le divan, dans un coin sombre de la pièce, et je suivais de là le déroulement, l'ascension vertigineuse de la phrase chantante, l'ouragan des passions choquées et gémissantes qu'elle déchaînait et qui retentissait avec un tel tumulte au fond de moi ! De là, je la voyais, moi dans l'ombre, elle sous l'éclairage à contre jour des bougies posées sur le piano. Sa taille frémissait, balancée au rhythme répandu en nappes de sons autour d'elle, participant à ces flots harmonieux. Ses cheveux sombres retenaient l'éclat vaporeux des lumières, qui, tombant de haut sur ses bras nus, ses mains sans bagues et sa gorge un peu découverte, la baignaient

d'une chaude coloration ambrée... Je voyais son corps, je devinais par la pensée la forme et la structure de ses membres, et au mouvement de son sein soulevé, imaginant la place de son cœur, je m'enivrais par avance de cette beauté riche et secrète, comme si j'eusse été son amant, je jouissais d'elle. C'est une singulière condition que celle d'une femme qui est belle et contient en soi, si cachés soient-ils, tant de trésors et de merveilleux dons. Il n'y a pas d'honnête femme, et qui se défende si bien qu'elle empêche l'homme qui l'aime de la posséder en esprit à force de songer à elle. Cela entraîne parfois un amant à des débauches d'imagination qui ne sont pas sans faire du tort à l'amour. Souvent cette possession chimérique est beaucoup plus émouvante que ne serait la réalité. Julie n'échappait pas à cette règle. Si respectueux que je fusse d'elle, je ne pouvais m'empêcher de l'aimer comme si j'y avais eu des droits ; et si ces vagabonds désirs n'affaiblissaient en rien

la pureté du sentiment que j'éprouvais sans l'avoir dit, c'est que j'étais un de ceux-là sur lesquels le libertinage n'a point de prise. Je m'abandonnais donc à ces débauches rêvées de sensations ardentes et de passions coupables, pour imaginaires qu'elles fussent. J'y cédais avec ivresse et sans retenue, et j'avais au sortir de ces rêves brûlants un battement de cœur aussi violent, certes, que si vraiment j'avais tenue Julie nue et livrée entre mes bras.

Un jour, j'étais ainsi tout entier confondu par la pensée en elle. Je tremblais, je haletais de passion, mes mains frémissaient, j'avais les yeux fixés vers Julie, — quand, cessant brusquement de jouer, elle m'aperçut en se retournant. L'expression de mon regard, l'air égaré de mon visage, le tumulte de mes sentiments entrechoqués dans la lutte livrée en moi par mes désirs et par mes craintes étaient si visibles et me trahissaient à ce point qu'elle surprit ce trouble, et le comprit. Nos yeux se rencontrèrent.

Tant d'amour était dans les miens, mes bras presque élevés vers elle semblaient l'implorer ; elle frémit, passa les mains sur son visage, toucha sa gorge, s'arrêta dans son mouvement. J'avais avoué mon amour sans prononcer une parole : je l'eusse crié, elle ne l'eût pas entendu davantage. Il parut aussitôt que la foudre avait éclaté entre nous et que nous en étions l'un et l'autre stupéfaits, étonnés. Mes lèvres sans paroles se tendaient vers elle. Mon cœur était suspendu. J'attendais mon destin, je ne pouvais pas bouger, je serais tombé. Elle était toujours debout devant son piano, s'appuyant au clavier, aussi interdite que moi. Pour la première fois je la voyais faible et découverte. Un autre eût profité de l'avantage pour donner libre cours aux sentiments qui depuis si longtemps me remplissaient à m'étouffer. Pourtant j'avais la terreur qu'elle parlât.

Elle murmura, d'une voix blanche, quelques mots que je ne pus entendre. Du bruit

que nous entendîmes dans la pièce à côté, nous ramena brusquement à la conscience du réel. C'était Jérôme, qui entra.

— Mais vous n'y voyez rien ! dit-il.

La chambre était assez obscure, en effet, éclairée seulement par les bougies du piano. Il alluma une lampe, et à sa brusque lueur, comme si la lumière était du coup entrée en nous, Julie et moi nous nous reprîmes. Je la regardai, elle était défaite, pâle, toute tremblante d'une émotion qu'elle mit sur le compte de la fatigue ou de la musique... Jusqu'à ce jour, tout emporté par la folie du sentiment, je n'en avais pas mesuré les conséquences, ni même examiné les nécessités. Qu'un don Juan me blâme, c'est ainsi pourtant. Dans un être vierge, qui atteint pour la première fois aux plus hautes régions de l'amour véritable, il y a de si fortes jouissances à se sentir aimer, que la pensée de l'amour suffit seule, pour longtemps. Et tout d'un coup voilà que d'elles-mêmes les circonstances, sans que j'eusse

rien fait pour les prévenir, m'entraînaient, me poussaient vers la résolution à prendre, me forçaient à agir. J'aimais Julie. Elle l'avait appris. Il fallait décider. Renoncer à Julie, au nom de Julie elle-même, de son repos, au nom plus sacré encore de Jérôme et de l'amitié, de l'honneur et de la vertu, je n'y songeais guère, je l'avoue. L'amour est là ; quand sa voix parle, qui tient auprès d'elle ?... Je ne sus que céder au trouble nouveau qui m'attaquait, et dont je ne pouvais sortir que par une décision énergique, immédiate.

Je balançai toute la nuit, ne pouvant dormir. Mille rêves, autant de folies — vous les connaissez ! — se présentaient à mon esprit, pour m'arrêter aussitôt par l'apparition subite de leurs suites. Parlerais-je à Julie ou non ? La presserais-je ? Et de quoi ? De m'aimer ? Elle n'était pas libre. Que pouvais-je donc lui demander ? Son amitié, je l'avais, et que m'importait d'ailleurs ! Ce qu'il me fallait emporter, c'était son cœur,

sa passion possible, ses richesses devinées. Lui proposer de fuir, n'importe où, loin ; de quitter sa vie, d'en refaire une autre, plus éclatante et plus belle, dont je serais l'axe et le pivot ? Folie ! Qui l'eût assurée de ma solidité, de ma résistance ?... Me connaissait-elle ? Et moi-même ? Il n'y avait aucune égalité dans nos conditions, nos situations, nos âges. Autant de raisons, de propos examinés, pesés, rejetés aussitôt. Il n'y avait que ceci de certain : je l'aimais, elle le savait. Je pris vingt résolutions, abandonnées à l'instant même. Et cependant, l'aube commençait à poindre, du jour où mis de nouveau en présence, il me faudrait agir, ou sinon renoncer.

L'heure vint, sans me trouver plus résolu. Dans l'après-midi, je courus chez Jérôme : il était sorti. Mais elle, elle était là, et je la vis. Elle était calme. La dernière décision à laquelle je m'étais arrêté tomba d'elle-même à sa vue. Je rassemblai toutes mes forces pour lui dire :

— Il faut que je vous parle... Je vous en prie, sortons...

Du geste, elle m'indiqua sur le divan, très maîtresse de soi, une place à côté d'elle. Elle souriait ; elle était changée. Ce n'était plus la femme que j'avais vue la veille, désemparée et frémissante. C'en était une autre, charmante, certes, mais réservée et raisonnable, celle que je connaissais, égale à soi-même, comme une eau morte. Je sentis ma cause perdue. J'insistai toutefois, plus par le souci du devoir que je m'étais fixé que par confiance dans le résultat de ma démarche.

— Non... pas ici... Venez !

— Mais si, dit-elle, ici... Nous sommes très bien. Qu'avez-vous donc à me dire ? Quel mystère ?

— Ne raillez pas, je vous en prie. Il faut que je vous parle... Il faut !

Mon air passionné, ma voix, ma pâleur la surprirent. Sa confiance en soi était-elle plus apparente que réelle ? Elle consentit, se leva sans répondre, et nous sortîmes.

Dehors, la nuit tombait. Le fleuve, entre les quais de pierre, se couvrait de brume ; déjà mille lumières y faisaient trembler des paillettes d'or. On était à la fin septembre. L'air frais du soir vint caresser mon front brûlant, m'assagit, apaisa ma fièvre. Plus calme, j'étais dérouté, et, doutant de moi, devant la sagesse de Julie et la distance qu'elle mettait entre nous, ma folie m'apparut. J'aurais voulu n'être pas là, n'avoir rien dit, je me taisais. Par où commencer ? Je marchais assez vite, préoccupé, elle me suivait presque, nous n'étions pas très près l'un de l'autre, mais séparés, comme des étrangers. Ce fut elle qui me questionna.

— Eh bien, dit-elle, en souriant, comme si ma conduite l'étonnait (mais elle s'efforçait elle-même au naturel) quelles sont donc ces choses si secrètes ?

Je ralentis le pas pour me rapprocher. J'étais comme un homme ivre, hors de mes limites, sans conscience.

— Ecoutez, lui dis-je — et je sentais

ma voix, comme d'un autre, dans ma bouche, — je ne peux plus me taire... il faut que je vous parle. Je suis trop malheureux à la fin !... Depuis hier, depuis des mois... mais c'est hier que j'ai compris... ce que vous avez compris vous aussi..., je suis comme fou...

— Mais quoi donc ? Que se passe-t-il ? Et qu'ai-je compris ?

Elle avait l'air de ne pas entendre. Cette résistance fut sa faute et je m'enhardis.

— Eh! criai-je — et je la pris par le coude, que je serrai presque brutalement — ce qui se passe, vous le savez... Il y a... Il y a que je vous aime, vous entendez ! Que je vous aime..., que je vous aime !

Et disant ces mots, les scandant, je la secouais, hors de moi, presque furieux, comme si le son de mes paroles m'eût fouetté. Et comme elle ne répondait pas :

— Et vous aussi, vous m'aimez !

Je la regardai. En passant sous un réverbère, je vis son visage. Elle était aussi pâle

que moi. Nous continuions à marcher, très vite, longeant les quais. Nous étions au quai de Bercy, loin. De sales maisons bordaient la rivière, des entrepôts, des usines, un quartier misérable et désert. Elle continuait à se taire. Je répétais, la voix sourde :

— Et vous aussi, vous aussi, vous m'aimez !... Comme je voudrais que vous m'aimiez ! Comme je vous aime !.. Si vous saviez ! Il y a si longtemps...

Et des mots sans suite, pauvres, coupés, maladroits, débordés par la passion. Ma violence était tombée. Toute ma tendresse me revenait, une douceur sans fin, avec une envie de pleurer qui me serrait la gorge. Ma main tremblait sur le bras de Julie, que je sentais trembler aussi. Elle murmura, sans force, alanguie, amollie, peut-être fatiguée de la marche rapide, gagnée peut-être par ses souvenirs, ou prise de compassion :

— Valentin...

C'était la première fois qu'elle disait mon nom. Et elle le dit avec une voix si affec-

tueuse, si caressante ! L'impression nouvelle pénétra mon cœur. L'exaltation où j'étais parvint à son comble. Mon nom prononcé par elle fut la goutte d'eau qui fait déborder. J'éclatai en pleurs, silencieusement, sans qu'elle s'en aperçût. Et nous marchions. Pour étouffer mes sanglots, pour empêcher mes larmes de couler — je me sentais si ridicule et bas dans ma faiblesse ! — je renversais la tête en arrière par moments. A la clarté vague d'un bec de gaz, elle vit mon visage mouillé. Ce fut son tour de serrer mon bras.

— Valentin, vous pleurez...

Et toute sa rigueur fondit.

— Mon ami, mon ami, pourquoi pleurez-vous ?...

Un geste vague pour réponse. Il y avait en moi un tel arriéré de larmes ! Je redoublai de sanglots. Mais ce qui la toucha le plus, ce fut l'effort que je faisais pour me contenir.

Je pus parler.

— Si vous saviez... depuis si longtemps...

si longtemps ! — Je ne trouvais pas autre chose que ce rappel des souffrances passées. Et puis :

— Je vous aime... je vous aime... et vous, vous êtes si loin !

— Mais non, mais non... je suis tout près au contraire, puisque je suis là !

Et elle pressait ma main, et elle me réconfortait. Son visage sérieux et chaud se penchait en avant pour mieux me voir, et ses yeux où il y avait à la fois du reproche et de la gratitude cherchaient les miens.

— C'est moi qui suis la cause de tout ce chagrin ?

Je fis oui, de la tête. Sa main s'appuya sur moi, plus grave. Nous étions tout près maintenant. Je sentais son corps contre moi. Déjà dans notre pas ralenti il y avait comme une entente.

— Si vous saviez comme je voudrais qu'on m'aime, et que ce soit vous... Je pense si continûment à vous... Aimez-moi ! Aimez-moi !

— Mais oui, Valentin, j'ai beaucoup d'affection pour vous, vous êtes bon, je vous aime aussi, je vous aime beaucoup. Ne soyez pas malheureux... je ne le veux pas. On vous réchauffera, on vous aimera, calmez-vous...

De nouveau, elle prit mon bras sous le sien, et le serra, comme on console, avec ce mouvement instinctif, débordant de tendresse, d'une femme qui n'a pas eu d'enfant, et qui n'est plus jeune... Et comme un flot de larmes montait encore à mes yeux, elle fit, doucement :

— Chut !

J'étais à bout de forces. J'étais calmé, de lassitude et d'énervement. Je m'appuyais sur elle, cédant à la douceur de cette minute heureuse, la première, celle qui ne reviendra jamais. Je ne songeais pas à conclure, à me demander où nous en étions, ni ce qu'il sortirait de là. Elle m'avait dit qu'elle m'aimait beaucoup, qu'elle m'aimait aussi... Aussi?... Cela pouvait dire bien des choses. Je n'examinais pas. Je me satisfaisais de son tendre

appui, de cette chaleur un peu maternelle qu'elle avait mis à me rassurer, à bercer ma peine...

Nous rentrâmes. Ou plutôt nous nous trouvâmes revenus devant la maison de Jérôme. La fenêtre de l'atelier était éclairée. Il l'attendait, sans doute. Tous les deux, nous eûmes dans le même instant la même pensée et nous le comprîmes. Nous étions arrêtés. Elle ne me dit pas : « Montez. » L'idée ne m'en vint pas non plus. Mais comme si j'avais senti que nous devions nous quitter là, je la laissai s'engager sur la chaussée.

— Vous m'aimerez ? Vous m'aimerez ?

Elle me fit un signe affectueux de la tête, les yeux souriants. De toute mon âme, les mains sur la bouche, je lui envoyai un baiser. Comme elle était devant la porte, elle mit un doigt à ses lèvres, et me le rendit.

IV

Longtemps après, j'étais encore à la même place, n'en pouvant bouger. Julie disparue, j'étais parti, songeur. D'eux-mêmes, mes pas m'avaient ramené à cet endroit. La haute fenêtre de l'atelier, toujours éclairée, m'attirait. *Elle* était là, je ne pouvais m'empêcher de regarder cette fenêtre. J'imaginais Julie. Je cherchais à me représenter ses pensées, quand elle m'avait quitté. Seul, mille questions se formulaient dans mon esprit, que j'aurais dû lui poser, auxquelles je me répondais maintenant moi-même, sans certi-

tude. Je doutais de la réalité des heures qui venaient de couler, si chargées d'événements pour moi, qui n'étaient plus qu'un souvenir. Je m'efforçais de me la figurer, le lourd battant de la porte retombé sur elle, gravissant le large escalier de pierre usée et un peu sombre, que je connaissais bien, s'arrêtant, essoufflée d'avoir monté trop vite, à l'étage de Jérôme, et faisant tinter la sonnette... Et brusquement, sa pensée à lui m'apparut, précise et significative. Il était venu lui ouvrir. Je le voyais, vêtu comme à son ordinaire, d'une bure marron, sa palette au pouce : j'entendais le son de sa voix, sa bienvenue, je voyais le sourire confiant et doux de son mâle visage, le petit nom tendre qu'il *lui* donnait, seul à seule — son baiser... Une idée me fit tressaillir. Pour la première fois, je songeais qu'ils étaient des amants. Mon cœur se mit à battre. Des amants, oui ; de vieux amants déjà. Je n'y avais donc jamais pensé ? Du moins jamais encore cette réalité n'était venue à mon esprit, dans son

exactitude rigoureuse, accompagnée d'images aussi concluantes. — Eh bien, oui, des amants, tous les deux, lui et elle, et qui s'aimaient, encore ; qui étaient tout l'un pour l'autre, l'un à l'autre ; non point deux êtres que lie un certain goût physique et qui demain se quitteront ; des amants, les deux parties d'un même tout, les deux moitiés d'un seul amour, ancien déjà, éprouvé, endurci, accoutumé, solidifié. — Cet amour, auquel je n'avais pas songé, brusquement se dressait devant moi, comme un mur, uni, élevé, sans lézarde. De toutes mes forces, de tout mon élan, je venais m'y briser, m'y rompre les ailes... Je levai les yeux : la maison de Jérôme haussait devant moi, vieille et grise, sa large façade toute droite, dans le ciel envahi par l'ombre, imposante et massive, avec tout en haut, sa fenêtre éclairée. Dans mon esprit, cette maison, ce fut soudain comme le symbole de leur amour, rendu matériel à mes yeux. Et toujours la vitre étincelante m'attirait, dorée au milieu de l'air

sombre, où je ne pouvais pas atteindre, et moi j'étais seul, sur le quai, dans la nuit qui était venue...

Je ne pouvais quitter la place. Cette lumière me fascinait, comme les oiseaux le sont autour des phares. Qu'éclairait-elle ? Je voyais bien l'atelier de Jérôme, sa bibliothèque, le piano, sa chambre. Les recoins m'en étaient familiers. — Mais eux? Que faisaient-ils? Je ne les imaginais pas... Je ne les situais pas dans leur intimité. Aucun détail surpris ne me permettait de la reconstruire en pensée. Il y avait un voile pour moi, — mais je ne pouvais pas supposer que leur vie secrète fût aussi respectueuse et réservée que lorsque je me trouvais introduit en tiers entre eux deux.

A ces images vraisemblables, j'éprouvai une sorte de vertige et la sensation physique de mon cœur, comme broyé par une invisible main dans ma poitrine. Au milieu de la confusion des idées et des impressions qui bouleversaient mon esprit, une seule domi-

nait, revenait sans cesse, neuve, contre laquelle je me butais comme un enfant dans l'obscurité : Jérôme l'aime, Jérôme est son amant, elle est sa maîtresse. Et à mesure que je me répétais ces mots, les images qu'ils évoquaient prenaient place en pleine lumière. Je les voyais, eux deux, à ce moment; que faisaient-ils ? — L'imagination, quand elle est en marche, va tout de suite au pire : je les devinai aux bras l'un de l'autre. Ce fut pour moi la révélation brutale d'une douleur violente, immédiate, qui m'empoigna au creux de l'estomac, et me retourna ; sous laquelle je me raidissais, les poings serrés, les nerfs tendus ; c'était l'impression d'être enfermé dans un cachot étroit avec une bête monstrueuse, qui m'étreignait. Je me mis à marcher, devant moi, tout droit, sans savoir où j'allais, comme afin de me fuir moi-même. J'avais des mouvements saccadés ; en marchant, je donnais des coups de poing sur le parapet de pierre qui bordait le quai, comme si, dans mon impuis-

sance, à me faire mal, je changeais ma douleur de place, je me libérais de cet amas de violence qui s'accumulait en moi et m'étouffait. Et toujours l'image précise et exécrée se reformait devant mes yeux, comme si j'en avais déjà eu le spectacle affreux et réel. Je les voyais trop bien maintenant, enlacés, serrés, bouche à bouche, regards confondus, mains hardies ; il me semblait que j'entendais leurs souffles haleter derrière moi, et elle surtout, crier, gémir, se plaindre d'une volupté trop forte. Pour la première fois, je l'imaginais dans l'amour, et cette vision l'avilissait ; elle en sortait déflorée, diminuée, limitée à son sexe, elle était le mystère ouvert, le secret divulgué. Tout mon immense amour m'apparaissait pauvre et terni, pareil aux débris d'une fête splendide, à la triste lueur d'une aube sale. Et elle-même ! Elle, grand Dieu ! semblable à une statue déboulonnée, privée de sa couronne et de sa gloire... A la concevoir de la sorte, elle descendait de son piédestal, et

j'avais horreur à la fois de cet abaissement et du spectacle qui me remplissait. J'étais jaloux, j'éprouvais la déception d'un homme qui apprend qu'on le trompe. A aucun moment il ne me vint à l'esprit que je n'avais pas même le droit de souffrir de ces choses. Je découvrais la jalousie et ses morsures, en même temps que l'amour et ses espérances. Je me répétais : Et moi ? Et moi ?

Ses paroles, tout à l'heure entendues, me revenaient à la mémoire, son air tendre et vaincu, le son de sa voix :

— Je vous aime aussi...

Aussi ? Pourquoi ? — Aussi, comme moi je l'aimais ? Ou aussi, comme elle l'aimait, lui ? — Eh ! que m'importait qu'elle m'aimât, si elle appartenait à un autre — puisqu'elle m'avait quitté pour aller retrouver cet autre, puisqu'elle aimait cet autre ! — Je disais : cet autre, et non pas Jérôme, ou mon ami. Je ne pensais pas à notre amitié. L'amant de Julie était pour moi une sorte d'entité scandaleuse et haïssable, sur la-

quelle je ne parvenais pas à mettre le visage de Jérôme. Je ne lui en voulais pas, à lui, ni à elle. C'était l'idée de leur amour que je détestais. Je ne voyais pas plus loin que : elle est sa maîtresse — et cela suffisait bien à mon tourment insurmontable.

Le lendemain, j'allai chez Jérôme, et le trouvai seul. Il m'accueillit avec un reproche amical.

— Eh bien ! cher Valentin, je ne vous ai pas vu hier. Quelque aventure ?

Il souriait. Je rougis. J'alléguai des obligations qui m'avaient conduit tard dans la soirée. — Julie n'avait donc rien dit de ma visite, elle avait caché notre promenade. J'en tirai bon augure. Cette complicité m'assurait d'elle. Je la cherchai du regard, elle n'était pas là.

Elle ne tardera pas, pensais-je. Je vais la voir. Mes impressions de la veille, si pénibles, s'étaient évanouies, Jérôme était mon ami, mon affection restait intacte. Tout au bonheur de retrouver bientôt celle que j'ai-

mais, l'attente me donnait une excitation joyeuse. Jérôme s'en aperçut.

— Mais qu'est-ce qu'il a donc ? Le voilà déchaîné !

En effet, j'étais presque gai. Ne vous étonnez pas, Monsieur, de ces brusques revirements, de cette inconstance de la sensibilité chez un jeune homme. C'est la marque de sa jeunesse, et peut-être aussi d'une certaine faiblesse, l'instabilité du caractère, les sautes d'humeur rapides, la plus folle légèreté après la douleur la plus vraie.

Jérôme travaillait quand j'étais entré. Il ne s'interrompit point de peindre. N'ayant pas de modèle ce jour-là, il se délassait en brossant une nature morte, quelques fleurs dans un vase, des œillets pourpres, presque noirs — la fleur de Julie. Je reconnus sa main dans le choix des fleurs, leur arrangement : elles étaient fraîches et duvetées, du jour même. Je compris qu'elle était venue le matin. Et ce brusque rappel à la réalité

des circonstances raviva une impression pénible dans mon cœur — la même que la veille, quand sur le quai, je regardais, d'en bas, la fenêtre éclairée.

Tout, d'ailleurs, dans cette maison, évoquait Julie, attestait sa présence continue et réelle, son souvenir, ses goûts. Là une étoffe disposée par elle, ici un vase, et jusqu'à son parfum, épars dans l'air et persistant, qui la rappelait ou semblait la devancer ; son ouvrage oublié dans une corbeille, son portrait au mur, peint par Jérôme, — et dix ébauches la représentant, fixant une attitude, un mouvement, un geste d'elle, à elle seule. Sur un guéridon, près de l'écritoire, dans un petit cadre de laque à volets, sa photographie était inclinée, mais ancienne déjà, d'une Julie d'autrefois, que je n'avais pas connue et qui m'échappait. Machinalement, je la pris, la regardai, la maniant, la retournant entre mes doigts. Je ne parlais pas, j'étais absorbé par ce visage un peu triste, où la bouche souriait, — non les

yeux, — de ce sourire meurtri, qui était le sien, et sur ces traits à demi-effacés, j'en cherchais d'autres plus récents, plus chers... J'eus un mouvement comme pour porter cette image à mes lèvres, puis tout de suite la sensation de ce que j'allais faire me vint, avec la conscience du lieu où j'étais, et en levant les yeux, soit hasard, soit qu'il m'observât, je rencontrai ceux de Jérôme. Il me vit, le portrait de Julie à la main, j'eus le sentiment d'un certain malaise — probablement injustifié et que mes pensées seules pouvaient avoir fait naître, car il continua de peindre, très tranquillement.

— Vous regardez cette photographie ! N'est-ce pas que c'est un très joli portrait ? Je l'aime beaucoup, dit-il.

Julie vint, tard. J'avais prolongé ma visite, pour la rencontrer. Elle avait fait des courses, et se dit lasse. Ses yeux étaient tirés, en effet, sa démarche un peu traînante. Elle n'était pas ainsi, d'habitude. Je la regardais, le cœur battant, intimidé soudain. Je cher-

chais ses yeux. Elle me dévisagea, mais ses yeux ne répondirent pas à ma supplication muette, elle sembla n'avoir pas senti mon regard.

— Nous sortons, ce soir ? demanda Jérôme, comme je me levais. Et de la tête, il m'interrogeait.

Mais elle l'interrompit.

— Pas ce soir, voulez-vous ? Je suis fatiguée...

— Comme vous voudrez, chérie, répartit Jérôme.

Ce dernier mot me remua étrangement.

Il était tard, je pris congé. Julie me tendit une main que je serrai vivement en la portant à mes lèvres. Cette fois encore, je ne pus joindre son regard. Je la quittai, déçu et mécontent. Ni le lendemain, ni le jour qui suivit, ni celui qui vint après, l'occasion ne se présenta qui me permît d'approcher Madame de P... Soit par hasard, soit qu'elle l'eût arrangé ainsi, ou qu'elle ne pût faire autrement, nous ne nous trouvâmes pas un

instant seuls. Je la voyais installée à lire ou à travailler. Parfois mon arrivée la surprenait au piano. Elle se levait alors aussitôt, fermait l'instrument et se mettait à broder ou à coudre. Devant moi elle semblait se méfier de la musique, comme si ma présence l'intimidait ou que sa pudeur en fût alarmée. Il ne fut pas question de sortir. Pas plus que je ne pouvais approcher Julie, il ne me fut donné de rencontrer ses yeux, ou, si nos regards se croisaient, les miens, anxieux et tendus, ne trouvaient pas dans les siens le reflet des sentiments qui m'animaient. Elle-même, je ne la reconnaissais pas. Elle était absente et préoccupée, parlait à peine et ne répondait qu'interrogée, mais sans flamme, et par politesse. Non que je le fisse exprès, pour ma part, mais je ne savais que lui dire. j'étais gêné en face d'elle. Ce qui était entre nous me glaçait. Qu'eussé-je pu lui exprimer, qui ne fût pas de mon amour ? Lui parler d'autre chose m'eût paru presque sacrilège. Mes silences mêmes l'entretenaient assez

clairement, au reste ; et elle n'y répondait pas. Je ne comprenais pas ce changement total. Je m'absorbais dans une réflexion profonde, à la fois irrité des circonstances défavorables et peiné de cet éloignement qui de lui-même nous séparait, ensevelissait sous une sorte de cendre notre accord de l'autre jour, noyait déjà dans le recul cette flamme rapide, tombée aussitôt qu'élevée. Je sentais s'épaissir entre nous un voile de plus en plus opaque et nébuleux, au travers duquel le rayonnement de sa présence ne me parvenait plus. Une fois seulement, nous restâmes seuls quelques instants. Je la regardai. Elle me regarda, elle aussi ; ses yeux impénétrables se posèrent sur les miens. Aucune fibre de son visage ne tressaillit. Son regard au contraire semblait me tenir à distance, comme si elle se fût arcboutée sur moi pour me repousser. Je fis un mouvement vers elle, en disant son nom. Elle fronça le sourcil, et d'une voix pressante :

— Non... Non... taisez-vous !

Je restai cloué. Jérôme ne revint que plusieurs minutes après. Auparavant, nous eussions pu parler, dire l'essentiel, communiquer enfin. Quand il fut là, Julie m'examina de nouveau, d'un œil sans expression, mais si froid et si reposé qu'il semblait lancer un défi, comme quelqu'un qui se noierait, à peine retiré des flots, les brave du regard, sur la plage où il a trouvé sa sûreté.

Ainsi plusieurs jours de suite. Je ne comprenais plus. J'avais l'espoir à tout instant qu'un hasard heureux se présenterait, qui nous permettrait de rétablir entre nous l'équilibre rompu. Espoir toujours vain et déçu ! Julie m'opposait l'indifférence. Elle était redevenue telle qu'aux premiers jours : pire, même, à peine occupée de moi, et n'ayant plus ainsi qu'alors ce vague souci de politesse qui crée une espèce de complaisance entre les êtres. Elle reposait dans le silence et ne me regardait même plus. Pourtant à quelques reprises, je m'aperçus qu'elle m'examinait à la dérobée, mais son attention

se portait ailleurs aussitôt qu'elle se rendait compte que je la sentais fixée sur moi. En escrime, ce jeu s'appelle refuser le fer.

Je perdais courage. Je vous épargnerai, Monsieur, le détail de mes anxiétés, le récit sans intérêt pour vous de toutes les alternatives de chagrin et d'espoir où ballotte le cœur quand il aime et qu'il aime en vain. C'est la monnaie courante de l'amour : j'en ai fait le compte ! Désespérant enfin de savoir à quoi m'en tenir de son fait, je décidai de la forcer à s'expliquer. Je courus chez elle, assez résolu, mais plus irrité de cette incertitude obligée, qu'ému à la pensée de sa présence prochaine et que troublé par mon amour. Elle habitait rue Saint-Louis-en-l'Ile, — à dix minutes de chez Jérôme — une vieille maison donnant sur des jardins. Je n'étais allé chez elle que rarement, avec Jérôme une fois, une autre seul et par politesse, prié par elle avec d'autres personnes. Je sonnai à sa porte : elle était sortie. Je revins, à une heure où je la pouvais croire

rentrée. On ne me reçut pas. Je lui écrivis une lettre longue, folle, désespérée, passionnée, où je la suppliais de m'accorder un entretien. Je n'eus point de réponse. Mais le soir même, je montai chez Jérôme. Elle devait guetter ma venue, car ce fut elle qui vint m'ouvrir. Elle me mit dans la main une lettre pliée en quatre. C'était la mienne. Elle me dit, vite, à voix basse, mais avec force :

— Je vous en supplie, ne m'écrivez plus... ce sont des folies !

Et tout de suite, elle ouvrit la porte de l'atelier et m'y poussa, sans que j'eusse le temps de répondre.

La contrainte qu'il fallut m'imposer, la gaieté que je dus feindre, l'effort de paraître un autre, ma douleur devant cette volonté de changement qu'elle m'avait enfin fait comprendre, l'irritation sourde de sa défense et de ce parti pris de silence, me jetèrent par réaction, le soir, quand je rentrai chez moi, dans un découragement affreux. Je

souffrais, j'étais irrité, mais la souffrance avait le dessus. Avec cette extrémité dans les résolutions qui semble apporter un peu de calme, quand il les a prises, au cœur le plus mouvementé, je me jurai de ne plus la voir. Je tins bon. La journée passa, j'en comptai les heures. Celles qui suivirent, je les donnai fougueusement à mille soins divers. Une semaine ainsi s'écoula. Je ne cessais pas de penser à elle. Je m'attendrissais et je m'indignais tour à tour : non point de ce qu'elle se refusât à m'aimer, mais de ce qu'elle se refusât à m'entendre. Jérôme aussi me préoccupait. Que devait-il penser de mon absence, de mon mutisme ? Je le savais délicat, et ne doutais pas qu'il m'eût plaint s'il m'avait connu malheureux. Mais je pensais aussi qu'il ne me donnait guère de ses nouvelles et s'inquiétait peu de moi — cela, non sans humeur ni déception, en y songeant. Et je cherchais à imaginer ce qu'ils devaient penser et se dire, là-bas, dans l'atelier, de ma disparition. Huit jours

s'étaient écoulés depuis que je n'y avais été. Je ne me trouvais pas plus calme. J'avais acquis la certitude, au contraire, que mon amour était plus fortement enraciné que je ne l'avais cru, et mon mal plus tenace. J'étais désolé et désorienté. Ma vie, qui si longtemps avait été toute occupée par mon amitié pour Jérôme et ma tendresse pour Julie, maintenant vide, désaxée, flottait, sans but, sans distraction possible, sans raison. J'ai passé là, dans la solitude, les pires moments de mon existence, au milieu de pensées incertaines. Une idée fixe concentrait en moi toutes ces pensées autour d'elle. Vous savez ce que c'est que d'aimer sans espoir ? C'était là mon mal.

Un matin, je dormais encore, Jérôme entra dans ma chambre. Et debout au pied de mon lit, les bras croisés, feignant une colère comique :

— Vous êtes encore un drôle de garçon, vous ! Alors comme ça, on disparaît, on fait le plongeon, et on ne se retourne même pas

pour voir les gens sur la rive ? Ma parole, si je n'étais pas venu le chercher, je crois qu'on ne l'aurait plus jamais vu ! Qu'est-ce qu'il vous est donc arrivé, cher Valentin Desombres ?

J'étais dans mon tort, et me trouvant à court, j'eus un mouvement d'irritation contre mon ami. Que me voulait-il, aussi ! Que venait-il ranimer, réveiller une blessure dont je voulais guérir, que, huit jours, j'avais réussi à ne pas aggraver, sinon à calmer ! Sa démarche me fit l'effet d'un geste maladroit auprès d'un malade. Je répondis, sans élan, peut-être rude, mécontent de moi-même et de ce mensonge :

— J'ai été souffrant, je ne sais quoi... une angine, avec de la fièvre...

— Mon pauvre vieux ! Mais il fallait me prévenir... je serais venu vous voir, vous tenir compagnie... Mais vous êtes bien, maintenant ?... Vous vous levez ?... Vous avez une mine excellente... Venez dîner à la maison, ce soir...

Je résistais.

— Mais si ! J'ai une loge pour *Sigurd*... acceptez donc. Il me semble que je ne vous ai pas vu depuis des mois. Venez, nous bavarderons. J'ai des images à vous montrer.

Son insistance avait quelque chose de chaud et de touchant, de presque tendre. Son amitié était si active dans son rayonnement, que je m'émus. L'irritation que j'avais éprouvée un instant auparavant avait fondu comme la neige à un brasier ; et devant cette loyauté ouverte, je ressentais un vague remords. Toute ma vieille affection ranimée m'élançait vers lui, je réchauffais mon cœur glacé à cette flamme retrouvée, je m'en voulais de ma brusquerie, de ma sécheresse, j'avais horreur d'être un ingrat. En ce moment, je ne pensais pas à Julie, et je secouai les mains de mon ami, rudement, avec confiance, avec abandon. J'avais envie de me jeter à son cou, et de l'embrasser comme on fait à un frère plus vieux.

— Je compte sur vous, me dit-il, n'est-ce

pas, Valentin ! J'ai travaillé comme un forçat, j'ai des tas de choses à vous faire voir, les épreuves d'une gravure. Il y en a une pour vous, mon vieux. Venez la chercher. Elle vous attend.

J'hésitais encore. Retourner là-bas ? De vagues appréhensions me retenaient. J'alléguai de mauvais prétextes. Jérôme, à la porte, se retourna, haussa les épaules.

— Mais si. Venez de bonne heure. C'est entendu ? Madame de P... sera très contente de vous revoir.

Je fus faible, je cédai et promis.

V

Je fus repris, naturellement. J'appréhendais que Julie fût distante. Je la retrouvai au contraire rassérénée et détendue. Elle s'enquit beaucoup de ma santé, avec un intérêt qui n'était pas feint, s'attendrit sur mon état, que je dus lui dépeindre en détail, mal à l'aise à cause de ce mensonge où il me fallait enfoncer davantage, parla, rit, fut enjouée, légère et gaie, — mais le tout, d'une façon un peu voulue, et avec, je crus le discerner, un semblant d'effort. Elle ne

parut pas s'apercevoir du reproche qu'il y avait dans mon regard, par où j'essayais de lui marquer que je ne la savais pas dupe des fausses raisons données pour expliquer mon absence. Elle n'eut pas l'air de le comprendre et me traita gaiement, à voix haute, prenant Jérôme à témoin de ses taquineries, comme si elle avait voulu qu'il n'y eût rien de suspect et de secret entre nous, à ses propres yeux. Ce changement me surprit, je ne l'avais pas prévu. Il me fut pénible, car je sentais plus de distance encore d'elle à moi, malgré son apparente confiance. C'était une nouvelle manière de se défendre, je le devinais. Mais je voyais aussi qu'avant même que je l'eusse attaquée de nouveau, elle me devançait et songeait à me repousser. Il fallait donc qu'elle eût mesuré sa faiblesse. Cela, j'étais trop jeune sans doute pour le comprendre au moment où j'en aurais pu tirer parti, et je ne l'aperçois que maintenant. Julie m'aimait. *M'aimait* ? Non. C'est : Julie aimait, qu'il faut dire. Elle était émue,

son cœur était vide. Et Jérôme, dites-vous ?
— Vous touchez là, je crois, la secrète blessure de Madame de P... Elle l'aimait encore, et de toutes ses forces, — vous le verrez bien — et je ne dis pas un instant qu'elle ne l'aimait plus... Mais elle l'avait aimé davantage, et plus follement — trop follement, sans doute. La passion s'épuise, plus elle a été forte. Un jour on s'aperçoit qu'elle ne comble plus le cœur, et ce cœur affamé d'éternel, rêve de quelque aliment qui le rassasie tout à fait. C'est la porte ouverte à toutes ses aspirations les plus dangereuses, la tentation de tous les espoirs, de tous les infinis. Tous les êtres jeunes ont passé par là, cela a été leur début dans l'univers, la bonne occasion pour eux de se convaincre à la fois de l'immensité de leur désir et de son impossible assouvissement. De ce désaccord, les grands poètes ont tiré des vers magnifiques, et ceux qui ne savent pas changer se satisfont d'en gémir éternellement — ou quand ils sont forts, de se taire. Beaucoup de femmes dont la vie n'a

pas comblé les aspirations profondes conservent ce frénétique assoiffement, et il survit à leur jeunesse. Tragique débat d'une âme qui ne veut pas mourir sans avoir été remplie jusqu'à déborder ! Les plus honnêtes s'enferment alors dans le plus affreux des renoncements, les plus faibles se vouent d'elles-mêmes aux tristes réveils qui attendent toujours ceux qui, ne sachant point se fixer eux-mêmes, ne peuvent pas compter fixer les autres, et quelle déchéance est la leur ! — D'autres enfin, plus libres et que l'on croirait affranchies, s'en remettent aux débauches de l'imagination et renoncent à ce qui les tente, parce qu'y céder serait à leurs yeux le plus humiliant démenti infligé à leur rêve d'hier, pour lequel elles se sont perdues, mais dont elles sont encore d'autant plus orgueilleuses qu'elles se sentent à jamais vaincues. Elles y tiennent encore, à ce rêve désailé, elles refusent de céder à d'autres pour ne pas s'avouer sa faillite, elles vivent de son souvenir et continuent à en entretenir les apparences,

comme ces mères sans larmes qui, par une magique illusion de l'amour, continuent à bercer dans leurs bras, comme s'il n'était qu'endormi, leur enfant mort !

C'était le cas de Julie de P... On devinait quelque chose de brisé en elle. Peut-être de là tout son charme, son air de langueur. Elle n'en était jamais convenue, même à soi-même. Mais pour moi, c'est ce qui l'explique, la grandit et l'honore. Insatisfaite, inassouvie, mais la tête haute, opiniâtre dans la faute unique où elle avait pensé trouver après l'amour cet engourdissement chargé de souvenirs qui est peut-être le bonheur, elle n'avait eu que l'amour, elle l'avait encore, ou son reflet. Elle ne portait point une âme assez inerte pour s'accommoder du bonheur. Mais elle ne s'est pas plainte, elle n'a pas été lâche, elle se refusait à être consolée ou soutenue. Voilà la vraie vertu : la constance à son premier rêve. On cite dans l'histoire de ces soldats malheureux et désarmés, qui aiment mieux mourir plutôt que de se rendre,

et aux douceurs d'une captivité honorable, préfèrent l'orgueil de ne pas s'avouer vaincus.

Ainsi je survenais dans la vie de Madame de P... à un moment de crise, à l'heure incertaine où il est dur pour une femme de renoncer à elle-même, où peut-être l'on va tirer l'échelle derrière soi, et, d'un geste, interrompre sa destinée, accepter son lot, s'enfermer toute vivante et riche encore de trésors enfouis, dans les limites d'un seul rêve manqué. J'avais pour moi la jeunesse et sa fougue, l'attrait nouveau d'un sentiment qui pouvait paraître solide, j'étais l'inconnu, et presque le mystère, celui qui porte tout l'amour sous son manteau et qu'il serait tentant de suivre, — peut-être une déception, peut-être tout l'amour, encore, tout l'avenir... Je ne m'abuse pas sur moi-même et ne me suis jamais pensé irrésistible : mais j'étais l'occasion. Tout autre l'eût été à ma place. J'avais montré de l'amour, de la constance, de la discrétion, et même, en fuyant, du courage. Elle avait reçu mes hommages,

faibli, molli devant cette chaleur, cédé presque, encouragé tout au moins ces ferveurs qui semblaient lui plaire... Et tout à coup, devant l'abîme entr'ouvert à ses pieds, elle s'était sentie en danger, elle en avait mesuré l'imminence, et l'honnête femme, en elle, l'éloignait, de toutes ses forces, de toute sa volonté, de toute sa solide loyauté de femme qui est la femme d'un seul amour et d'un seul homme. D'où la froideur soudaine de Julie, d'où son changement incompréhensible et subit, sa défense orgueilleuse et hautaine. — Maintenant, elle pensait m'avoir assagi, et pendant ces huit jours d'absence, moins assurée d'être en péril, elle m'était revenue, redevenue affectueuse et désireuse d'amitié.

Je ne me disais pas toutes ces choses, lorsque je retrouvai Julie. Je n'y songeais pas. Je n'étais que l'homme du moment présent, un être sensible et qui reçoit avec force toutes les impressions de l'heure. Plus roué, j'aurais pu comprendre alors ce

que depuis, plus vieux, avec le temps, à la lueur des derniers sursauts d'une passion finissante, plus perspicace et moins ardent, j'ai compris, j'ai vu. J'avais l'honnêteté inconsciente de mon âge, et mon naturel, qui était d'aimer. J'aimais Julie. Je la revis et je l'aimais encore. Je le lui montrai, et elle m'entendit. Elle le sentit, à ces mille riens, qui plus que les aveux formulés, convainquent et gagnent les plus rebelles des femmes un peu sensibles : à mes regards, à ma douceur soumise, à ma douleur réelle, à l'assiduité de ma présence attentive, de mes soins, de la ferveur que j'avais pour elle, à la patience de mon attente. J'exerçais sur elle, en aimant, et sans le savoir, l'action pénétrante et affaiblissante d'une présence, le rayonnement d'une flamme. La plus sévère, la plus stable des femmes, quand elle s'aperçoit qu'on la regarde, sait bien si on l'aime et comment ; et si on l'aime, ce n'est pas possible qu'elle résiste à un certain émoi, à un certain trouble, à un certain fléchissement, si

peu flexible qu'elle soit, ou décidée à ne pas l'être. De nouveau elle fut en péril. Mais cette fois elle était prévenue. Touchée à peine, elle se vit aussitôt envahie et perdue. De toute sa force elle se défendit. Puis se jugeant trop faible toute seule, elle avoua son trouble à Jérôme, et se réfugia près de lui. Je le sus depuis, dans des circonstances que je vous dirai.

L'aveu fait, elle parut raffermie. Sans connaître alors sa raison de l'être, je la devinai plus sûre d'elle, plus solide. Volontairement, elle s'appuyait sur Jérôme, son soutien naturel. Il avait sa confiance. Le procédé qu'elle avait eu le toucha, l'enfonça plus fortement dans la foi qu'il avait en elle. La confiance ne provenait pas chez lui d'un goût paresseux à croire ce que l'on désire, à se reposer sur les autres, dans un nonchalant mépris du danger. C'était au contraire un viril hommage qu'il rendait, d'un cœur délicat, à son amie. Il n'était point jaloux honteusement et sans raison ; ce sentiment

si cruel pour celui qui l'éprouve ne va pas, pour celui qui en est la cause, sans quelque chose d'avilissant et de dégradant. Un grand cœur n'est pas jaloux par avance de ce qu'il pourrait perdre. Il sait ne souffrir que du mal fait, non à faire, car il n'y croit pas. Que Julie se fut sentie menacée, et qu'elle l'eût dit, Jérôme des Groues ne voyait là rien qui fût de nature à l'humilier. Il avait vécu, il était homme et honnête homme, plus indulgent aux autres qu'à soi-même. Il savait qu'une pensée n'est point coupable en étant faible et en le publiant, et qu'elle ne commence à le devenir que si elle se cache à soi-même sa faiblesse. Ce n'était pas le cas de Julie, au contraire. Sans doute, quant à moi, n'ignorait-il pas tout à fait mon penchant secret vers Julie, et sans en avoir exactement mesuré la force, il était trop sensible aux nuances pour n'avoir rien deviné de mon trouble, avant même peut-être que je m'en fusse aperçu moi-même ou que j'en eusse discerné la cause. Rien

dans sa conduite qui manifestât d'un changement à mon égard. Il devait comprendre, il ne songeait pas à excuser, n'ayant point eu à condamner. Il était sûr de moi, je rougis de le dire, puisque vous connaissez mes pensées, mes désirs, mes vœux. Il jugeait les autres à sa mesure. Est-ce donc lui qui fut coupable, si son honnêteté le rendit imprévoyant ? Peut-être même qu'il me plaignit au fond de lui, de ce qu'il découvrait en moi d'espérances qui ne devaient pas être couronnées ? Peut-être même son amitié se fit-elle plus tendre, comme s'il eût éprouvé qu'il pouvait être un jour la cause involontaire d'un tourment dont il me sentait menacé et qu'il eût désiré de compenser par ailleurs ?... Tout ceci, Monsieur, est bien subtil et ténu, mais le sentez-vous ? — C'est un abîme sans fond que le cœur de l'homme, où la beauté, la délicatesse, la noblesse peuvent atteindre parfois les degrés les plus hauts, comme la scélératesse et la méchanceté. Degrés si hauts, vraiment,

qu'ils avoisinent la bêtise et l'inconscience, au dire de certains dont l'esprit médiocre ne peut s'élever à concevoir ce qu'il y a de plus désintéressé au monde. Dois-je vous dire la vérité, la sentez-vous ? Il faut la deviner, plutôt que la saisir. Celle-ci échappe à l'entendement. Elle veut une balance plus mobile et plus fine, qui est celle du cœur. Mais il ne doit pas être faussé.

J'admire Jérôme des Groues. J'étais coupable envers lui. Certes, bien plus par entraînement et par faiblesse que par un calcul égoïste et odieux. Je ne cherche pas des excuses, pas plus que je ne prends à m'accuser la volupté mystique que les croyants trouvent à l'ombre des confessionnaux. Je veux vous montrer seulement les rapports insensibles d'êtres aux sentiments très délicats, et le drame où trois de ces êtres sont tombés. J'étais coupable envers Jérôme, vous disais-je. Je le sais maintenant. Je ne me le disais pas alors. A la vérité, je n'y pensais point. Je l'admire aujourd'hui. Dans

les mêmes circonstances, Monsieur, eussiez-vous agi comme lui ? — Je me pose cette question. J'aurai la force encore de l'avouer : moi, pas.

Julie n'avait pas dit que je l'aimais. Elle avait confié seulement qu'elle était troublée ; implorant par là qu'il la secourût, la défendît contre elle-même. Elle n'avait pas dit qu'elle était aimée, ni que je le lui avais fait entendre. Faut-il voir là le scrupule d'une femme qui ne veut pas disjoindre des amis qu'elle sait très amis, et se refuse à détruire dans l'un d'eux, le plus noble, une illusion ? Craignait-elle de faire une peine inutile, en peignant sous des couleurs exagérées un danger qu'elle pensait pouvoir conjurer toute seule ? Ou bien, en cachant que je l'aimais, marquait-elle une sorte de réticence involontaire à son aveu, et cédait-elle au désir inconnu d'elle-même de se garder une porte de sortie, à l'informulée tentation de ne pas se mettre tout à fait et à jamais hors d'atteinte ? Toujours est-il qu'à l'aveu ainsi

fait, à demi, du danger où elle se trouvait, Jérôme ne pouvait se reconnaître le droit de rompre et de la sauver, sans retour, en m'éloignant. Il en eût souffert, mais il l'eût fait, et je n'aurais pas eu le droit de m'en plaindre. Persuadé par la confidence de Julie qu'il n'avait rien à redouter de moi, mais seulement d'elle, sensible à ce qu'il pouvait regarder comme une preuve d'amour et de fidélité, il crut assez faire en entourant Julie de nouveaux soins, il crut qu'il suffisait de réveiller en elle leur ancienne ardeur, comme un feu mourant où l'on met une bûche, par le seul souvenir de leur passé, et que le rebondissement de leurs cœurs les garderait de tout péril...

Julie avait trouvé dans son amant protection contre elle et contre moi. Sans doute plus par volonté que par un naturel élan, elle avait ranimé l'amour d'autrefois, contre l'amour nouveau. Elle put croire avoir triomphé d'elle-même. Elle conçut tout l'orgueil de sa victoire, et la proclama, dès

qu'elle eut retrouvé sa voie. J'assistai à ce renouveau, j'en fus accablé. La plus généreuse, quand elle aime, n'a point de mesure dans la victoire. Etais-je donc un ennemi, à ses yeux ? On l'eût dit, et je pus le croire, sans pour cela l'aimer moins. Jérôme était de nouveau tout pour elle, elle ne s'en cachait pas. Elle publiait au contraire sa passion. Je l'avais connue réservée et secrète, naguère, sur les mouvements de son cœur. Elle ne les tenait plus masqués, elle en témoignait avec impudeur et me les jetait à la face comme un défi. C'est ainsi qu'elle répondait à mon amour. Pour moi, j'étais invariable, et plus on me donnait de raisons de désespérer, semblait-il, plus je m'enfonçais dans mon rêve insensé, ma constance, mon tenace espoir. Il m'était impossible de lui parler, elle ne lisait pas mes lettres, je ne pouvais l'atteindre en aucune façon ; seulement, j'étais là tous les jours, et tous les jours elle se voyait dans mes yeux comme dans un miroir, elle entendait mon si-

lence, mes manières envers elle, elle mesurait mon attachement. Elle l'éprouvait, aussi bien, et en évaluait la force à l'énergie de sa défense. — Quels moments j'ai passés ! Quelles raisons ne m'a-t-elle pas données de la détester, exprès, savamment, cruellement, consciencieusement ; je ne crois pas qu'une coquette excelle davantage à désespérer qui l'adore. Mais sans coquetterie, c'était, chez Julie, un évident parti pris de m'écarter, de me dégoûter d'elle, de m'obliger à renoncer. Sa défense était méthodique. La froideur n'avait pas réussi, elle essaya d'un autre remède. Ce que l'indifférence n'avait su faire, elle crut que la jalousie le pourrait. Elle m'en donna. Se devant de vaincre un adversaire qui peut-être avait des alliés dans la place, elle ne redouta pas de chercher à se faire haïr. Publiquement, elle s'affichait avec Jérôme. Ce que la réserve, la discrétion, le goût inné du mystère, malgré dix années de vie amoureuse et commune, l'avaient dissuadée de faire, à savoir de se compromet-

tre ; la nécessité de me montrer l'inutilité de mes tentatives l'engagea de le tenter. On eut dit qu'elle recherchait le scandale, comme si le fait d'être officiellement donnée à Jérôme des Groues la mettait à l'abri de moi, élevait un nouvel obstacle entre nous. Devant moi elle ne cachait aucun des mouvements que sa passion renouvelée, vraie ou feinte, excitait en elle. Je l'avais toujours vue presque froide, à force d'empire sur soi, envers son ami. Brusquement, elle se transforma. Elle devint la femme amoureuse que rien ne retient. Elle voulait que je susse qu'il était son amant. Chez toute autre, une si forte impudeur n'eût été que grossièreté : chez elle, c'était encore de la beauté. Elle ne se cachait pas d'aimer : elle l'eût crié. Aucun indice, aucun témoignage de sa passion ne me fut épargné, — jusqu'à son asservissement physique, son goût sensuel de Jérôme, son tremblement, ses regards défaillants devant lui, ses ardeurs, ses ressouvenirs frissonnants et muets... Et cela

non point par hasard et parce qu'elle cédait à un sentiment plus fort que toutes les décences ; mais c'était de sa part un calcul volontaire et précis, et, chaque fois, une façon nouvelle de me faire entendre, en le soulignant, à quel point elle avait cessé de s'appartenir, en appartenant à un autre. Quelle distance il y avait entre nous ! Elle ne négligeait aucune occasion de me mettre en présence de Jérôme, comme pour me montrer qu'en rien je ne pouvais prétendre à l'emporter sur lui dans son esprit ou dans son cœur. Elle, l'indépendance même, se faisait petite, humble, soumise, asservie à l'homme. Parlais-je, j'étais contredit, doucement, mais sans rémission. Si sur quelque point Jérôme me donnait raison, elle avait des détours infinis pour soutenir Jérôme en me donnant tort, tout de même. Etions-nous, mon ami et moi, en désaccord sur une idée, un jugement, une impression, elle trouvait en sa faveur des arguments compliqués et innombrables, souvent contraires à

la propre pensée de Jérôme. Elle s'ingéniait avec passion à l'élever au-dessus de lui-même pour me l'opposer et par là davantage s'écarter de moi, en se soumettant d'autant plus à lui. Il la dominait. Elle ne voyait, ne sentait, ne pensait que par lui et à travers lui. Elle était son reflet. Elle avait ses goûts, ses idées, parlait comme lui, usait des mêmes mots; parfois même sa voix avait son intonation. C'était une femme amoureuse et marquée à jamais. Du moins voilà, dans son esprit, ce qu'il fallait que je comprisse. Et comme si ce n'était pas assez pour mon martyre et mon édification, elle me voulait jaloux physiquement, s'appuyant sur lui, et touchant ses mains, et caressant son visage devant moi, impudique et livrée, toujours offerte, de tout son être, comme un don magnifique et vivant.

Ai-je pu souffrir ! Chez lui, au théâtre, devant des tiers, amis ou inconnus, dans la rue même, suspendue à son bras, — alors que nous nous trouvions ensemble : ai-je pu

éprouver toutes les morsures de la plus empoisonnée jalousie, et tout subir, tout accepter, tout accumuler de ses mépris, — sans espoir, sans consolation, mais sans renoncement ! Non, je n'ai pas désespéré, je n'ai pas renoncé. Je m'épuisais. J'aimais, j'étais lâche. De tous les maux dont l'amour s'accompagne, s'humilier par amour est le plus redoutable et le plus douloureux. C'est aussi le don le plus accompli de soi-même. Je l'ai connu. — Je me suis humilié pour elle, devant son maître, en acceptant cette comparaison qu'elle faisait de nous, sans cesse. J'ai humilié mon amour devant le sien... Malheur ! Malheur à celle qui pousse l'homme à cette extrémité ! Le jour où il prend sa revanche, il n'oublie pas qu'il s'est abaissé devant elle, et qu'elle l'a tenu, comme le serpent de l'évangile, la tête sous son talon dans la poussière.

Voilà dans quelle atmosphère nous vivions. Fuir, me soustraire à cette perpétuelle bravade d'une femme aimée qui, pour vous

échapper, court se réfugier dans les bras de celui qu'elle aime et a choisi, l'eussé-je pu ? Je l'avais tenté. Au nom de l'amitié il m'avait fallu renouer des relations qui, malgré mes désirs et ma jalousie, ne m'étaient pas moins chères. L'habitude aussi m'empêchait de rompre ; faiblesse et besoin d'amitié, je me laissais enchaîner par les circonstances, et quand bien même tout me blessait, tout me déchirait, dans leur étau cruel, j'aimais encore mieux payer à ce prix la faculté de voir Julie tous les jours, de l'approcher, et de lui dire — avec quels regards ! — les mots insignifiants mais si chargés de sens, que les conditions où nous vivions pouvaient seuls autoriser. L'avouerais-je encore ? Mon tourment m'était nécessaire : il me venait d'elle. Qu'elle me résistât si durement, c'est qu'elle était occupée par moi, je ne lui étais pas indifférent. A l'effort qu'elle faisait pour me repousser, j'opposais avec une amère jouissance l'effort que je faisais pour lui prouver que rien ne pouvait m'af-

faiblir. J'ai toujours eu ce goût de contredire à ce qui me résiste. D'ailleurs, je n'avais plus qu'une pensée : l'assurer de ma constance quand même et de mon amour. Assurément, et quelle ironie ! elle ne m'en donnait plus, mais je vivais sur la force acquise et c'est peut-être surtout parce que je l'avais aimée que je l'aimais encore. Ce n'était plus l'époque heureuse et délicieuse de la cristallisation, où tout ce que l'on découvre dans l'objet aimé apparaît charmant et si plein de prix, mais celle qui lui succède, tragique et pleine de brutales déceptions, où tout ce qui ornait, parait de vertus rares et parfaites la femme que l'on a choisie, tombe et s'effrite, comme un revêtement de stuc sur un vieux mur, pour ne plus laisser voir que la réalité : un corps moins beau peut-être, moins de noblesse dans le cœur, une sensibilité plus vulgaire, — toutes ces désillusions du lendemain qui sont le lot irrémédiable de l'amour !... Il ne me fallut pas attendre ce lendemain pour

m'en apercevoir. Mais la déception n'ôte rien à l'amour que sa buée, sa fraîcheur exquise de fruit non touché. Il subsiste, plus nu, plus réel, plus vrai, moins idéal. Et l'on se réveille un matin les membres liés de chaînes épaisses et rouillées, quand la veille on n'apercevait que les guirlandes de fleurs qui les recouvraient, maintenant déchues et fanées.

Hélas ! maintenant, je jugeais Julie — sans injustice, mais sans indulgence. Elle m'apparaissait dure, lointaine, différente de ce que j'avais rêvé ou cru entrevoir ; cruelle aussi, et femme, comme les autres, sans générosité, sans tendresse, fière, orgueilleuse, ne cherchant pas uniquement à se défendre, mais peut-être aussi curieuse d'éprouver, par une lente destruction de tout mon être, l'avilissement de moi-même, mon humiliation, mon asservissement, et jusqu'à quel point je pourrais souffrir. Elle était alors mon ennemie. Si c'est encore de l'amour, cet affreux besoin de vaincre ce qui vous

échappe ; si c'est encore de l'amour, cet orgueil de rester pareil à soi-même et de ne pas renoncer ; si c'est encore de l'amour, ce raisonnement âpre et glacé qui me faisait penser qu'ayant tout subi, tout souffert, tout supporté jusqu'à ce jour, il m'appartenait maintenant d'attendre mon tour de revanche, pour me payer, par mon triomphe, de tant de cruauté ; si c'est encore de l'amour, cette ardeur qui se résout en patience, — eh bien ! j'aimais encore ! Et, mesurez ici la part de faiblesse et d'inconstance qu'il y a dans le cœur le plus violent, mesurez l'incapacité de ce cœur à se fixer : dans un moment de colère indignée, je me disais toutes ces choses, je tenais Julie pour mon ennemie, je me jurais d'être le plus fort en l'emportant sur elle, je cédais à cet appétit de conquérir qu'il y a en moi, d'autant plus fort qu'on s'y oppose, je la détestais... L'instant d'après, je m'indignais contre moi-même, je la revoyais dans le passé, mélancolique et résignée, blessée sans doute, et re-

pliée — je la revoyais envahie par le sentiment qui débordait de moi pour elle... et ma tendresse revenait, renaissait en moi, me baignait d'un flot de douceur inimaginable, qui me donnait des larmes, m'incitait à des retours, à des repentirs, à des élans qui me brisaient et me laissaient après tout pantelant, tout ému, tout attendri — et, devant la réalité et mon peu de chances, désespéré.

VI

J'étais à bout. Ma résistance faiblissait. A ces mouvements de haine, entrecoupés de vastes élans tendres, de remords, succédaient maintenant, par crises, un accablement résigné, le sentiment de l'effort inutile, hélas ! une brusque insensibilité qui était déjà de l'indifférence. Est-ce de l'avoir deviné, de m'avoir senti plus détaché, moins frémissant, par là moins dangereux, — fut-ce le besoin qu'éprouve un lutteur de s'accorder un instant de repos, quand il voit son adversaire affaibli, ou bien au contraire

la crainte de n'avoir que trop réussi ? Je l'ignore. Mais c'est certain que Julie changea, et désarma presque... Le sentis-je, au moment ? Je ne sais plus. Si je m'en aperçus, épuisé, usé, sans ressort, je ne songeai pas à reprendre mes avantages, je me laissai aller au découragement, j'ai peut-être pensé : « Trop tard ! » ou « Que m'importe à présent ! » Quelque chose s'était cassé en moi, comme un ressort. Il se peut aussi que je n'aie rien trouvé de différent en Julie, qui me permît d'espérer encore. Elle avait vaincu. Mon grand amour était mort sans doute, je me le disais, accablé à la vue de mes ruines. Comment relever ce décombre ? Je m'abandonnais, j'abandonnais. Rien de plus sinistre que de constater la faillite d'un rêve. Le beau torrent impétueux qui coulait des monts a tari sa source, son lit maintenant est désert, et n'offre plus aux regards que l'aspect désolé de ses rochers, de ses cailloux, de sa boue séchée où se mêlent d'informes débris qu'aucun courant n'entraîne

plus : ainsi de mon cœur. Une sécheresse affreuse le rendait insensible. Je n'étais capable de rien.

Je ne sais, Monsieur, si vous me suivez dans ce récit sans grâce. Ces analyses des mouvements les plus divers et les plus invisibles d'un cœur doivent vous sembler bien raides et bien froides dans leur minutie. Des fleurs sèches dans un herbier !... Et puis, coordonnez-vous ces sentiments opposés, les miens, ceux de Julie, ceux de Jérôme ? Dans un récit qui, pour être vrai, doit rester nu, on peut mal expliquer le concours des impressions et des sensations chez des êtres dont forcément les réactions sont en fonction l'une de l'autre et s'influencent dans un temps donné. Songez aussi que tout cela remonte à des années et se classe, prend sa place dans ma mémoire avec bien des incertitudes de détail, des raccourcis, des ombres, des lumières crues qui n'existaient pas dans le tableau primitif. Je ne vous en donne que la copie, et l'éclairage est

différent. A vous de recomposer dans leur ensemble véritable ces modulations de deux cœurs inégaux, mais qui se trouvaient en présence des mêmes sentiments dans le même temps.

C'est ainsi que je m'aperçois qu'entraîné par mes souvenirs et ma décevante poursuite de la vérité, j'ai négligé de vous parler d'une personne qui fut mêlée aux événements dont j'ai entrepris de vous confier le récit. Jérôme des Groues était peintre, vous le savez. Autour de lui gravitait un groupe d'artistes, d'amateurs, ses amis, deux ou trois, moins familiers que moi et desquels je ne vous ai rien dit parce qu'ils n'ont rien à voir avec les sentiments dont je cherche à nuancer le jeu et à fixer les rapports. A ces amis passagers se mêlaient parfois des modèles, professionnels sans intérêt, hommes et femmes, qui servaient aux travaux de l'artiste ; d'autres, occasionnels et différents dont il acceptait de peindre le portrait.

Il en fut un, entre autres, qui l'occupa tout l'hiver : celui de la comtesse R... dont vous vous souvenez peut-être. La comtesse R... tint longtemps sa place dans le monde, et l'y tient encore. Sans doute souririez-vous si je la nommais. Elle était la très jeune femme d'un vieux diplomate italien, qui vivait retiré en son pays d'origine, tandis qu'elle continuait de mener à Paris une existence indépendante, dans laquelle il ne s'était jamais soucié d'intervenir, uniquement intéressé à ne point troubler par ailleurs une liberté à laquelle il devait la sienne. Je suppose que la dame en avait profité.

La *contessina* qui avait rencontré Jérôme je ne sais où, se le fit présenter, s'enticha de ses œuvres, et voulut son portrait peint par lui. Il y travailla plusieurs mois. Les séances de pose avaient lieu dans son atelier. Au début, je prévins des Groues que je n'irai point le voir au moment de son travail, comme j'en avais l'habitude, afin de ne le

point troubler ou interrompre dans un ouvrage que, dès le premier jour, il avait pris à cœur. Mon ami me dissuada de ce dessein, m'assurant que je ne l'embarrasserai nullement, que la comtesse R... était une femme « pas comme les autres », facile à vivre ; que, au contraire, ma présence serait agréable à la dame et à lui-même, peu soucieux, me sembla-t-il, de soutenir seul les frais d'une intimité régulière. Peut-être même entrait-il en lui le secret désir de rassurer Julie. La contessina était fort jolie, et...

Oui, très jolie, vraiment. Un peu toquée avec cela. Tout le piquant de la jeunesse, quelque chose d'un colibri, la gaieté, la vivacité, le gracieux plumage, le charmant ramage. Très jolie... et pourtant moins de beauté qu'un certain air de beauté. Entendez par là une beauté qui ne donne pas beaucoup de gages à l'avenir, et tombera tôt, sans doute, une fois passés la nacre du teint, l'éclat doux et vaporeux de la che-

velure, la fraîcheur des yeux. Rien de régulier dans les traits, rien de parfait dans le visage. Mais elle avait de l'expression, une grâce un peu vaine, passablement d'esprit. Ses manières étaient vives et enjouées, elle ne se posait jamais. Il se faisait autour de sa petite personne un grand déplacement d'air, de désirs et de parfums, et l'on ne pouvait la voir sans être aussitôt entraîné à une gaieté assez frivole, qui retombait aussitôt qu'on l'avait quittée. C'était un gentil bibelot.

Fixer cela sur la toile n'était point commode, vous le pensez bien. D'autant que ce capricieux modèle, ne pouvant rester en place, changea dix fois de décision quant à savoir dans quel costume il valait mieux se voir peindre. Elle n'était pas très régulière non plus aux séances, cela mettait Jérôme plaisamment hors de lui. Mais dès qu'elle arrivait, essoufflée, animée, débordante, s'embarrassant dans mille excuses dont elle ne se tirait qu'avec un joli rire, toujours assurée de séduire, la petite comtesse était

pardonnée, et Jérôme ne pouvait s'empêcher, lui aussi, de céder à cette menue chose gracieuse et déchaînée, si gaie, si jeune, si vivante. Mais le tableau n'avançait guère. Et ce ne fut bientôt qu'un prétexte à séances de bavardages, bien plus que de pose, et de distraction plus que de travail.

Julie, au début, après ce premier mouvement de défense, naturel à une femme, contre tout ce qui est nouveau et inconnu, montra de la sympathie pour la comtesse R... Une sympathie subite, et qui m'étonna. Elles se ressemblaient si peu ! Etait-ce politesse un peu affectée, de la part de Julie, ou envie de plaire à Jérôme, que la jeune femme amusait, ou attrait réel ? Le tout ensemble, c'est probable. Peut-être aussi le désir de créer autour d'elle-même une atmosphère moins lourde par l'introduction d'un élément nouveau et qui m'aurait donné le change — et par là, occasion de s'écarter de moi davantage... Les relations de mes amis et de la comtesse R... devinrent peu à

à peu moins officiels et plus intimes. Elle les invita. Des soirées furent passées ensemble, au théâtre ou à des concerts. La comtesse n'était pas sauvage et se prêtait à toutes les parties. Il me sembla que Julie les recherchait volontiers, en faisait naître l'occasion plus souvent, prenait le goût, inédit pour elle, du mouvement, comme si elle avait trouvé dans cette activité un peu fébrile à s'amuser, à se détendre, à sortir de soi, un étourdissement, une diversion -- une défense encore.

Bien que très éloigné par son naturel du plaisir pour le plaisir, Jérôme accédait à ce goût nouveau de sa maîtresse. La sentait-il un peu désaxée, ou instable ? Voulait-il l'aider de la sorte à changer d'air, moralement, à secouer cette torpeur qui la prenait souvent — je le crois. Il accepta cette fièvre factice d'une vie au dehors où elle semblait prendre de l'agrément. Il consentait ainsi toujours aux moindres désirs de son amie, et qu'elle en manifestât un, elle, jusque-là

si discrète et si réservée dans ses vœux, qu'il en devinât seulement la pensée en elle, c'était avec joie qu'il s'y soumettait ; — avec joie, et avec, aussi, cette condescendance attendrie et indulgente, sans se l'avouer, d'un père pour une enfant nerveuse, irritable, convalescente à peine... « la femme, enfant malade ».

Pour moi, Monsieur, j'étais de toutes les parties. Je n'en ai pas manqué une seule. Le plaisir forcé, quel martyre ! Je compris Julie, qui s'y abandonnait pour s'étourdir. Il n'y a rien qui fasse mieux sortir de soi-même et vous dégoûte davantage que cette veule ivresse du plaisir et du plaisir encore, que l'on recherche et dont on ne peut plus se passer dès qu'on en prend la morne habitude. Rien ne fait mieux s'oublier, rien ne vous fait vous découvrir plus étranger à vos propres sentiments, et les plus profonds. C'était dans le moment où je désespérais le plus d'atteindre Julie, où je sombrais le plus dans l'abominable lâcheté du renoncement

et de l'indifférence. Que de soirées j'ai passées de la sorte, et dans quel tumulte de sentiments entrecroisés, brusques élans de tendresse, fureurs jalouses, indignations, colères, sombre repliement sur moi, non le moins douloureux ! La comtesse R... (elle s'appelait Fanny de son prénom), riait, légère, instable, amusée de riens. Jérôme était galant et enjoué avec elle, mais surtout courtois. Mais pour Julie, il était celui qui protège, et l'ami le plus tendre. Julie...

C'est maintenant que je la vois et la comprends. Elle avait cessé, quant à moi, son jeu inutile et cruel. Je l'avais vue violente jusqu'à l'arrogance, dans l'éloignement qu'elle m'avait marqué. A présent, elle ne savait plus qu'être mélancolique. Elle tombait soudain dans des abattements profonds, d'où ne la tiraient ni la couleur des spectacles, ni la voix des chanteurs, les pitreries des acrobates et des clowns, ni l'éclat passionné ou la molle harmonie de la musique... Je voyais à la dérobée son beau visage

ardent et résigné, son regard perdu plus loin que l'orchestre et les bosquets peints du décor — son regard si lointain qu'il semblait avoir quitté ses yeux, — dans un tel oubli du lieu où elle était, de ses voisins, de l'espace et du temps, de l'ambiance, que, si on l'interrogeait, parfois elle restait sans répondre, et parfois elle sursautait brusquement, comme tirée d'un songe... Je la voyais, près de Jérôme, appuyée sur lui, du poids de tout son corps, ou la main dans la sienne. Je surprenais un mot, dit à voix basse, qui leur suffisait pour s'entendre. D'autres fois, la muette réponse de ses yeux las, qui lui souriaient — parce qu'ils s'entendaient, s'aimaient, s'étaient aimés... O jalousie, passion féroce, mal déchirant ! Peut-on ne plus aimer et cependant être jaloux encore ? — Je ne le croyais pas, ce fut ainsi pourtant. S'il m'avait été donné de voir Julie librement, seul à seule, à cette époque, je crois que j'aurais lentement, mais sûrement, désappris de l'aimer. J'éprouvais de-

vant elle une insensibilité glacée, je pouvais la regarder sans trembler ; à certains moments, elle m'apparaissait étrangère. Bien plus, même, je la détestais. Je me disais : « C'est d'elle que te vient ton mal, c'est à elle que tu dois ta jeunesse gâchée, la source des plaisirs éteinte à jamais pour toi, tes jours empoisonnés, tes nuits sans sommeil!» Je me reculais pour mieux la voir. Et son éloignement me la rendait plus odieuse encore. C'était comme une statue de dieu que l'on insulte parce que son regard supérieur passe au-dessus de vous et que son indifférence vous irrite. Je la rejetais de moi-même en l'injuriant dans mon cœur. Mais que Jérôme survînt entre nous, ou sa pensée, le souvenir même de son existence, — ou qu'il lui parlât, lui touchât la main, j'éprouvais aussitôt un malaise cruel, mon ardeur s'animait à nouveau, et je m'apercevais que l'amour renaissait, désespéré de ne pas être le plus fort — ou bien plutôt que je n'avais jamais cessé d'aimer. J'aurais ac-

cepté de ne plus la revoir, s'il eût dû lui-même cesser de l'aimer, d'en être aimé. C'est à sa présence entre nous que ma passion déclinante reprenait chaque fois sa force, comme si la jalousie l'eût aiguillonnée. Hélas ! à celui qui aime, il ne suffit pas d'être le seul à recevoir : dans son magnifique et farouche égoïsme, il veut encore être le seul à donner, et le bonheur qui ne vient pas de lui l'offense et l'empoisonne comme la plus révoltante injustice et la plus mortelle des injures.

J'entretenais donc sans répit en moi-même une source inépuisable de chagrins. Mais il y a dans le cœur le plus éprouvé une si grande mobilité que, tout malheureux que je ne cessais d'être, il me prenait parfois de grands accès de pétulance et de gaieté, qui, succédant à de profonds abattements, faisaient de moi un garçon singulier et qui eût pu paraître assez peu explicable ou pour le moins très peu égal, comme il est naturel à la jeunesse, pour toute personne

étrangère. Cela passait, auprès des autres, pour l'effet de mon âge, le besoin juvénile de se délier les jambes, de jeter son feu. Mais cela contrastait aussi d'autant plus fortement avec les crises taciturnes qui tout à coup, sous l'action d'un souvenir, d'un mot entendu, d'un geste de Julie, m'abattaient, prostré, absent, silencieux. Ces alternatives étonnaient. Elles irritaient Julie, qui en savait la cause ; elles créaient un malaise parfois si fort que Jérôme, qui le percevait, s'en inquiéta. Il sentait que j'étais touché, plus qu'il n'avait pensé, et que je m'obstinais dans ma souffrance. Il s'informait auprès de moi de ces humeurs bizarres ; je ne m'expliquais pas à moi-même. Julie, dis-je, en fut tourmentée. Elle me regardait avec un mélange de crainte. Et, surveillant ces changements dans mon attitude, peut-être y surprenait-elle non sans mélancolie le fruit de sa conduite rigoureuse. Elle s'en attrista. Oui, je le vois maintenant, elle en arrivait à souffrir sans le reconnaître encore, de

m'avoir enfin trop convaincu de l'inutilité de mes efforts. Elle souffrait d'en avoir moins à faire — parce que ses efforts pour me détacher d'elle, c'était encore s'occuper de moi. Moi distrait auprès d'elle, elle devenait sombre. Elle commençait à se dire qu'elle pouvait m'aimer, maintenant que je ne l'aimais plus : j'avais cessé d'être un danger pour elle !... Sot que j'étais ! Je ne l'ai pas vu, senti, deviné !... Mais est-ce que je pensais encore à Julie avec assez d'amour pour tout deviner de son cœur ? Hélas ! je ne songeais qu'à me libérer d'elle, à prendre ma revanche. Fanny m'en procura l'occasion.

Elle aussi, je l'avais surprise. De ce qu'elle ne me comprenait pas très bien, je dus lui faire peur. A ces bizarreries de mon caractère, joignez une réserve, une discrétion maladives et poussées à l'excès. Me voilà, sans l'avoir cherché, tout paré de l'attrait du mystère. J'en étais un à ses jolis yeux. Rien

qui pique mieux la curiosité dans une femme.

Libre et vive comme une enfant avec les autres, à demi pâmée et offerte, pour peu qu'un homme la regardât, et le premier venu, Fanny paraissait gênée devant moi. Mes regards absents, s'ils se posaient sur elle, lui semblaient bien gratuitement occupés à chercher dans les siens tout ce que je me souciais peu qu'il y eût, à la vérité. Elle m'amusait tout au plus, et je la considérais avec l'étonnement d'un homme jusqu'alors obsédé par une femme supérieure, peut éprouver devant un modèle aussi différent. Fanny me crut hostile. Elle me le montra, non sans coquetterie. La courtoisie m'obligeait à me justifier d'un soupçon injuste. Je le fis comme en badinant, cela encore la piqua. En riant, car rien n'était sérieux en elle, pas même le ressentiment, elle me nomma « son ennemi ». En riant, j'affectai des sentiments tout autres que ceux qu'elle me prêtait. Il n'y avait là

qu'un jeu entre nous. L'assurance où elle parut être de n'avoir rien à redouter de ma galanterie me piqua à mon tour. Le ton devint assez vite un peu familier d'elle à moi. Jérôme, clairvoyant, le remarqua, pour en sourire, et, pensant à Julie, s'en réjouit intimement, mais discret, il n'insista pas. Je ne puis douter pourtant qu'il ne communiquât ses impressions à Julie. Elle n'avait l'air de rien voir, et moi je ne soupçonnais pas le drame affreux qui se jouait en elle. Insouciance de la jeunesse ! Voilà une femme que j'avais adorée, sans espoir, follement, de toute mon âme, que j'adorais encore, avec un cœur inégal, il est vrai, mais pour qui j'éprouvais des mouvements inouïs de tendresse, entrecoupés de fureurs jalouses et d'appétits inavoués de vengeance — une femme enfin qui remplissait ma vie : et je ne la devinais pas ! Et je ne la voyais pas passer, elle aussi, par les alternatives les plus opposées, tour à tour faible et résignée, ou attendrie ; je ne sentais pas qu'elle

était au bout de ses forces, que l'effort accompli par elle allait finir, s'épuiser de lui-même, et ma constance la gagner... Elle m'avait vu malheureux, malheureux par elle, et depuis longtemps. Peut-être même qu'elle se reprochait sa dureté, qu'elle souffrait de m'avoir été si rudement impitoyable... Comment ne le sentais-je pas ? Comment ne m'apercevais-je pas qu'aucun de mes propos, de mes gestes, de mes intentions quant à Fanny ne lui échappait ? Son changement ne m'avait pas frappé. J'avais trop pris l'habitude de ses refus et de son éloignement pour la croire rapprochée, chancelante. Je vivais sur une vieille compréhension d'elle qui n'était plus conforme à ce qu'elle était devenue. Je ne croyais pas qu'elle avait pu se modifier, qu'elle pouvait m'aimer. C'est que, tandis que les êtres se modifient, nous ne gardons d'eux, le plus souvent, qu'une seule image, la première que nous nous en sommes une fois faite, sans penser seulement qu'ils peu-

vent changer, lorsque tout change autour de nous, jusqu'à nous-mêmes. Ah ! j'y pense maintenant avec désespoir, je l'ai fait souffrir, j'ai contribué à ses chagrins ; les larmes qu'elle a pu verser sans être vue, j'y ai ma part ! Moi sur qui reposaient à ses yeux son sacrifice, et sa vertu, et son renoncement — (c'est par là qu'elle a pu m'aimer dans la suite, j'étais celui qui, à ses yeux, représentait ce qu'il y avait de plus noble en elle : le symbole de la vertu qui se débat dans une lutte éperdue contre elle-même), — moi, je défaillais, je cédais, je passais à l'ennemi ; en un mot, je lui apparaissais indigne de la peine qu'elle avait prise à me résister, je ne la valais pas ; je lui avais donné de l'amour, et quand elle se sentait conquise, toute livrée à cet amour, je cessais de le mériter, je me jetais aux pieds d'une autre. Car Julie avait vu ce que j'ignorais encore moi-même. Je me croyais très éloigné de Fanny R... Je me disais qu'en dépit des apparences, celle-ci ne me plaisait pas, je

ne concevais pas qu'on pût l'aimer. Je me disais qu'elle était pour moi ce que la musique légère d'une opérette est pour celui qui n'entend que Beethoven ou que César Franck — moins que rien... Mais tout éloigné que soit de certaines femmes le cœur de certains hommes, ces femmes exercent tout de même une attirance sensuelle à laquelle bien peu d'hommes, et de moins jeunes que je ne l'étais, savent résister. Elles peuvent très bien donner à la fois de l'aversion et du désir. N'évoquant rien que de galant, Fanny était de celles-là, qui parlent aux sens, même de ceux qui se croiraient le plus prémuni contre elles. Julie le découvrit assurément. M'épiant, elle put mesurer les progrès de mon détachement à ceux de l'intérêt que je trouvais auprès de Fanny. Tandis que je me détournais d'elle, involontairement, insensiblement, Julie devait s'abandonner davantage à ses regrets, à sa déception, à sa solitude, et dans cet abandon, se rapprocher de moi... Bien plus !

goûter même une volupté mélancolique et déchirante à commencer d'aimer un être contre lequel elle s'était si vivement gardée, et de l'aimer au moment qu'il n'est plus un péril pour elle, puisqu'il vole ailleurs. Si je n'avais été si jeune, je l'eusse compris, à certains indices d'une nervosité, d'une irritation sans cesse grandissantes. Mais j'étais fermé à ce qui se passait en elle ; j'attribuais ces mouvements à l'inégalité de son humeur, à son hostilité constante à mon endroit. Je les tournais contre moi-même, et ces marques d'une attention qu'elle ne pouvait masquer suffisamment, mais que j'interprétais à contre-sens, ne servaient qu'à m'en éloigner davantage. Vous voyez, Monsieur, quelle complexité, quel va-et-vient dans ces sentiments divers qui se jouaient de nous, toujours en fonction d'autres sentiments, cet enchevêtrement de rouages compliqués et secrets. Je ne vous en livre, après coup, que le schéma embrouillé et grossier, assurément trop sec, et vous n'en voyez

qu'une face à la fois. Que de malentendus doivent s'ensuivre de ces flux et de ces reflux incessants ! Joignez encore à ce portrait de la malheureuse Julie les tiraillements qu'elle éprouvait par la présence de Jérôme. Chez elle, un regret quant à moi n'était contre-balancé que par le remords, vis-à-vis de lui, d'avoir laissé s'infiltrer ce regret dans son cœur ; et à ces regrets, à ces remords, joignez encore l'horreur d'une vie qu'une femme à son apogée voit s'échapper chaque jour avec sa beauté, d'une jalousie sans cesse excitée, d'une destinée que peut-être elle sent qu'elle n'a pas remplie...

De Fanny, je ne vous parlerai pas. Et aussi bien, qu'importe ?... Elle ne figure ici que pour accessoire. C'est elle qui a mis en branle, sans s'en douter, le dernier rouage d'un mécanisme sentimental dont vous connaîtrez bientôt le résultat. Pauvre petite femme ! Je m'attendrirais sur elle si je pensais seulement que sa vanité même a pu être blessée dans cette affaire.

Lorsque nous nous trouvions seuls, le plus souvent je m'évadais, à son côté, vers ma pensée unique et les chagrins qui me rongeaient le cœur, mais l'emplissaient. J'avais beau penser que Julie ne m'était plus rien, mon dépit seul aurait suffi à me renseigner sur la valeur exacte de mes sentiments et sur ma position. Quand il m'arrivait par instant de n'y plus songer et de l'oublier, j'éprouvais une sensation de vide, d'isolement, cent fois plus pénible encore, je pensais aussitôt à ce qui me manquait — et j'y retournais.

Un soir que nous étions sortis ensemble, à l'heure du souper, après le spectacle, j'étais assis près de Fanny, et malgré le décor et l'animation du lieu, tout perdu dans quelqu'une de ces absences sans fin, Fanny, la frivole Fanny elle-même, s'aperçut de mon air lointain. Avec sa vivacité coutumière, et sans précaution, elle s'écria en me bousculant drôlement :

— Mais qu'a-t-il donc ! Il est malade ! Hé !

mon ennemi, vous êtes amoureux ?... Il est amoureux, ma parole !

Je ne puis m'empêcher de rire en pensant au regard que je lui assénai. Un regard comme une gifle, et qui la cloua. C'était une femme. Elle avait compris.

Elle changea. La réalité lui était apparue, éclatante, qu'elle n'avait pas vue : j'aimais Julie, j'étais tout à Julie, elle s'étonnait de n'avoir rien senti dès le premier jour. Dans son esprit, il n'y avait nul doute que je ne fusse aimé de retour, et Julie cachait bien son jeu. Cette interprétation un peu simpliste suffit à me donner sur elle une autorité prestigieuse, et d'autant plus forte qu'elle sentait bien que je ne la regardais pas, elle, qu'elle ne comptait pas pour moi, et qu'elle ne m'était de rien parce que j'en aimais une autre. Habituée aux hommages, elle était étonnée de ne pas recevoir les miens, un peu humiliée comme peut l'être toute femme qui s'aperçoit qu'à ses côtés un homme auquel elle ne pensait

même pas est susceptible d'attachement, de dévotion, de passion pour une autre qu'elle. Il prend aussitôt du prix à ses yeux, et elle l'admire presque, tout en le haïssant un peu — c'est involontaire. C'est la vertu du souligné. Vous lisez un livre, distraitement, l'esprit ailleurs, vous passez une phrase qui ne vous parle pas : mais si quelqu'un la cite devant vous, lui fait un sort, si vous la trouvez mise en italique, entre guillemets dans un autre livre, sa justesse, sa beauté, sa profondeur vous apparaissent et vous arrêtent. Il y a des gens qui ne sont sensibles qu'à ce qui est ainsi souligné par d'autres. Tout seuls, ils n'auraient rien vu dans ce qui maintenant les retient et les frappe, peut-être parce que le voisin l'a découvert. Il en alla de même pour Fanny. Elle ne m'avait jamais regardé. Elle me découvrit à son tour. J'avais les yeux de telle couleur, je m'habillais à son goût, j'avais de la gaîté, de l'agrément, ceci, cela, j'étais aimable... Et faisant ces constatations devant Julie, sur

un ton à la fois ironique et sincère, elle guettait l'effet de ses paroles sur celle à qui, selon ses vues, j'appartenais. Julie, très naturellement, suivant l'occasion, répondait avec amitié, — ne répondait pas. Rien ne comptait pour elle, qu'un rêve où elle s'éloignait de plus en plus et qui ne semblait pas de ce monde. Elle vieillissait, sans être moins belle. Sa beauté même était plus concentrée et plus touchante, plus grave. Ses yeux fonçaient sous un éclat plus sombre que jamais, pareil à celui de l'amour. Mais l'expression de son visage, contenue et passionnée, était plus lente à l'animer ; sa voix, plus attendrie et plus blessée encore, ses gestes moins spontanés. Elle donnait, quand elle parlait ou se mouvait, l'impression qu'elle faisait effort pour se débarrasser d'un lourd fardeau — et cela ajoutait encore à cet air surchargé de mystère et d'abondance qui émanait de tout son être. Un jour, j'étais assis à son côté et je la regardais, de près : à un mouvement qu'elle fit, sa chevelure me

frôla. Et près de la tempe, un fil d'argent m'apparut parmi les autres. Elle vit mon regard.

— Vous regardez mes cheveux blancs ? dit-elle.

C'était depuis des mois le premier mot qu'elle m'adressait, directement. J'en fus surpris, sans m'y attarder. Il y avait dans sa voix de la fatigue, ou du renoncement, du dépit peut-être, de la rancune, un peu d'hostilité. Son regard, posé sur le mien, n'avait pas de sens. Je ne le retins pas — nous fûmes distraits.

A la vérité, Fanny m'occupait. Brusquement, elle avait pris du goût pour moi, et sa légèreté le laissait paraître. Ce n'était pas de l'amour, bien sûr ! — Mais peut-être un attrait physique, de la curiosité, l'habitude de plaire ; elle avait senti que j'étais épris de Julie de P... — elles sentent toutes cela très bien — et elle cédait, sans méchanceté, d'ailleurs, à la tentation de prendre un amoureux, peut-être un amant, à une autre

femme qui, sans doute, à être différente d'elle, l'avait humiliée par tout ce qu'elle apercevait de noble et de sérieux en elle — et aussi, tout simplement, parce qu'elle la voyait aimée. Mais au fait, ses raisons, qu'importe ! Elle fut tentée et elle me tenta. Sans amour, je lui en montrai. Elle me piquait comme l'envie d'un fruit acide, l'été, sur une route poussiéreuse. Et puis, sans doute, à part moi, j'obéissais, en me rapprochant d'elle, à ce triste besoin qui est au fond des cœurs insatisfaits d'humilier ce que l'on porte de plus noble, quand on cesse d'en être agité. Julie avait dédaigné mon amour : je le livrais à une autre, qui n'en était pas digne... Mais moi j'étais bien digne alors de cette jolie poupée creuse de cervelle et de cœur ! Ce double désir qui nous poussait tous deux, médiocre et brusque, nous appareillait assez, nous proportionnait exactement l'un à l'autre. Ce fut un hasard qui nous le fit voir, un soir que je l'accompagnais en voiture. J'avais été taciturne et dis-

trait, au cours de la soirée, songeant à Julie. Son image était si manifestement présente à mes regards, que Fanny s'en aperçût, et se tut. Comme nous rentrions, étrangers, indifférents, et sans trop parler, je ne sais comment nos mains se touchèrent. Elle ôta vivement la sienne. Je craignis de l'avoir blessée et le lui marquai. Elle me rendit sa main en m'assurant que non. Et à son tour elle s'excusa.

— C'est moi, l'autre soir, qui ai été sotte... Vous vous rappelez... quand vous étiez triste... J'ai compris, tout de suite après, que vous m'en vouliez... Je vous demande pardon... N'est-ce pas que vous étiez amoureux — que vous êtes amoureux ?... Vous avez du chagrin ?

Je tenais toujours sa petite main dans la mienne. Sous ses fourrures son jeune cou brillait, dans l'obscurité. Je pressais sa main pour la faire taire, par une sorte de pudeur tout en disant : « Mais non ! mais non ! quelle idée ?... » — et elle ne retirait

pas ses doigts, elle ne résistait pas trop à ma pression qui l'inclinait vers moi, doucement, — si doucement qu'elle se trouva la tête sur mon épaule, son souple corps blotti contre le mien, offerte, et s'étirant comme un jeune chat que l'on caresse...

VII

Je l'eus le soir même. Mais puis-je dire que nous avons été des amants ? Est-ce de l'amour, cette fantaisie qui pousse deux êtres l'un vers l'autre sans que rien ne frémisse au fond d'eux-mêmes, ni que s'y éveillent ces puissances mystérieuses où des âmes se reconnaissent et s'appellent pour se confondre ? L'échange de deux fantaisies, le contact de deux épidermes, disait-on jadis. Il n'y eut rien de plus entre la comtesse R... et moi, mais ce fut assez. Elle n'était pas de ces femmes que l'on chérit davantage pour

les avoir eues. La possession semble avoir à jamais épuisé en elles le peu qu'elles contenaient d'inconnu et de désirable. C'est un flacon vite vidé que l'on rejette, et d'autant plus tôt qu'au fond du cœur on éprouve l'amère différence de ce qu'elles vous laissent prendre et de ce que l'on pense qu'une autre à leur place aurait été capable de donner. Jamais je n'ai rêvé plus follement de Julie que dans les bras de Fanny, — j'en demande pardon à son cher souvenir...

Il se trouva que le surlendemain nous sortions encore. J'arrivai le premier au théâtre : Julie vint ensuite, puis Jérôme. J'étais assis près de Julie. Elle me regarda. Qu'avais-je donc alors de nouveau à ses yeux ? — Je songeais en moi-même que nous nous rencontrions pour la première fois depuis que Fanny était ma maîtresse, — mais mon cœur n'avait pas changé. Julie était là, Julie que j'avais aimée, que j'aimais encore. En pensant à ma trahison, je m'attendrissais sur elle, je me sentais coupable.

J'aurais voulu pouvoir lui demander pardon. Je ne cessais de la regarder avec un air si misérable que ses yeux, qu'elle avait laissé tomber sur moi, me dévisagèrent. Je n'en pus supporter la vue, et baissais les miens en rougissant. Fanny en survenant fit diversion.

Elle était magnifiquement dévêtue aux épaules et s'assit à côté de moi sur le devant de la loge, avec un air impérieux qui me déplut. Son entrée produisit quelque sensation, elle fut regardée. Tout de même ce mouvement d'admiration mêlée d'envie flatta ma vanité, je l'avoue, au plus bas de moi. « Eh ! me disais-je, vain et sans mémoire pour ce qui si longtemps m'avait uniquement rempli le cœur, eh quoi ! cette jolie femme, fêtée et charmante, c'est ma conquête, elle est à moi ?... » Je la contemplais, de trois quarts, moi un peu en arrière et penché vers elle, et son parfum qui m'était nouveau me montait au visage, poussé à petits coups d'éventail, comme un encens agréable. Je voyais

sa gorge grasse et ronde se soulever, ces épaules que j'avais tenues dans mes mains, cette peau que j'avais baisée et dont le grain m'était connu. Mon regard était si près d'elle qu'elle porta le sien vers moi en se retournant et me sourit, sans pudeur, d'un air vainqueur et assuré. J'étendis le bras pour m'accouder à son fauteuil, et sans qu'il y parût, de la main, je touchai son bras, à l'endroit où il était nu, entre la fourrure et le haut du gant. Elle frissonna légèrement. Nous nous taisions. Les acteurs débitaient leurs rôles, mais la pièce m'occupait peu. Je n'osais point me tourner du côté de Julie. Il me semblait que depuis l'arrivée de l'autre, je l'avais trahie à nouveau. Un malaise vague m'oppressait. Et pourtant je la détestais, de toute cette force de haine qu'il y a dans tout cœur mécontent de lui. J'osai enfin rompre le silence, qui m'était pénible, mais en me penchant en arrière pour communiquer à Julie je ne sais quelle impression sur le spectacle, les mots s'arrêtèrent

sur mes lèvres : je la vis, elle était appuyée au dossier de sa chaise, à demie enfoncée dans la partie la plus obscure de la loge et les yeux fermés, — mais deux larmes brillaient à ses cils, d'autres avaient roulé sur ses joues — elle pleurait...

Mon trouble serait impossible à dépeindre : je pense maintenant à cette minute abominable, et mon cœur se serre. Ce qui venait de m'être révélé, malgré moi, malgré elle, sur moi-même, sur elle, par ces larmes silencieuses, c'était comme si j'avais appris soudain la mort inattendue d'un être cher... Julie pleurait — je ne pouvais douter que ce ne fût pour moi, par moi, sur moi... Je ne pouvais douter qu'elle eût vu et compris mon geste vers Fanny. Toutes ses défenses accumulées contre moi depuis tant de jours s'évanouissaient à l'instant. Julie m'aimait ; au moment où je la croyais le plus éloignée, le plus détachée, j'en recevais la preuve émouvante, et je la trahissais, dans la même minute ! Tous mes espoirs aban-

donnés se réveillaient alors pour s'écrouler tout d'un coup à nouveau — pour jamais ! Ma faute m'apparaissait plus détestable encore à la vue de ce qu'elle me faisait perdre sans retour. J'étais atterré. J'aurais voulu m'approcher d'elle, la prendre dans mes bras comme une enfant blessée, la consoler, la réconforter, me confondre. Que sa détresse m'émouvait ! — Mais déjà, elle était honteuse de sa défaillance. J'avais à peine cherché son regard pour retrouver le chemin de son cœur, qu'elle se redressa, l'œil sec et furieux ; aux larmes que j'y avais vues et qu'elle n'avait pas su retenir, un immense orgueil, un mépris glacé avaient succédé. Elle avait relevé le front, comme pour témoigner qu'elle était au-dessus de l'offense que je lui avais faite et qu'elle ne s'en souciait pas. La soirée s'acheva sans que je pusse joindre son regard — et je sentais que Fanny qui n'avait rien vu, ni perçu, non plus que Jérôme, de cette rapide tragédie, s'inquiétait de ne me plus sentir présent. Sa

fragile conquête lui échappait. Je la devinai nerveuse. Julie, calme et redevenue sereine, la traitait avec plus de hauteur que jamais ; l'offense reçue n'avait servi qu'à la grandir encore. Lorsque nous nous quittâmes, à la fin du spectacle, en prenant congé d'elle, j'essayai d'émouvoir Julie. Elle ne répondit pas à la pression de ma main, ni à la prière de mes yeux... Je la laissai partir avec le sentiment affreux que je ne la reverrais plus, que c'était fini, que j'avais moi-même étranglé mon propre bonheur, tout un avenir merveilleux de bonheur — d'un bonheur inimaginable et qui ne me faisait plus aucun doute, maintenant qu'il était perdu...

Je ramenai chez elle Fanny R... sans dire un mot, je ne l'ai pas revue depuis. Elle n'a rien compris à mon procédé, mais elle l'a oublié sans doute, et moi avec. Rien ne m'importait plus que Julie.

Il fallait à tout prix que je la visse, quand ce dût être la dernière fois. Tout était achevé

entre nous, l'irrémédiable consommé. J'avais la tête vide, le cœur sans conscience. Il me restait seulement à renoncer à mon amour, — mais ne pas revoir Julie, ne pas lui demander pardon me paraissait le plus cruel de tous les châtiments. Je l'avais vue pleurant, et par ma faute, et si noble, si héroïque, si émouvante sous ses larmes muettes, si digne aussi dans la douleur que tous mes précédents sentiments envers elle s'effaçaient pour laisser place à un immense remords. Je ne me consolais pas d'être coupable, je ne pouvais tolérer qu'elle gardât de moi une image amoindrie. Il fallait que je lui parlasse. — Je songeai à me présenter chez elle, mais sous quel prétexte ? Je n'y avais pas reparu depuis le jour où j'avais tenté, plus d'une année auparavant, de m'expliquer avec elle. On ne m'avait pas reçu, on ne m'y recevrait pas davantage aujourd'hui. Je me rendis chez Jérôme, le lendemain de cette soirée fatale. Il n'était pas là. Mais la servante me fit entrer : mon ami ne devait pas

tarder à revenir. Je m'assis. Le jour tomba. Combien de temps restai-je là, à attendre ? Je ne sais — mais ce que je sais, c'est que Julie entra. Elle ne me vit pas tout de suite à cause de l'obscurité. M'apercevant, elle poussa un cri. Je me levai et m'avançai vers elle, les mains suppliantes ; elle recula.

— Je vous en supplie, accordez-moi une minute, c'était vous que je voulais voir, lui dis-je et sur un ton si grave qu'elle en parut remuée — je suis venu vous dire adieu...

Elle parut surprise, et me regardant, avec un air de ne pas bien comprendre :

— Vous partez ?

— Pas précisément... mais je dois vous quitter.

— Alors adieu...

Elle ne fit pas un geste. Sa voix sonna, un peu tremblante. Elle était debout au milieu de la pièce. Elle était pâle et sérieuse. Mais elle ne me tendit pas la main. Je baissai la tête.

— Vous me punissez trop, dis-je. Je ne pensais pas vous quitter ainsi.

— Moi vous punir ?

— Vous en avez le droit, je vous ai offensée.

— Je ne vous comprends pas, fit-elle.

— Si, poursuivis-je, je vous ai offensée... je viens vous en demander pardon. Ne craignez pas que je vous parle de ce que vous ne voulez pas entendre. Je voudrais seulement vous assurer que je ne suis pas si coupable envers vous que je le parais. J'ai beaucoup souffert, mais je souffrirais plus encore si je pensais que vous dussiez ne garder de moi que le souvenir d'une déception. J'aurais voulu n'être à jamais pour vous qu'un homme qui vous a aimée...

Je m'arrêtai pour ne pas laisser échapper mes larmes. Elle voulut parler. Je lui fis signe de se taire, et je repris :

— ...le souvenir d'un homme qui vous a aimée, et pas celui d'un homme qui vous a trahie !

A ce rappel de ma faute, qu'elle ne s'attendait pas à me voir faire, elle redressa fièrement la tête, comme si j'avais touché à sa blessure, et qu'elle se fût étonnée que je l'osasse.

— Vous ne m'avez pas trahie, murmura-t-elle, mais vous m'avez humiliée. Si vous m'aviez vraiment aimée, vous n'auriez pas dû... vous n'auriez pas dû...

Sa voix fondit dans un sanglot. Elle se tut. Des larmes roulaient, silencieuses, sur ses joues. Elle était une douleur si pathétique et si sublime que je n'osai la consoler, ni m'expliquer... Nous restions ainsi debout l'un en face de l'autre. J'aurais tout donné pour qu'elle parlât encore. Je voyais sa bouche trembler, elle mordait ses lèvres pour s'empêcher de pleurer.

— Commandez-moi, lui dis-je enfin, je ferai ce que vous voudrez. S'il faut ne plus vous dire mon amour, je me tairai. S'il ne faut plus vous voir, je m'y résoudrai ; mais par pitié ! parlez, commandez-moi, ordon-

nez, j'obéirai aveuglément. Mais parlez, au nom du ciel ! C'est la seule chose que j'implore de vous, que j'aie au moins de vous une tâche assignée, pour que je puisse en m'y pliant, penser que je me relève à vos yeux... Dites... que dois-je faire ?

Elle eut un geste infiniment las. Toute sa fierté était tombée. Mais son malheur la faisait plus grande encore. Elle répéta ce geste découragé. — J'aurais voulu trouver des excuses à ma faute pour la diminuer, et la lui rendre moins cruelle.

— J'étais si malheureux, j'ai tant souffert !

Elle leva les yeux sur moi, et sans colère :

— Etiez-vous le seul ?

Je ne pus répondre. Un voile en moi se déchirait. Je comprenais tout. J'apercevais son âme, le débat qui, depuis le jour où elle m'avait avoué son amour, l'avait toute remplie, ses scrupules, son renoncement, sa vertu, ses luttes. Je voyais pour la première fois que c'était par honnêteté qu'elle s'était

refusée, et cette découverte m'attendrissait aux larmes, m'enivrait ; c'était comme une immense gloire d'or qui l'auréolait, resplendissait autour d'elle, m'illuminant de son reflet. L'amazone devenait martyre, c'était de moi qu'elle avait reçu tous les coups qui la transperçaient. J'aurais voulu pouvoir passer ma vie à genoux devant elle, m'humilier à jamais ; et ma faute m'apparaissait bien plus considérable encore, d'une façon mystique, comme à ces pécheurs repentants qui exagèrent leurs erreurs pour trouver plus de délice au pardon qu'ils en implorent. J'aurais voulu... mais les mots, les prières, les adorations ne pouvaient traduire pour moi l'élan qui me poussait vers elle. Elle vit mes yeux : ils exprimaient bien mieux l'état de mon cœur que je ne l'eusse fait moi-même. Sa tendresse l'emporta, elle sourit faiblement. Ma douleur lui apparut sincère, et je sens bien qu'elle était heureuse de ce prétexte de pitié pour se détendre à son tour.

— Je vous demande pardon, répétai-je.

Elle secoua doucement la tête, avec son charmant et si triste sourire, et généreuse :

— Je n'ai pas à vous pardonner... je suis coupable aussi. J'ai fait du mal... C'est peut-être un bien que ce qui nous arrive. Mais il ne faut pas faire souffrir, et c'est de souffrir que je l'apprends... Pardonnez-moi, vous aussi, Valentin...

Elle vint à moi, les deux mains tendues. Je lui donnai les miennes en tremblant. Nous restions ainsi, debout, en nous regardant, sans parler. Qu'avions-nous à nous dire de plus essentiel que ce que nos yeux exprimaient ? Pour la première fois je pouvais plonger au fond des siens sans qu'elle détournât le visage. Elle me les abandonnait, pour que j'y lusse dans son âme, et ce que j'y voyais me bouleversait de joie, de douceur, de passion. C'étaient comme de secrètes et solennelles fiançailles, mille promesses de bonheur — et ces promesses me suffisaient. J'aurais volontiers consenti dans

un tel moment à ce que ma destinée se fût terminée là, je ne pouvais prétendre à rien de plus complet et de plus beau...

Ce fut elle, la première, qui rompit le silence.

— Ne restons pas ici, dit-elle.

Jérôme en effet pouvait survenir. Mais je ne pensais pas à lui plus que s'il n'eût pas existé. — Nous descendîmes. Dans la rue, l'air frais du soir fut la première sensation physique qui vint m'avertir que je ne rêvais pas. Elle marchait à mon côté, silencieuse. J'eus peur de la perdre de nouveau, je saisis sa main. Elle tourna docilement vers moi son visage, et bien qu'elle fût triste, elle s'efforça et me sourit. Je dis son nom : « Julie... » et elle sourit encore, comme si son nom prononcé par mes lèvres lui eût été une caresse.

Nous marchions sans parler. Un accord mystérieux nous réunissait. Mon esprit bousculé par les récents événements se posait

mollement, comme à la dérive, sur des images sans suite, que je ne parvenais pas à lier entre elles, dans leur succession kaléidoscopique : je nous voyais, tous deux, errant de même sur ce quai désert, l'année précédente ; je me voyais la veille, au théâtre, entre les deux femmes, elle et l'autre... Je voyais les pleurs de Julie, ma nuit déchirante, elle et moi encore, il n'y avait pas une heure, debout et nous affrontant, puis son subit attendrissement, et ma douleur, et le muet aveu de Julie...Vivais-je un songe?... Non... Voici la Seine, et ses mille lumières, un petit vapeur qui lance un jet de fumée opaque et glisse sur l'eau noire, le grondement de la ville autour de nous, l'odeur du brouillard, les grands nuages de février poussés sur le ciel pelucheux, — et tout auprès de moi, ma bien-aimée qui se tait encore, ma conquête merveilleuse — et moi-même, dont le cœur bat si rudement...

Bonheur promis ! plus beau que le bonheur lui-même, bonheur à prendre ! Rien

ne comptait pour moi de mes chagrins passés, de ces années où l'espérance et le désespoir s'emmêlaient l'un l'autre comme les épines et les roses d'une même couronne sauvage. J'avais la sensation que l'on éprouve dans les voyages, à émerger d'un long et noir et fumeux tunnel devant un paysage incomparable et jamais vu... Je naissais au monde pour la première fois ! Que de force en moi accumulée, que de puissances de bonheur, d'émotion, d'ivresse... Un vertigineux mouvement m'entraînait, redoublé çà et là par les élans d'une tendresse infinie ; mes sentiments me dominaient, j'étais incapable d'y rien démêler, je cédais à leur emportement...

Mais, tout de même, nous nous quittâmes. Ah ! qu'importait ! La présence même de Julie ne m'était pas indispensable : j'étais maintenant si sûr d'elle que la quitter ne m'était pas un risque, une douleur. Nous nous appartenions, et donnés l'un à l'autre, l'absence ne pouvait plus nous séparer. —

Elle me dit adieu. Nous n'avions presque plus parlé.

— Quand vous reverrai-je ?

— Quand vous le voudrez, murmura-t-elle.

Elle ajouta, très bas, presque à soi-même et les yeux baissés :

— Je n'ai de plaisir que le vôtre...

— Demain ?

— Demain. Venez chez moi... Quand vous voudrez.

Et comme elle paraissait lire sur mon visage un peu d'étonnement que désormais tout fût devenu si aisé :

— Il faut vouloir pour moi, je n'en ai plus la force...

Mais quand nous nous fûmes séparés, de loin encore elle se retourna, et de la main me faisait signe.

VIII

Ce qui m'étonna tout d'abord, après qu'elle se fût donnée, ce fut la facilité de ma victoire. Je ne l'avais pas crue si proche ; à vrai dire, et voyez par là combien peu j'étais un roué, je n'y songeais pas. Julie m'aimait, me l'avait dit : mieux, montré ! Et montré avec toute son âme, dans une explosion qui, tous deux, nous avait surpris, lorsque, placés par un événement accessoire en présence l'un de l'autre, sa passion secrète, si longtemps cachée à moi-même, contenue avec tant de soins, avait éclaté,

brisant l'effort de quinze mois, la livrant toute, maintenant. Tout d'abord, lasse de se tendre si fort contre elle-même, elle s'abandonna, et sans conditions, se confiant à mon amour, elle se rendit. Il y avait alors en elle, au lendemain de ce jour étrange, où son cœur s'était ouvert et découvert, une si grande lassitude, une si complète faiblesse qu'elle n'eut pas même à se défendre contre moi. Spontanément, la voyant désarmée, peut-être aussi par un goût de sacrifice, pour n'être pas moins généreux qu'elle, je lui jurai de l'accent le plus vrai qu'elle n'avait rien à redouter, que je l'aimerais comme elle voudrait être aimée — sans demander plus que d'être chéri d'elle, et de la voir, et de vivre auprès d'elle... Elle me sut gré de ce mouvement délicat. Quelle faute ! Croyant n'avoir pas à nous méfier de nous-mêmes, il était naturel qu'à la première occasion nous cédassions... Ai-je le droit de dire que du moment qu'ils sont aussi désintéressés, deux cœurs sincères

sont au-dessus de la morale ? Ou n'est-ce qu'une faible excuse que j'invoque pour nous faire absoudre ? — Je ne le crois pas. Emportés que nous étions par un si fort courant, où notre intérêt, notre paix, notre bonheur même allaient être bientôt submergés, puisque rien de bon ne pouvait advenir pour nous de cet amour où tout chemin nous était fermé, — nous n'étions pas plus maîtres de nos destins, elle et moi, qu'une barque abandonnée au cours tumultueux d'un fleuve. Imaginez deux trains lancés à toute vapeur sur la même voie — la catastrophe est inévitable. Julie et moi, nous étions sincères, elle quand elle me suppliait de la respecter, moi lui jurant de ne rien lui demander qu'une sœur ne puisse accorder à son frère. — Sincères tout de même quand nous nous réveillâmes dans les bras l'un de l'autre, un soir de surprise — et que l'irrémédiable était accompli.

Vous me permettrez, Monsieur, de n'en pas dire davantage. Qu'importe, au reste !

Ce n'est pas à ce seul aveu de ce que l'on pourrait nommer une faute que je dois m'en tenir, maintenant que j'ai entrepris de vous conter par le menu le drame où ma vie a manqué d'échouer. Pensez que je vous rapporte un naufrage. Point n'est besoin de dire les agréments de la traversée. On excuse des gens qui se noient, s'ils font des gestes maladroits ou disgracieux, en se débattant dans le remous. — Si je dis que notre intérêt était contraire à la jouissance de l'amour, que nous étions désintéressés, jusque dans la faute, c'est que par exemple, tout en y tombant, jamais l'horrible de notre situation ne cessa d'être présent à nos regards.

— Quelle folie ! s'écriait Julie après avoir cédé, que j'ai de honte !... Et pourtant je suis bien heureuse !

Ce mot jeté dans un transport, comme elle me serrait étroitement, hélas ! j'ai toujours eu ce détestable avantage — ou ce malheur, sans doute — de rester trop lucide jusqu'au milieu de la volupté pour sentir

qu'il ne me donnait pas autant de plaisir que celui de « Je suis malheureuse », prononcé par elle dans une autre occasion, quelques jours auparavant, ne m'avait ému. Quand elle nommait le malheur, ç'avait été l'expression la plus profonde de son âme. Bien heureuse, un cri passager, et plus même, je le sentais trop, le désir de croire qu'elle l'était que l'expression de la vérité. Je la couvrais de baisers encore, tout rempli de reconnaissance, que je m'apercevais déjà que ma victoire venait trop tard : une victoire déchirante, pour tout ce qu'elle souligne de disproportion entre un désir demeuré trop longtemps béant et une réalisation trop tardive, une victoire amère et sans fruit, qui n'accuse que la dureté de la lutte et n'assure d'aucune conquête. J'entrevoyais hélas ! en tenant Julie sur mon cœur, qu'elle ne venait de céder que pour me faire constater l'occasion à jamais perdue que j'aurais pu avoir d'être heureux moi-même, dans un autre temps, d'autres cir-

constances. Tout plein de pitié sur nous deux j'étreignais en tremblant Julie. Puisse-t-elle n'avoir pas senti par quelle humiliante compassion j'étais animé lorsque je posais mes lèvres sur ses paupières abaissées ! Et pourtant ! et pourtant, que je l'eusse aimée, si nous avions été seuls au monde, libres !... Mais j'étais alors trop droit, trop conséquent avec moi-même pour ne pas songer qu'elle était la mauvaise servante qui dérobe son maître pour nourrir un voleur, et moi le maraudeur qui, la nuit, franchit une grille pour aller grapiller une vigne sur laquelle il n'a point de droits. Beaucoup s'accommodent par le monde de situations analogues, et y trouvent à rire. Le drame est justement qu'il fallait que les deux êtres qui s'y trouvaient mêlés fussent de ces êtres délicats qui ne voient point matière à rire là où l'honneur est engagé. Julie avait honte, j'étais mécontent de moi-même. Tous deux nous avions dévié de cette perpendiculaire indispensable à certains qui se

sont fait un idéal de perfection intérieure. Mais aussi il y avait dans Julie malheureuse, dans Julie coupable, une créature si fragile et si fine, à l'âme incomparable de beauté ; son scrupule et ses larmes étaient si nobles, et dans cette déesse abattue se résignait une victime si touchante que, la voyant alors tellement belle et riche de sensibilité, de malheur, de passions qui se traversaient les unes les autres comme si son âme en eût eté le carrefour, je ne pouvais m'empêcher de la trouver supérieure et de la serrer plus fortement contre moi, sans rien dire, — avec plus de tendresse qu'aucune femme plus librement aimée par un homme qui en a le droit, n'en peut inspirer. Je la regardais, silencieuse et les yeux clos, plus pâle que jamais, et dégageant par tout son pur visage cette splendeur émaciée qu'on voit dans les portraits de certaines ferventes jansénistes. Elle était tout ce qui m'est cher : orgueil, fierté, souffrance, mystère et beauté, et douleur profonde que la bouche tait ! Elle était toutes

mes amours, passées, présentes, à venir ! — Au moment même où je doutais si elle ne s'était pas donnée alors que je commençais à l'aimer moins, ou plutôt moins bien, — un sentiment combien complexe se faisait jour dans mon cœur, sous la forme d'un amour nouveau ! Je chérissais en elle et ma victoire,et ma victime, et mon triomphe, et la douleur, l'amour qui, à son tour, la remplissaient. J'étais presque vierge avant elle ; en tout cas c'était la première femme que j'eusse aimée — la première fois que l'on m'aimait. Et avec quelle violence, trop longtemps contenue, déclenchée soudain comme un flot qui rompt sa digue et s'élance, en bondissant, dans la campagne ! Elle s'abandonnait à sa passion désormais maîtresse avec toute la fougue des cœurs rigoristes et de ces chrétiennes damnées qui, ayant une fois mérité l'enfer,s'y précipitent à plein corps, assurées qu'aucune eau lustrale ne prévaut contre un seul péché. Pouvais-je n'être pas touché, renflammé par cette flamme que j'avais

moi-même allumée en elle ? Le pur bonheur m'attire moins que la souffrance. Mettez que ce soit encore là le plus stupide romantisme, mais y a-t-il lieu, devant quelqu'un qui souffre de tel mal, d'aller lui remontrer qu'il a tort de n'en pas endurer un autre ? Julie tout d'abord m'avait séduit à cause de ce que j'avais entrevu d'elle, à quelques indices ; — maintenant, elle m'était révélée, et plus belle encore, plus attachante par le drame perpétuel où vivait son cœur. Je pouvais pour elle quelque chose : c'était de l'aimer. Et je sentais bien que je lui étais nécessaire, puisque c'était à l'idée de m'avoir perdu que je devais enfin sa chute et ses baisers. Auprès de moi elle pouvait, par une sorte de confiance émouvante, tour à tour se taire ou pleurer. Pareille à ces enfants sensibles qui, d'instinct, reconnaissent et vont tout de suite à ceux qui les aiment, elle voyait bien que son silence, autant que ses larmes, était pour moi chargé de sens. Elle m'en savait un gré particulier, et j'étais bien payé d'un de

ses regards, moi qui les sais lire. Jamais, si je dois vivre cent années, je n'oublierai, je ne pourrai me rappeler sans en être bouleversé, le tremblement dont je fus saisi, un jour que, joyeusement attendrie d'être ainsi aimée et comprise, dans un grand mouvement de reconnaissance et sans mot dire, elle prit ma main et, la portant vivement à ses lèvres, la baisa.

Pauvre et charmante Julie ! Les tristes imbéciles que nous sommes, à nous imaginer que nous connaissons l'âme dans sa mouvante variété ! Autant que je l'ai pu, j'ai essayé de vous montrer la sienne, telle que je me la figurais, moi qui l'aimais, tout épris d'elle que j'étais, avant de savoir qu'il viendrait un jour où elle m'aimerait, ou pourrait m'aimer. Eh bien, j'ai appris à la connaître davantage, sous le jour nouveau de la possession. Comme je m'étais donc trompé sur elle, ou plutôt que je la voyais peu, jusque-là ! A peine l'avais-je entr'aperçue — et voilà que j'étais comme un chercheur d'or

qui, ayant flairé un filon, s'aperçoit soudain qu'il a mis par hasard la main sur le plus opulent gisement ! Toutes les beautés de Julie étaient doubles. Je l'avais devinée sous son silence et sa réserve, riche d'un feu secret, douée de beauté, de force, d'éclat, achevée en tout, et par là même, elle m'avait paru redoutable. Maintenant, vue de plus près, elle m'apparaissait charmante, outre que belle ; autoritaire et forte, oui — mais douce et alanguie comme une fleur et même ingénuement gracieuse. Je croyais n'avoir jamais qu'à l'admirer, et elle me plaisait. Cette Minerve éclatante n'était dans sa plus profonde vérité qu'une femme simplement adorable, émouvante par la qualité supérieure de son âme. Avec son aspect impénétrable et défendu, elle était pareille à ces impeccables armures du Quinzième, d'un acier robuste sous leurs damasquinures délicates, mais dont le dedans est tout doublé des plus fins velours, des plus étincelants satins. Sa fragilité était intérieure,

et l'ayant connue, il ne me restait plus qu'à l'adorer, à jamais attaché à elle ; sinon, il me semblait, à en mourir.

Les premiers temps d'un amour pareil, si longtemps attendu, couvé, que l'on avait cru impossible, lorsqu'il se réalise et prend forme, sont comparables au début de l'ivresse, ou mieux à cette sorte de torpeur exquise qui accompagne une légère fièvre : chaleur aux joues, le corps plus léger, engourdissement de l'esprit critique, vive ardeur à imaginer, à voir tout facile. On est heureux, tant qu'on reste aveugle. Puis c'est le délice de se connaître et de s'apprendre l'un à l'autre. Julie était curieuse de savoir mon existence, mes goûts, mes ambitions, ce que j'avais été, fait, pensé, rêvé, avant que de la rencontrer et de l'aimer. M'expliquant à elle, pour la première fois de ma vie, je m'expliquais à moi-même, et l'obligation où j'étais de me saisir pour me formuler, de donner un tour plus précis à ce qui n'avait jamais été en moi-même qu'une conscience

plus ou moins vague, seulement sentie et non dite, me fit connaître à moi-même davantage, et mieux. Elle m'aidait dans cette mise au jour des parties de moi jusqu'alors demeurées obscures ; sans plus de science qu'une autre femme de son monde en peut avoir, moins cultivée qu'intuitive, elle avait au suprême degré ce don de découvrir d'instinct ce que nous autres hommes, quand nous ne sommes pas des poètes, nous nous efforçons surtout de comprendre, et où il nous faut une autre lumière pour y voir clair, que la seule clarté de l'intelligence. Elle était très femme. D'elle-même, par coups de génie, de divination, elle donnait des aperçus brefs et brusques, de lointaines et soudaines échappées sur une sagesse profonde. Quel génie merveilleux elle avait pour traduire avec de simples mots, nuancés de sourires, de soupirs, les mouvements les plus secrets de l'âme, sans recherche, sans art, par le seul jeu d'une sensibilité toujours éveillée et frémissante ! Elle se mon-

trait nue à ma confiance, dépouillée par une sincérité naturelle et spontanée de tous les voiles élégants dont peut parer un homme jeune l'image qu'il se fait d'une femme. Je sus sa vie, du moins jusqu'au point où la pudeur doit intervenir, qui était aussi celui où je ne devais pas pénétrer plus avant en elle, sous peine de me heurter au plus dur tourment. Vous sentez ce que je veux dire ? Le nom de Jérôme ne vint pas encore entre nous. L'avions-nous donc oublié, dans l'aveuglement de notre passion folle, aux premiers jours ? Peut-être... Peut-être aussi nous efforçions-nous de l'écarter, d'essayer cette impossible expérience : être seuls au monde, elle et moi — aussi longtemps que nous pourrions. Ces accès passionnés alternaient dans nos courts moments de solitude (soit que nous nous retrouvassions pour nous promener, le matin, soit qu'elle vînt me rejoindre dans ma petite chambre d'étudiant) avec des temps d'accalmie tendre et quasi platonique, dont la dou-

ceur paisible convenait mieux à sa vraie nature. Son bonheur eût été de venir près de moi, de poser son front dans mes mains, de laisser s'épancher librement son âme gonflée. Elle ne redoutait que le désir, qui tout de suite, en l'emplissant, ranimait ses remords. Dans ces moments abandonnés, elle était uniquement tendre, douce, presque gaie, comme si de n'avoir point matière à remords la rendait plus joyeuse, et légère. Je l'aimais alors trop dévotement, avec une nuance de respect prudent et enveloppé, pour ne pas avoir le souci constant de la ménager. Ce n'était pas une femme ordinaire : les rapports des amants vulgaires n'étaient point faits pour elle. Elle me parut dès l'abord soucieuse de s'expliquer : soit que ce fût qu'elle se sentît en confiance avec moi, comme elle me dit qu'elle n'avait jamais pu l'être avec personne, soit que, s'entrouvrant avec cette spontanéité, elle eût du plaisir à se reconnaître elle-même, en même temps qu'elle me donnait à chaque

mot une raison nouvelle de la vénérer davantage. Mais insensiblement, et tout en ne dépassant pas cette limite fixée par la pudeur que je vous indiquais tout à l'heure, il faut bien finir par laisser entendre ce qu'on ne dit pas. Et, peut-être à son insu, je reconstituais déjà sur un mot, une intonation, une plainte échappée, quelque partie de ce secret à la fois transparent et caché qui était le sien, son amour passé pour Jérôme. J'écoutais, mon esprit achevait la demi-confidence ; je souffrais de ce que j'imaginais qui était vraisemblable, et j'aurais trouvé difficile ou peu délicat de l'arrêter sous le prétexte que j'en savais trop. Qui donc a dit qu'à s'expliquer tout être forcément se diminue ? Peut-être, dans un sens, parce que se définir, c'est se limiter. Mais cela n'est vrai que des êtres qui ont des limites. Julie ne pouvait se diminuer. Mais tout de même, après tout, ce n'était qu'une femme — et si peu que ce fût comme les autres, une femme... Le faisant, par besoin de clarté,

par honnêteté sincère et profonde, elle pensait donner davantage d'elle, en se donnant vraie — et de tout ce qui cernait son contour moral dans mon esprit, tous les traits ne pénétraient en moi que pour m'inquiéter et me déchirer. Quelle femme, qui a un passé et qui en est rendue plus belle, peut se flatter que rien de ce passé jamais ne deviendra une souffrance indicible pour l'homme qui plus tard entrera dans sa vie ? — Parfois, quand elle parlait pour moi, à demi-voix, de ce qu'elle avait fait, subi, aimé, pensé, du temps où je ne la connaissais pas, et qu'elle me le révélait afin que, justement, je la connusse mieux, c'étaient à mes yeux des ouvertures soudaines sur des univers qui m'étaient étrangers, tout un monde ! Comme elle est riche d'émotions, de souvenirs, d'images où je ne suis rien, me disais-je, où je n'ai point de part ! Alors, par une réaction singulière, substituant aux jours qui s'écoulaient ceux qui n'étaient plus, il me semblait qu'au fur et à mesure qu'elle me

dévoilait une Julie d'autrefois, abolie pour elle-même, je me vidais en quelque sorte de la Julie adorée et connue, et qu'elle se retirait de moi d'autant, par toutes ces choses et ces figures qui avaient compté, fût-ce une seconde, dans sa vie ; tout ce qu'elle n'avait pas oublié m'était hostile, insupportable, odieux, comme soustrait, dérobé à moi-même. A chaque souvenir évoqué par elle, le plus négligeable et le plus vain, elle faisait un trou dans mon cœur par où elle s'échappait, comme une eau qu'on chercherait à ramasser dans un panier.

J'étais entretenu et soutenu dans cette façon de sentir par une manière d'être de Julie dont je souffrais déjà cruellement. Elle était mobile, de divinement tendre soudain absente, rarement pareille. Ainsi jamais ne me donnait-elle l'impression que je l'eusse entière.Elle s'arrêtait parfois au milieu d'une phrase, se taisait, devenait rêveuse. Que ne dit-elle pas, que je ne dois pas entendre ? pensais-je. Ou bien elle s'interrompait dans

un baiser pour regarder ailleurs. Après que je l'avais pressée dans mes bras, jusqu'à défaillir, et que de tout son être elle avait répondu à mon amour, — à l'heure de nous séparer, elle devenait une femme autre et différente. Cédait-elle à sa joie intime, c'était en fermant les yeux — et je n'ai jamais vu ses yeux dans le plaisir. Jamais il n'était entendu qu'elle fût conquise. En tout instant, sa conquête demeurait à faire. Rêvait-elle, ou se taisait-elle, je ne la sentais que trop absente. C'est l'absence continue d'une femme qui a des souvenirs. Quelle lutte soutenir contre eux, si elle a la mémoire du cœur ? Quand elle se tait, avec qui est-elle ? Quand elle parle d'eux, — ah ! quel tourment précis !...

Je serais injuste, par ingratitude, si je ne m'attachais qu'à souligner ces traits difficiles du caractère de Julie. Les raisons que j'avais de souffrir de ce que j'appellerais volontiers ses manques étaient mêlées à d'autres, délicieuses celles-là, de l'adorer, de lui adresser

cette sorte de louange tendre et supérieure, qui est la reconnaissance. Elle était exclusive, elle aimait pouvoir tout aimer dans ce qu'elle aimait. Elle me fit cet honneur de se montrer jalouse. Par un de ces retours qui lui étaient fréquents, je la vis un jour inquiète ; je la pressai de questions qu'elle éluda. Je sentis qu'une incertitude était en elle, et qu'elle ne me la dirait pas si je ne la devançais, par fierté d'une part, et, de l'autre, peut-être dans la crainte que, l'exposant, je n'y répondisse que par un mensonge. Je vis bientôt que je ne saurais rien d'elle, si je voulais attendre qu'elle s'expliquât. Je pris le parti de la deviner. J'y parvins lentement. Le sujet qui la tourmentait, il y avait beau temps que je n'y songeais plus, si j'en avais même jamais été beaucoup occupé. C'était Fanny. Nos rapports étaient si délicats, si scrupuleux, si surveillés, nous étions si attentifs à ne pas nous choquer, ne fût-ce que par la plus légère allusion, que le nom de cette personne ne fut même pas pro-

noncé entre nous. J'assurai Julie de la vérité ; je n'avais pas revu ni ne reverrais jamais la contessina. — Elle voulut savoir exactement, en me laissant libre de juger si je trouvais convenable ou non d'y répondre, quelle avait été mon aventure. Je la rapportai fidèlement, tous les torts à ma charge : si dangereuse qu'elle pût être, c'était la seule manière que j'avais d'honorer Julie. Elle m'en récompensa de la façon la plus touchante, en me tendant la main, comme un homme. Elle m'avait senti sincère. Je couvris ses mains de baisers. Alors en soupirant, avec une pitié qui me fut douce, parce qu'elle montrait qu'elle avait compris :

— Comme j'ai pu vous faire souffrir ! dit-elle.

Puis elle hésita, et, faisant effort, car il lui était pénible de parler, humblement, avec une sorte de prière, elle ajouta :

— Valentin, il faut que je vous avoue un péché, moi aussi... Parfois, quand je vous voyais malheureux, *avant*... j'étais presque

heureuse de sentir que je comptais tant pour vous. Je vous en demande pardon, si j'ai fait du mal !...

Hélas ! Si je n'avais dû souffrir que de cela ! Je ne connaissais pas encore tous mes maux. Je vous ai dit que j'avais oublié Jérôme. Julie, non. Ce fut elle qui me remontra un matin que depuis plus d'une semaine je n'avais point vu mon ami — depuis qu'entre elle et moi était survenu l'irrémédiable. En effet, je n'étais point retourné dans l'Ile. Jérôme s'était absenté de Paris quelques jours, il est vrai. Mais je ne l'avais pas été voir à son retour. Il se plaignait de mon silence. — J'y allai, contraint, sur le conseil de Julie. J'étais trop distrait par les événements imprévus qui venaient de bouleverser ma vie pour me représenter, dans sa juste lumière, la situation nouvelle où le destin nous avait placés. Et ce n'était ni légèreté, ni inconscience ; mais en montant son escalier, en apercevant mon ami debout dans la porte qu'il venait de m'ouvrir,

devant son visage accueillant et sa main tendue, à son exclamation d'heureuse surprise, — j'éprouvai tout d'abord une joie instinctive. Deux hommes qui ont de l'amitié l'un pour l'autre se sentent plus forts et complétés, quand ils se retrouvent, et j'aimais Jérôme. Je le jure, il n'entrait aucune duplicité dans mon cœur, et ma voix ne sonnait pas faux dans ma bouche quand je le nommai, et, cordialement, m'informai de lui, de ses travaux, de son voyage. Je ne voyais point en lui le maître de ce que j'adorais, je ne voyais que mon ami. Cette dissociation singulière, due à une rare mobilité d'impressions qui me faisait toujours et en tout éprouver avec le plus de force la dernière, je l'expliquerais difficilement, s'il s'était trouvé une autre femme dans Julie, et plus de don-juanisme dans mon cœur. Je n'avais point cherché à la séduire par vanité ou par un goût malsain de pervertir. J'avais plus subi, comme elle, la violence destructrice de l'amour, et si j'avais été plus heureux, moins

déchiré par les alternatives douloureuses de mes sentiments envers elle, si l'amour ne m'avait été qu'un plaisir facile, j'eusse éprouvé quelque remords devant ce fier garçon tout d'une pièce et droit comme une épée. J'étais vrai dans ma joie à le retrouver.

J'ai toujours pensé qu'il y a deux hommes en moi : un rêveur livré aux passions du cœur, sans force contre elles, et un être libre vis-à-vis du monde spirituel, susceptible d'énergie, épris de logique et de raisonnement, de goût classique et doué des vertus viriles, supérieur à l'autre. Celui-ci en moi était l'ami de Jérôme. Peut-être ce dualisme tient-il à ceci que j'ai toujours trop considéré le cœur et l'esprit comme deux domaines différents, séparés entre eux par des compartiments étanches, et que je passe de l'un à l'autre avec une facilité qui m'étonne moi-même. Je suis tour à tour l'un ou l'autre, suivant ma disposition. L'homme de raison regarde avec surprise rêver l'homme du rêve à côté de lui ; tous deux

aussi passionnément sincères. L'aventure où je me voyais engagé opposa en moi ces deux tendances, au moment où je ne songeais pas à faire l'accord entre elles. C'est la cause de tous mes tourments, de toutes mes fautes. Il fallut que je fusse placé dans cette situation si tragique pour concevoir soudain quel duel allaient se livrer en mon cœur ces deux hommes. Devant Jérôme, j'oubliais Julie, comme Jérôme devant Julie. Qu'ils fussent tout à coup rapprochés, — j'alternais entre ces deux sentiments également forts et puissants. Il fallait choisir, et je n'avais de force que pour souffrir.

Ce jour-là, Jérôme était seul quand j'entrai dans son atelier. Je jouissais d'être son ami, comme on l'est entre hommes, avec ce goût masculin de la vérité, de la probité intellectuelle, des nuances de l'esprit, cette entente immédiate et de plain-pied qui crée entre deux hommes de même culture ou de même état un lien si étroit, tel qu'on n'en rencontre jamais entre deux êtres de sexe

différent. Je devais beaucoup à Jérôme, au point de vue de l'intelligence et du goût. Je l'admirais et je l'aimais. Nous nous retrouvions toujours avec plaisir. Son jugement me renforçait ; mais un certain feu que j'avais à cet âge, la passion que j'apportais en tout, tempérée par une critique assez clairvoyante, était ce qui lui plaisait en moi. Nous nous étayions l'un l'autre, nous nous entendions bien parce que nous nous suppléions mutuellement. Il venait de passer plusieurs jours dans un château de la Marne, à restaurer d'anciennes peintures murales, et me conta par le détail l'intérêt qu'il avait pris à ces travaux nouveaux pour lui. Je le trouvais dans une forme excellente, avec cette excitation amusante que donne à un esprit amoureux de son art le sentiment d'avoir accompli un effort qui sert la beauté. Nous bavardions avec abandon, à demi-mot, même gaiement, quand Julie vint. Dois-je le dire ? Je ne pensais plus à elle en ce moment, et sa vue me fut pénible. Je la saluai

gauchement, surpris d'être surpris par elle. Je la vis qui m'examinait, son regard me parut hostile. Elle me parla d'un air détaché que je pris pour celui de l'indifférence ; et à Jérôme, au contraire, avec ces yeux charmés et cet éternel semblant de dire : « Je t'appartiens ! » que je lui avais vu souvent. — C'était notre première rencontre devant Jérôme depuis la fatale soirée où Fanny m'avait fait me trahir moi-même. J'y songeai, malgré moi. L'aspect de Julie me rappela d'autres images. Je souffrais de la voir absente, reprise, échappée, quand nous nous étions quittés la veille si amoureusement encore. Elle s'assit sur le divan et s'enfonça dans les coussins. Je l'imaginais dans cette pose habituelle, moi sorti. Son portrait en face d'elle semblait sourire en me regardant. Elle dit le nom de Jérôme avec ce ton de voix qui, de ce nom, paraissait faire une caresse. Un poison nouveau glissa dans mon cœur. Peut-être est-ce moi qui, pour ce trouble où sa venue inattendue me fit choir,

prêtais à Julie un calcul que je rougis de lui imputer — mais je crus lire dans sa pensée qu'elle me bravait, d'aussi loin qu'elle s'était retirée de moi. Etait-ce là cette femme que j'avais connue si faible et désarmée, pliant entre mes bras comme une rose trop lourde, adorant l'amour dans mes yeux et pleurant de tendresse à ma voix qui la consolait ?... Elle était double, elle aussi. Soudainement, je cessai de parler. Un intolérable malaise passa sur nous. Elle ne fit rien pour le dissiper. — Eh quoi ! cette femme adorée, éhontément, affichait devant moi que je n'étais rien pour elle, à côté d'un autre ! Tous ces chagrins anciens que, dans le même lieu, en des jours différents, j'avais déjà cruellement savourés, me revenaient à la mémoire ; et, renouvelé, un tourment d'autrefois, oublié dans la folie des récentes ivresses, recommençait pour moi, avec maintenant une couleur nouvelle. Un autre aimait Julie et en était aimé, et moi qui l'aimais, désormais, c'était à moi que cet

autre l'enlèverait, chaque fois que sa main toucherait la sienne, que ses yeux trouveraient ses yeux, qu'ils diraient le nom l'un de l'autre...Quelle souffrance encore j'apprenais à connaître ! Julie avait versé un peu de porto dans un verre placé près du divan où, nonchalante et voluptueusement repliée sur elle, elle écoutait Jérôme qui, debout, parlait avec une animation joyeuse. Il avait repris, s'adressant à moi, notre conversation qu'un instant auparavant Julie en entrant venait d'interrompre. Mais cette fois il parlait seul, en sortant pour nous des photographies du château d'où il revenait. Il s'interrompit pour prendre sur la table de laque où elle l'avait reposé, le verre où Julie avait bu, et machinalement le porta à ses lèvres. Je le vis faire, et d'instinct pâlis, le visage contracté. Jérôme s'aperçut du petit drame. Je me sentais regardé par Julie. — Je n'en pus supporter davantage, et, brusquement, je les quittai.

IX

— Vous êtes aussi maladroit qu'injuste, Valentin, me dit Madame de P... lorsque je la revis le lendemain. J'essayai de me disculper : elle me trouvait coupable, je n'avais pas su me contenir devant Jérôme, elle s'en sentait humiliée, comme d'un reproche, et m'en voulait. Qu'avait-il fait, Jérôme, qui eût motivé de ma part une retraite aussi soudainement impatiente et peu préparée ? Que pouvais-je lui reprocher qui ne fût pas très amical à mon égard ? Et de quel droit ? Ce mot, le seul qu'elle n'eût pas dû dire et

que soulignait un regard enflammé de colère, porta sur moi cruellement. J'allais parler, il me coupa ; je restai coi, la bouche ouverte pour me défendre, le geste suspendu... Je n'avais plus qu'à me taire.

— C'est juste, fis-je en laissant retomber ma main.

Ce n'était pas ce qu'attendait de moi Julie. Elle n'admettait pas que je m'avouasse déjà battu. Mais on se dit parfois, entre gens qui s'aiment, de ces paroles qui vont plus loin qu'on ne le voulait, et qui blessent. Elle avait prévu une explication, je m'y refusais. Elle revint à la charge et, ce premier coup lui ayant paru porter, elle le répéta. Si je n'avais été l'objet de sa sourde colère, que j'eusse pu la trouver belle, en cet instant ! Véhémente, les paroles tremblaient dans sa bouche, mais son ton demeurait ferme et calme. Elle avait cette violence froide, pire que toute autre, où la raison irritée apparaît plus que la passion. Tous ses traits atteignaient leur but.

— Vous n'avez aucun droit sur moi. Et lui en a, et les a tous, et les tient de moi. J'ai donné des droits depuis tant d'années. J'en ai donné un autre encore, involontaire, en me livrant à vous, et ce serait celui de me punir, si quelqu'un pouvait me punir plus que je ne le fais moi-même, par les réflexions où vous m'avez conduite, et plus que vous ne le faites, vous, lorsque dans votre amour égoïste, vous ne songez qu'à vos souffrances. Maladroit que vous êtes, qui ne voyez pas qu'une chose me retirera sans cesse de vous, mon remords, et qui faites tout pour que j'en aie, quand tout en vous, au risque de me perdre, semble proclamer ce qui est mon secret, après tout, autant que le vôtre. Et ne pensez pas que ce soit vous qui m'ayiez prise, alors que je me suis donnée — donnée par…

Je l'arrêtai, d'un cri, à travers mes sanglots, — je devinais le mot horrible de « pitié » qu'elle allait dire, et bien que ce ne fût pas vrai, qu'elle se fût donnée à moi par

pitié, je ne voulais pas qu'elle souillât la seule chose qui restait en moi de sacrée, — le souvenir de nos premiers baisers. J'étais assis, le front dans mes mains, secoué par mes larmes. Je me levai d'un bond, blanc comme un mort et frémissant :

— Taisez-vous ! m'écriais-je. Je sais le mot que vous alliez dire, je vous défends de le prononcer... Et d'ailleurs, ajoutai-je lentement, je vous en défie, car vous savez bien que ce n'est pas vrai, et si je n'ai aucun droit sur vous, vous n'avez pas celui de ne pas dire la vérité, vous, à moi !

L'énergie que l'indignation avait soudain bandée en moi, comme un arc, et qui m'animait, l'arrêta dans sa rude attaque. Je la regardais dans les yeux, elle me fixait. Ce conflit brusque, inattendu, c'était deux vérités humaines en présence, affrontées, toutes nues. Nous n'avions plus rien à dire. Nous nous mesurions du regard — et nul des deux ne voulait faiblir. Il fallait qu'à mon tour je fusse devenu bien fort, car Julie baissa la

tête la première. C'est que je l'avais ramenée à elle-même. — Je n'ai pas d'orgueil contre ce que j'aime ; sa souffrance m'est insupportable : j'allai à elle les bras ouverts, et la même émotion qui m'avait l'instant précédent si vivement jeté au-devant d'un blasphème, fit de moi l'homme le plus tendre. Julie posa ses mains dans les miennes, elle pleurait. Je pleurais aussi, mais sa faiblesse la rendait si misérable, si pitoyable, si digne d'être aimée, que mes yeux se séchèrent, parce qu'il fallait être plus fort qu'elle, non cette fois pour la combattre ou la convaincre, mais pour la protéger et la calmer. Elle appuya sa tête à mon épaule, et nous nous tûmes longtemps, apaisés peu à peu. Je la berçais seulement contre moi comme une enfant.

Ces scènes douloureuses, ces sautes brutales, ces alternatives de violence et de tendresse, ces larmes séchées dans les baisers, quelle épreuve pour un cœur fragile ! Celui de Julie l'étouffait parfois. Je la voyais por-

ter sa main sur son sein, ses yeux se cerner, son visage contracté exprimer une souffrance physique. C'était passager ; elle respirait ensuite profondément, souriait à mon inquiétude et disait en secouant la tête :

— Ce n'est rien...

Puis elle souriait encore :

— C'est compliqué, un cœur de femme!...

Mais pour moi, quelle vie impossible devint la mienne, dès ce moment ! Si pénible que ce me fût, il fallait continuer à voir Jérôme, comme par avant. J'y étais engagé d'honneur, tant pour ne pas trahir Julie, que par l'horreur profonde que j'avais de lui faire du mal en lui permettant de pressentir à un changement d'habitudes, le drame qui se jouait auprès de lui. Mon amitié réelle, d'une part, me sollicitait ; et aussi Julie qui désirait que rien ne changeât dans ce qu'elle aimait.

— Essayez, me dit-elle ; faites cela pour moi...

Comment résister quand mon cœur me

parlait comme elle ! Je me promettais d'être sage, de comprendre, comme si la raison a quelque pouvoir sur un cœur jaloux ! J'éludais les objections que ma raison tirait de l'expérience, je m'efforçais de ne pas penser aux tourments subis en présence de Jérôme, quand je les quittais ; à ceux qui m'y attendaient de nouveau... Qu'espérais-je donc, dans cette croyance perpétuelle que les choses en viendraient à s'arranger d'elles-mêmes ? Quels étaient mes vœux ? — Je n'en formais pas de criminels. Un jour, me disais-je, pour apaiser mon chagrin, un jour ils cesseront simplement de s'aimer, par le cours naturel des choses ; il n'y aura plus pour moi d'indignité dans mon amour, et elle pourra être à moi librement. J'étais entretenu dans cette folle espérance par le désir profond que j'avais de ne faire de mal qu'à moi-même. Mais renoncer, par exemple, ou partir, m'éloigner, c'était une conception si audacieuse et si abominable à mon esprit que je ne m'y pouvais pas arrê-

ter une seconde. Autant eût valu songer à me tuer. J'essayais de ne rien détruire, et cependant, moi, je me détruisais. Ma santé s'altérait. Je devenais irritable, inquiet, nerveux. A force de guetter toujours, de me tenir sans cesse en main, de ne rien laisser paraître de ce qui m'animait jusqu'à la folie, de me surveiller en tout, j'éprouvais une contraction de tout l'être qui m'épuisait. Jérôme, sensible et confiant, semblait se refuser à tout soupçon ; cependant il ne pouvait s'empêcher d'apercevoir que quelque chose n'allait pas. Il ne m'interrogeait pas, mais je le devinais tourmenté, travaillé lui aussi par des questions qu'il se posait à mon endroit. Sa sollicitude me restait vive et affectueuse. Il se montrait soucieux de savoir si j'étais satisfait de mes travaux, si je donnais assez de soins à ma santé. Et la réserve qui lui était habituelle, la discrétion prudente de son cœur, autant peut-être qu'un instinct secret, l'empêchaient de songer même, je ne dirais pas à me confesser,

ce serait trop gros, mais à me sonder. — Voyez-vous, Monsieur, la faute en tout ceci, l'erreur sera d'avoir été trop délicat pour aborder le fond des choses et en parler. Je sais bien que, dans certains cas analogues, expliquer, c'est souvent mettre dangereusement en présence de périls tentants des êtres qui, ne les soupçonnant pas encore, sont moins enclins à y succomber. Mais ici comme en tout, étant raffinés, il nous fallait prévoir, deviner, sentir, agir en biaisant, se surveiller sans cesse, vivre en somme sur une corde raide. Vous voyez ce que de tels rapports comportent de malaise, de gène, de contraction et de tourment.

Et puis je ne pouvais me faire à ce partage. Etais-je seul, je les imaginais ensemble, et craignais tout. Je les quittais avec angoisse ; les retrouvais-je, épreuve pire. Julie semblait aimer pourtant que je la rejoignisse chez Jérôme. Ainsi j'étais près d'elle, et j'imagine que cette femme exclusive, elle-même partagée en des sentiments si

contraires, alors seulement se sentait assurée de moi. Si je partais plus tôt que d'habitude, ou qu'un jour je ne vinsse pas, le lendemain, je voyais son œil méfiant m'interroger et tenter de surprendre où j'avais pu lui échapper. Sa conduite vis-à-vis de Jérôme était aussi réservée et pudique qu'il est naturel à des natures délicates — mais enfin, quoi ! des amants, même s'ils se taisent, il émane d'eux quelque chose qui va se rejoindre jusque dans le silence, et c'est un perpétuel échange de leur âme, quand ils en ont une ! Et j'en souffrais atrocement, sans avoir le droit de rien dire... Je m'ouvris à Julie, excédé, de ce que je ne pouvais plus supporter, au risque d'amener un éclat involontaire. Je lui fis peser mes raisons. Je la suppliai d'éviter, autant qu'il dépendrait d'elle seule, de nous mettre sans cesse en présence, Jérôme et moi, devant elle ; je lui représentai qu'il en allait de notre amour, parce qu'à force d'être obligé de passer des heures à ses côtés en m'abstenant de la regar-

der, de lui parler sans rien exprimer que de public ou de contraint, je risquais de m'habituer trop à rester indifférent devant elle. Elle me dit que changer d'habitudes, c'était nous trahir. J'insistai. Finalement elle promit. Mais en même temps, elle me demandait de dîner encore, le soir même, en sa compagnie ; assurant que c'était nécessaire pour effacer une impression un peu pénible, née de mon impatience, et dont Jérôme l'avait la veille entretenue. Je cédai, pour elle, et cette fois je fus récompensé de ma concession. Un ami de Jérôme, peintre aussi, venu le voir dans la journée, resta pour dîner avec nous. La présence d'un étranger rendit la situation moins difficile. Le naturel de ce garçon, doué d'idées et de talent, mit de l'aisance dans le discours. Il m'amusa en me distrayant et, gagné moi-même, je répondis assez heureusement. La soirée s'acheva tard, sans heurt. J'aime la compagnie des peintres. Lorsqu'ils ne sont pas seulement des ouvriers et qu'ils ont le goût bon ils mon-

trent un esprit aisément ouvert, sensible au jeu de l'intelligence, autant qu'à ceux de la lumière. Gais, en outre, devant l'univers si beau, de cette gaieté franciscaine qui est un des charmes les plus grands du délicieux François d'Assise. C'était une des qualités de Simon Pulby, l'ami de Jérôme des Groues : avec une nature pleine et généreuse, il avait encore de l'érudition et de la science.

Julie, pendant ce dîner improvisé dans l'atelier et la soirée qui suivit, devant ce visage nouveau, revenait, par un délicat repli de son âme, à cette attitude réfléchie et sérieuse que je lui avais connue jadis, aux premiers temps où je la vis. Soit que je n'eusse pas de raisons de souffrir, parce qu'elle s'abstenait de trop d'abandon, soit qu'il me fût doux, au milieu de mon trouble actuel, de me replonger dans l'atmosphère d'autrefois, où, loin des désirs orageux, mon cœur jouissait alors purement des joies d'une amitié paisible — elle me plut. Détendu, je parus aussi plus aimable. Julie

m'en remercia d'un regard où je la retrouvai entière. Jérôme me considérait avec les yeux d'une affection sans mélange, il me faisait confiance, il m'admirait dans ma jeunesse heureuse. — Je crois que je suis très modeste, moins par timidité ou manque d'assurance que par un goût très vif de la discrétion : aussi j'éprouve toujours un plaisir étonné et charmé lorsque je me sens approuvé par quelqu'un que j'aime. Pour un peu, si ce m'était possible, je sortirais alors de ma réserve. — Il m'est arrivé une fois dans ma vie d'avoir été ivre, en compagnie de gens avertis : il paraît que jamais on ne m'avait vu si brillant. C'est que mon naturel a plus de valeur que ma retenue. Je souffre trop d'être contraint ; le suis-je, aussitôt je m'ennuie. Ce soir-là, je ne l'étais pas.

Pulby m'excitait par ses vues originales sur toutes choses, et sa verve excellente. J'y répondais. Jérôme, d'un mot juste et mesuré, remettait exactement à sa place, de ci, de là, une nuance que, dans notre juvénile

exubérance, Pulby ou moi, nous avions légèrement forcée. La caractéristique de Jérôme était un goût parfait, le plus pur que j'aie jamais rencontré uni à tant de force, une raison lucide et sensible qui le rendait aussi juste dans l'admiration que dans la critique. Je crois qu'il n'y avait rien qu'il ne comprît ou ne s'efforçât de pénétrer. Une conversation d'hommes artistes, et qui savent, assez jeunes pour se passionner, toutefois honnêtes, informés de tout, n'affectant rien qu'ils ne possèdent ou n'entendent, la présence parmi eux d'une femme belle, et qui ne sort de son silence que pour ajouter à tant d'intelligence dépensée le parfum exquis d'une âme émouvante, c'est un régal incomparable. J'en jouis avec un vif délice, nous nous séparâmes très contents les uns des autres, assez tard. Julie descendit avec Pulby et moi. J'en fus soulagé. Tous deux la ramenâmes à sa porte, puis j'accompagnai le peintre quelque temps. Je m'endormis un peu plus tard avec l'impression bien-

faisante qu'il pouvait encore y avoir pour moi un peu de bonheur dans le monde.

Je vis Julie le lendemain. Elle paraissait détendue, et contente de moi. Nous passâmes alors les moments les plus délicieux. Mais le soir du même jour, comme je montais chez Jérôme, je la trouvai bouleversée. Elle venait de recevoir la nouvelle de la mort d'un frère qu'elle ne voyait plus depuis longtemps, mais plus jeune qu'elle, qu'elle avait élevé et aimait beaucoup, bien qu'elle en fût séparée par les circonstances. Ce garçon était mort en Hollande, où il avait des affaires, fort embrouillées. Julie apprit ce triste événement en même temps que la nécessité où elle était de s'y rendre, si elle voulait sauvegarder la presque totalité de la petite fortune dont elle vivait. Elle ne s'y décida qu'à regret, et seule, ayant réussi, pour me ménager, à dissuader Jérôme de l'accompagner. Jérôme en profita pour répondre aux prières de ses parents qui l'appelaient auprès d'eux en Bourgogne. Il partit quelques jours

avant le départ de Julie, et me fit promettre que je l'irais rejoindre à quelque temps de là, où commencerait la saison des chasses. C'était un de nos anciens projets, jamais encore réalisé, qui semblait lui tenir à cœur. Julie le voyait d'un bon œil, et m'y encouragea. — Pour elle, j'allai la conduire à la gare, le jour de son propre départ. J'étais consterné de ce contre-temps qui nous séparait pour un long mois peut-être, ou davantage, au moment où l'amour enfin nous semblait favorable. Depuis plus d'un an, il ne s'était point passé de journée que je ne la visse. Elle remplissait à ce point mon univers que, privé d'elle, je me demandais comment je pourrais seulement respirer. Ma tristesse de la perdre était si vive, et quelque effort que je fisse pour la cacher, si constamment trahie par mes propos, mes regards, mes soupirs, qu'elle en fut touchée, au milieu de ses grands soucis. Les dernières heures que nous passâmes ensemble furent douces et mélancoliques. Près de nous quit-

ter, nous comprenions alors que nous étions vraiment beaucoup l'un pour l'autre, et ce sentiment là vaut plus, et parle plus que bien des serments, des protestations, des cris que l'on échange dans le plus fort de la passion. Il semble que la frénésie où l'on est alors diminue d'autant la valeur de ce que l'on donne. Deux amants en proie à l'amour, ce n'est plus leur raison qui parle ; leur volonté semble abolie, ils ne sont plus que les jouets de la nature et de l'instinct.

Nous ne parlâmes pas en marchant à la gare. Seulement je la sentais pareille à moi, et ma tendresse en était délicieusement réconfortée. Je l'installai dans son wagon, j'y restai jusqu'au dernier instant. Puis il fallut descendre. Je fis un mouvement vers Julie pour l'embrasser ; elle me montra que nous n'étions pas seuls. Je baisai seulement sa main. Nous faisions tous deux de très grands efforts pour nous cacher l'un à l'autre que si nous avions été seuls, nous aurions pleuré. Mais va-t-on pleurer sur le marche-

pied d'un train dont l'employé ferme les portières ? La plus belle douleur du monde perd beaucoup de sa pureté à se répandre de la sorte. — Je murmurai seulement : « Ma chérie »... Elle, de sa voix la plus voilée, me donnant son dernier regard, dit : « Mon ami... » — Jamais je n'oublierai ce que le son si caressant de cet humble mot a de pouvoir magique sur mon cœur. C'est toute la douceur du monde qu'un cœur peut donner à un autre cœur...

Nous nous perdîmes de vue, elle à la portière, lorsque, la voie obliquant, le train s'engouffra dans une sorte de tunnel. Je restai un moment sur le quai, inerte, misérable. Je restais, moi. Pour elle, malgré ses soucis, elle allait voir un pays nouveau, des gens, se divertir, et, en dépit de la pensée la plus fidèle, mettre entre elle et ses souvenirs des milliers de petits événements indifférents, peut-être, mais qui distraient : des visages, des paysages, des impressions... C'était pour moi, cette pensée,

comme un arrachement ; comme si je prévoyais obscurément que de nouveau j'allais avoir à défendre dans le cœur de ma maîtresse mon image et mon souvenir contre d'innombrables ennemis inconnus et invisibles. Même pour les amants les plus tendres, c'est toujours un danger qu'une séparation...

Paris, où je me trouvai seul, me parut plus désert, du moins je m'y sentais plus isolé que jamais. Depuis que j'aimais et d'une façon si exclusive, j'avais négligé tout le reste. On me l'avait rendu. D'ailleurs, c'était l'été. J'essayai d'entreprendre un travail quelconque, il me rebuta, mon esprit s'envolait ailleurs. Mes promenades étaient sans but. Je me traînais, vide. Nul plaisir possible, dont je ne fusse par avance écœuré. Je résolus de rejoindre au plus tôt Jérôme des Groues à La Chapelle ; je l'avais promis, il me réclamait. Je partis, à la fois curieux de l'expérience que j'allais tenter, heureux de retrouver en lui l'ami de toujours, seul à seul ; inquiet pourtant d'un

vague malaise, à l'idée des sentiments inconnus qui seraient les miens, quand je coucherais sous le même toit que lui.

La Chapelle est dans le Mâconnais une vieille gentilhommière perdue au milieu de beaux monts sauvages, maison de famille et berceau des Groues. Les parents de Jérôme y vivaient encore ; c'étaient d'anciens amis des miens, j'en fus accueilli paternellement. Jérôme lui-même me reçut avec une vive joie. Dès l'abord, me prenant affectueusement par le bras, dans la petite gare éloignée où il était venu me chercher en voiture, il s'informa avec un intérêt non feint de mon état, de Paris, qu'il avait quitté un peu moins d'un mois auparavant. Nous parlâmes de tout et de tous, de ses projets, de ses travaux, des chasses qui s'annonçaient belles, de nos amis communs, du plaisir qu'il éprouvait à reprendre pied dans le pays natal. Il y avait ses racines profondes. — De Julie pas un mot. Je l'attendais pourtant, avec une souffrance suspendue. Peut-être

attendait-il de même que j'en dise le premier le nom. Si cela est, nous nous déçûmes tous les deux.

Je vivais près de lui depuis quinze jours ; mon mal dormait. Le seul sujet qui fût pénible à évoquer était réservé. Je n'avais de tristesse que d'être loin de Julie. Sa pensée demeurait sans cesse présente dans mon cœur, vide du reste. Mais vu un caractère aussi mobile que le mien, qui va par sauts et tombe de la gaieté à la mélancolie avec une rapidité déconcertante, Jérôme me connaissait trop pour s'étonner d'une manière d'être aussi peu égale. Nous passions quelquefois de grands moments à nous taire ensemble : cela n'avait rien de surprenant. La campagne semble autoriser ces somnolences. Mon idée fixe pouvait passer pour telle.

Je recevais des lettres de Julie, mais décevantes. Etait-ce prudence, effet de l'absence? Oubliait-elle, loin de moi, — se déprenait-elle ? Rien d'elle ne me parvenait dans ces pages glacées, longues pourtant, toutes rem-

plies par les petits faits amusants du voyage, le récit détaillé des difficultés qu'elle avait à résoudre, cause de son départ. Je voyais par ce qu'elle m'en disait que Jérôme, en lui écrivant, lui parlait de moi, affectueusement, lui rapportait fidèlement le ton, la couleur, jusqu'à la nuance de nos moindres propos, de nos promenades, de nos distractions. Chaque fois que ce nom revenait sous sa plume, j'avais un serrement de cœur. Ainsi, malgré la distance et l'absence il continuait aussi d'être tout pour elle, comme elle pour moi. Qu'imaginais-je follement ? Parce qu'il ne m'en parlait pas était-ce donc qu'il cessait, lui aussi, d'aimer ? Parce que je fermais les yeux, volontairement, ce que je ne voulais pas voir cessait-il d'être ? — Jamais je n'avais questionné Julie sur l'état respectif de leurs sentiments, j'en étais réduit à des hypothèses. Forcément, on se les forge favorables, et malgré moi l'illusion me remplissait de ce que je souhaitais. Une fois pourtant, Jérôme parut ne pouvoir ré-

sister au besoin de faire jour à une préoccupation que je pensais bien qui le travaillait. Il m'avait vu assez souvent inquiet, nerveux, du fait de Julie. Quelque allusion de celle-ci m'avait laissé entendre qu'il avait souffert même de ce malaise entr'aperçu. Il me sentait évidemment occupé d'elle, peut-être inconsciemment jaloux. Pas un être un peu délicat ne trouvera bas ou ridicule ce malheur : il n'est grotesque qu'au théâtre. En vérité, c'est le plus cruel des tourments, et quiconque en est affecté peut savoir où il peut conduire. Néanmoins Jérôme, un jour que nous parlions de communs souvenirs, insensiblement, avec mieux que beaucoup de tact, et donnant à son inquiétude l'air du seul intérêt de l'amitié, me fit avec affection cette question, que, sans la prévoir sous cette forme, je ne pouvais pourtant que pressentir :

— Au moins, cher Valentin, vous n'êtes pas fâché avec Madame de P... ?

— Quelle question !... Mais... nullement.

Il continua, comme sans m'entendre :

— Il ne faudrait pas lui en vouloir, notre pauvre amie a tant de soucis... Mais vous savez comment elle est ; et puis, n'est-ce pas ? c'est une femme...

Il y avait dans cette explication de Julie, dans cette façon de l'excuser, à la fois tant de compréhension tendre, tant d'indulgence intelligente, peut-être même tant de résignation et de ressouvenir sur lui-même, et à mon égard un tel besoin d'être affectueux, de venir en aide à ma peine visible, de la prévenir, que j'éprouvai un intolérable remords. Ce fut le premier. A ce moment, j'étais si ému, pour moi, pour lui ; je me sentais si irrésistiblement le jouet du sort, que pour peu qu'il m'en eût facilité la voie, je me fusse ouvert tout entier, confié, trahi. Voyez là, Monsieur, la preuve que si coupable que je pouvais être, mon cœur n'était pas d'un méchant. — Il me demanda encore :

— L'aviez-vous vue avant son départ ?

— Oui, dis-je, la veille, un instant...

Je ne disais pas la vérité, puisque j'avais accompagné Julie à la gare. Mais le souvenir du chagrin que j'en avais eu, peut-être, ou quelque autre raison dont je ne m'explique pas la nature, quand ce ne serait que le désir que j'avais de jouir de mon cruel secret. par lequel il me semblait être lié davantage à Julie, me fit répondre de la sorte. Jérôme soupira, l'œil au loin :

— Pauvre Julie, comme elle doit s'ennuyer là-bas, toute seule !

Il y était par la pensée, — là-bas ! Je ne répondis pas. Il se tut lui-même. De ce moment, il y eut quelque chose entre nous.

...Le temps passait, régulier, lent, comme il va dans la paisible vie rustique, que nul événement ne traverse. Dans ce calme de la nature, je ne participais pas à son indifférence. Sans nulle diversion propre à me distraire, livré à moi-même, n'ayant pour me tirer de mes chagrins que la présence de Jérôme, qui m'y ramenait sans cesse, je me

rongeais. J'aurais voulu demeurer seul, par instant, lorsqu'un souvenir trop cher m'obsédait : je n'en avais pas le moyen. Je me déplaisais à moi-même,je m'en voulais d'être à Jérôme un ami si peu sûr, si peu égal. Je me haïssais de me montrer à ses regards perspicaces dans un état de trouble à peu près continuel. Entrant un soir dans ma chambre, assez tard, parce qu'il y avait vu de la lumière, il me trouva par terre évanoui. Ses soins pour moi furent d'un frère ; il ne me posa pas de question. — Sa générosité, sa délicatesse me pesaient. Je me rendais bien compte qu'il avait beau faire pour que la vie me fût légère, — mais son seul aspect me bourrelait. Tantôt un remords, tantôt une impatience. Je ne voyais plus en lui que l'amant de Julie. Une imagination implacable me la montrait à son côté. Je voyais ses mains, qui l'avaient touchée ; ses yeux, qui l'avaient reflétée toute entière ; ses lèvres qui avaient caressé les siennes... Et puis, il était beau, grand, fort ;

cependant, il fallait me contraindre et sourire. Je sentais prochaine une catastrophe. J'étais dans cet état, lorsqu'un jour que nous devions nous rendre à une battue de sangliers, dans la montagne, la voiture arrêtée devant le perron, j'y montai. Jérôme s'installait à côté de moi, nous allions partir, quand on lui remit une lettre. Elle venait de Julie, et je n'eus pas besoin d'en voir ni l'écriture ni le format pour la reconnaître. Il l'ouvrit assez brusquement, quelques pétales s'échappèrent de l'enveloppe. Je respirai le parfum de Julie au travers. Mon cœur se mit à battre étrangement. Je détournai les yeux ; il y eut un silence. — Puis un cahot de la voiture fit glisser mon sac, Jérôme se pencha machinalement pour le retenir, mais en s'appuyant contre moi, sa lettre à la main, de telle sorte que voulant l'aider, et me penchant aussi, je ne pus m'empêcher d'en apercevoir les premiers mots : « Mon cher amour... »

Ah! plût au ciel que je n'eusse jamais su

lire ! Quel coup de couteau dans mon cœur ! Qu'il me fallait bien, et dans ce moment, ce petit détail, au reste inoffensif, mais si révélateur du ton qu'ils avaient entre eux pour se parler intimement ! Et quoi donc ! Ils s'aimaient encore ! J'en avais douté, imbécile ! — Elle se disait sa chose, et lui sans doute... Quoi ! parce qu'un jour je l'avais vu regarder une jolie fille qui revenait de la vendange, un panier de vigne sur la tête, j'avais conclu qu'il n'aimait plus Julie !... Et elle, que j'avais aimée, qui s'était donnée... Alors, pourquoi ? Par distraction ? Par jeu ? Par caprice ? Donnée, même pas : prêtée... Quelle découverte ! Quel émoi ! Quelle révolution ! Et qu'elles s'écroulaient donc soudain, ces fausses espérances dont je m'étais si follement leurré !... Je me sentais tout pâle ; mes mains tremblaient : je les enfonçai dans mes poches. Jérôme me regarda, plia sa lettre, n'eut pas l'air de comprendre ce qui venait de se passer. Il fit un mouvement vers moi, comme s'il vou-

lait m'adresser la parole. Je fis celui qui ne voit pas, et, tirant un carnet, je feignis d'y noter, comme j'en avais l'habitude, une idée qui me traversait. J'y griffonnai machinalement quelques mots. Il n'y en avait plus que trois au monde, semblait-il, qui m'occupassent... « Mon cher amour... » Il me parut que je les écrivais avec un crayon de sang. Je fermai mon carnet et je le remis dans ma poche. Jérôme sourit avec naturel, et se méprenant sur ma rêverie :

— Poète ! dit-il.

J'aime passionnément la chasse lorsque l'on marche devant soi. Mais rien de mortel comme une battue de sangliers. Nous en fîmes plusieurs ce jour-là, mais la harde trompa les chiens et débusqua à l'autre extrémité des bois. Je me vois, debout, au creux d'un chemin, appuyé contre un arbre, le fusil au bras, dans le froid de l'automne finissante, morfondu de la longue station, indifférent, glacé, le cœur en quel état ! Je ne pensais qu'à Jérôme, à Julie. Les mots

horribles, qu'un hasard détesté m'avait brutalement mis sous les yeux, pour que j'en fisse mon martyre, dansaient devant moi comme des petites flammes, parmi les feuilles d'or et de pourpre achevant dans l'air froid leur chute... J'en étais obsédé. Je fermais les yeux, je les voyais encore. Un démon railleur me les murmurait dans l'oreille, en prenant la voix de Julie pâmée... Une colère douloureuse, impuissante, grondait en moi... Quoi ? pensais-je, toujours le même, me complaisant à mes douleurs ? Toute la vie ? Non, non ! J'en sortirai, je fuirai, je me soustrairai à cette existence empoisonnée par des espérances trompeuses, des vœux impossibles, des élans tout à coup brisés, des tourments sans fin ! Et, rêvant de la quitter, je voyais Julie consolée de ma perte aux bras d'un autre. Et de quel autre, si ce n'était lui, ce Jérôme haï soudain, abominé... Quoi ! lui, il la consolerait, ma Julie en larmes de moi-même, il sécherait de ses baisers ces larmes, et pendue

à son cou, elle supplierait qu'il la réchauffât, au rappel de leurs vieilles amours ?... Non ! je ne paierais point ma fuite en assurant ainsi le triomphe d'une passion contraire à la mienne ! Mais quoi ! Que faire ? Où, le remède ; où la vengeance ? Je le voyais, lui, cet homme, non plus Jérôme, mon ami, — mais le rival, l'amant heureux de Julie, à quelque cent pas devant moi, à travers les arbres, droit et fort, tranquille, assuré, le front haut, les épaules larges, la barbe courte et bien taillée, sympathique, beau, adoré — « mon cher amour ! » — Ah ! quelle idée me traversa !... Un hasard de chasse, un coup de feu mal dirigé, l'accident... Ce n'est pas à la seule vertu que je dois de n'être pas un assassin. Par la pensée, ce jour-là, j'ai tué ; et si c'est l'intention qui fait le crime, eh bien, oui, je fus criminel, puisqu'un instant j'ai pensé à tuer!

Le coup de folie, le meurtre. Si nous n'y cédons pas plus souvent, c'est que nous sommes des civilisés, des gens à raison,

même au plus fort de nos passions ; réfléchissant avant que d'agir, et empêchés d'agir non par l'idée du mal, mais par la vision soudaine des conséquences de notre acte. Pourtant, cette fureur subite, cette ivresse de se défaire de ce qui nous gêne, de se venger, d'écarter un danger possible en le supprimant, c'est une tentation si forte que ce n'est même plus très beau d'y résister, quand on n'y résiste que par lâcheté.

Je me retournai, pour ne plus voir Jérôme. Ce mouvement suffit à me faire redevenir maître de moi et à me montrer ce que j'avais manqué de faire. Je retirai les deux cartouches de mon fusil. Une sueur glacée perlait à mon front. Je me sentais mal. Nous fîmes une autre battue. Un solitaire passa à dix pas de moi, au petit trot, que je ne songeai pas seulement à épauler. Au reste, je n'avais même pas rechargé mon arme. Le garde me regarda de l'œil le plus méprisant. — J'éprouvais une sorte de relâchement de tous mes nerfs, comme si trop

longtemps tendus, brusquement, ils avaient fléchi.

Puis la nuit vint, tôt, une nuit d'hiver déjà, dans le jour blême de l'automne, à la cinquième heure.Et ce fut le retour, à travers les feuilles sèches. Je marchais seul, suivant l'étroit sentier, sous l'obscur dôme des branches agitées, courbé en deux, las et rompu, le cœur transi. Combien de temps j'ai marché ainsi, je ne sais ; longtemps, il me semble. La chasse nous avait éloignés. J'étais absorbé, l'esprit perdu. Automatique, mon pas seul foulait les feuilles mortes. — Une main se posa sur mon épaule. Je tressaillis. C'était Jérôme.

— Que vous êtes nerveux ! dit-il, étonné.

— Je vous demande pardon, fis-je assez bêtement.

Mais lui, amical, inquiet :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Valentin... Fatigué ?... Ça ne va donc pas ?...

Et ses yeux, plongés dans les miens, sollicitaient affectueusement un peu d'aban-

don, de confiance. — J'éludai. Nous marchâmes ainsi quelque temps, lui toujours la main sur mon épaule, par amitié ; moi, roide sous le contact, tendu. — Tout à coup, il me lâcha, le sourcil froncé, s'arrêta un instant, se retourna pour siffler ses chiens, de rudes et terribles chiens farouches. Alors dans ce bois, soudain, devant cet homme que par instants je haïssais, qui pouvait me haïr aussi, s'il savait, — et pourquoi ne saurait-il pas, pensais-je ? — cet homme que tout à l'heure j'avais voulu tuer — j'eus peur. La nuit était tout à fait venue. Nous étions seuls ; ces chiens... — Instinctivement je serrai la crosse de mon fusil.

— Nous aurons peut-être une meilleure journée demain, dit Jérôme, en se rapprochant, de sa voix tranquille.

Incapable de lutter davantage avec moi-même, je partis le lendemain. Je me fis rappeler par dépêche à Paris. Jérôme me conduisit lui-même à la gare, nous ne dîmes pas grand'chose. Une impression pénible persis-

tait. Le cheval était assez vif, Jérôme semblait occupé à le surveiller. Pour moi, je regardais le paysage. Nous nous séparâmes brusquement.

X

Julie, à son tour, était revenue.

J'étais résolu à me jeter dans un parti extrême : attirer Julie toute à moi, rester seul maître de son cœur, ou même y renoncer tout à fait plutôt que de tolérer ce partage. Une décision énergique m'aurait alors sans doute moins coûté que de recommencer la vie atroce que j'avais connue. Mais l'orgueil était engagé : j'eusse pu abandonner Julie, si les choses avaient été plus simples — par exemple qu'il n'y eût qu'elle et moi qui eus-

sions été en question. Mais lorsque j'envisageais seul et de sang-froid cette cruelle nécessité, je la voyais aussitôt recevant d'un autre les seules consolations qui lui deviendraient indispensables. Je le voyais essuyant ses pleurs ; elle, me trahissant dans sa faiblesse, et renonçant pour jamais à mon triste amour, en faisant l'aveu de sa faute. Je la voyais pardonnée, c'était une offense à mon cœur. — La seule solution qui restât était de l'arracher à elle-même, et de lui faire de mon amour un ciel nouveau. Je le croyais possible encore. J'entrepris de la persuader.

Je la retrouvai telle que je ne me flattais pas qu'elle fût, en lisant ses lettres si froides, écrites pendant son absence : pareille à ses lettres, glacée et hostile. Il me suffit d'un regard pour mesurer son éloignement. Pour moi, qui n'ai jamais pu la voir, sans, dès les premières minutes, éprouver la timide gêne de l'amour naissant, tout gonflé d'amour, j'étais paralysé, en quelque sorte,

j'attendais pour être moi-même, qu'elle-même revînt à son naturel. J'avais des griefs contre elle : elle m'avait laissé si longtemps, au cours de notre séparation, dans l'ignorance de tout ce qui concernait son cœur ! Ah ! l'absence n'est pas favorable aux jeunes tendresses — je le vis bien. Et peut-être même, comme elle était loin, Jérôme l'avait regagnée. Quelle différence, de son départ à son retour ! J'avais si longuement vécu de son dernier regard, tendre et triste ! Quel travail sourd dans sa solitude avait donc agi contre moi ? Que l'amour entre nous était donc sans cesse à relever ! Comme l'ouvrage de Pénélope :

C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse...

— Vous ai-je choquée, ou déçue ? Mes lettres, n'était-ce pas, à chaque jour, moi-même entretenant ma lampe auprès de vous ? Pourquoi ne m'avoir pas écrit, vous savez comment ?

— Vous, pourquoi avez-vous si brusque-

ment quitté La Chapelle ? Vous m'aviez promis d'y rester.

Voilà donc, pensais-je, ce qui la chagrine et l'indispose ! — Sans m'arrêter à cela qu'avant cet incident, elle était déjà toute changée, je lui contai par le menu ce qui m'avait empoisonné près de Jérôme. Je fis effort pour ne lui parler de Jérôme qu'avec la plus grande réserve, louant ses procédés délicats, mettant à part le rôle de l'ami, m'attachant à ne point paraître injuste, ou moins généreux. Je lui exposai ma vie impossible, l'insupportable et continu tourment dont j'étais rongé. Je dis le malencontreux hasard de la fatale lettre entr'aperçue, et le coup qu'elle m'avait porté, par la révélation de ce qui était, à quoi je ne croyais pas. J'étais si malheureux et si honteux en soulignant les circonstances de ma peine, si blessé, si peu orgueilleux, si peu parlant par vanité, ma souffrance paraissait si profonde et si vraie que Julie ne put s'empêcher d'un mouvement tendre :

— Mon pauvre enfant !... fit-elle.

Alors, comme elle tenait ma tête dans ses mains, j'osai l'interroger, sous le couvert d'une assurance que je lui donnais à elle-même, en feignant de la constater :

— Vous l'aimez! murmurai-je, accablé.

Elle ne se méprit pas sur l'interrogation voilée, et, simplement, sans vouloir faire du mal, disant ce qui était :

— Mais oui, je l'aime. Et si je ne l'aimais pas, si je n'étais sans cesse tiraillée en des sens si divers, croyez-vous donc que je serais moins scrupuleuse et que j'aurais moins de remords ? Croyez-vous que je sois sans regrets ? Mon ami cher, les choses ne sont pas si simples... Avez-vous jamais songé à votre malheureuse Julie pour vous demander quel était son lot ? Remords d'une part et regrets de l'autre... Croyez-vous que ce soit si facile que de faire souffrir un être bon, loyal, dévoué, qu'on a aimé et qu'on aime encore, dans les yeux duquel on retrouve dix années de sa propre vie, que

l'on a volontairement détournée de son cours normal et finalement brisée pour lui ? Croyez-vous, parce qu'un nouvel amour, plus ardent, plus jeune, si tentant parce qu'il est neuf, vient vous émouvoir, qu'on n'ait qu'à y céder, comme on le voudrait ?...

— Comme on le voudrait !

Je dis cela doucement, sans ironie et sans colère, mais gagné à son ton si sage. Des larmes lui vinrent aux yeux.

— Vous en doutez, ingrat !... Si je ne vous aimais pas, vous aussi, — ah ! ne vous révoltez pas, c'est si différent, la part de moi que je vous donne ! — je ne serais pas si malheureuse, et j'aurais moins peur, j'hésiterais moins à vous déchirer. Et suis-je donc à vos yeux si peu de chose, si comme les autres, que vous ne voyez point d'amour dans ce que j'ai fait ?

Je maudissais ma cruauté coupable, devant cette âme si parfaite et si pure au milieu de l'adversité. D'un mot, je l'avais retrouvée, la Julie préférée entre toutes : la

douce, la sensible, la blessée d'amour. Et en même temps, tout voile tombé, qui laissait dans une lumière crue le monstre que je n'avais qu'entrevu jusqu'alors : son double amour ! — J'étais anéanti. J'apercevais avec épouvante nos rapports futurs, si rien n'y devait être modifié ; mes maux, les siens. Ils m'étaient plus intolérables que les miens. Mon âme, prompte à l'énergie, quand une émotion la touche et la réveille, me fit plus fort que je ne l'étais par ma nature. Je me levai soudain, et tout entier rempli du désir profond de servir ce que j'aime, et de m'y dévouer, dussé-je en mourir :

— Julie, m'écriai-je d'une voix qui tremblait, si mon cœur était ferme, — soyez la seule maîtresse de vous-même, jugez sans faiblesse ce qu'il vient de m'apparaître que je dois vous dire, et ne vous méprenez pas sur le seul sentiment dont je sois sûr en moi : un tel amour de vous que je suis prêt à me sacrifier pour lui. Si votre bonheur, ou même moins, si votre repos doit être payé

à ce prix, laissez-moi partir, je renonce à vous. Et vous, oubliez-moi !

Julie ne s'attendait pas à cette offre singulière. Elle me croyait plus égoïste : être détrompée l'attendrit. Elle réfléchit en soupirant, puis me tendit la main, et me regardant :

— Non, dit-elle. Je n'accepte pas.

Alors la tension que je m'imposais se rompit. J'éclatai en pleurs, elle les essuya de sa main. Ses baisers couvraient mon visage, — je cédai encore. Mais quand tous deux nous nous reprîmes, et que la conscience, comme une eau troublée par l'orage, redevint pure et transparente, et qu'on vit le fond — la plaie était là et toujours la même.

— Vivons au jour le jour, me dit Julie, s'accrochant à une espérance. Ne me pressez pas, ayez confiance, attendez... attendons ! Un jour viendra peut-être où je serai celle que vous voulez... Mais ai-je le droit de vous dire : « Attendez ? » Le pouvez-vous ? Aurez-

vous cette force, mon ami si cher ?... Car vous êtes si jeune, et moi...

Je lui fermai la bouche d'un baiser. Elle se blasphémait ! Elle doutait de moi ! Pour lui donner la moindre assurance, j'eusse engagé ma vie ! Il me coûtait si peu de lui livrer ce gage qu'elle serait toujours chérie ; sa crainte de n'être plus aimée, mon désir d'éternel amour allaient si bien dans le même sens, alors que tout mon être n'était qu'amour... Ainsi les nœuds inextricables qui nous liaient dans cette situation sans issue, au moment même où je rêvais de les rompre, je ne faisais que les resserrer davantage. Faible, j'avais cédé. Désireux de changer de vie, je ne faisais que m'enfoncer plus loin dans le dédale. Et quel dilemme, devant sa douleur : ou continuer ce martyre, ou bien la perdre. Ou bien...

Quel bonheur peut fonder le cœur dans une liaison où chaque jour apparaît à l'amant inquiet comme devant être le dernier ? Nul moyen de construire en repos

l'espoir d'un bonheur à long terme. On peut vivre ainsi dix ans ensemble, au jour le jour. Ce n'est pas vivre, c'est se maintenir. Aucune confiance ne peut naître d'un tel compromis, et sans confiance, pas de bonheur possible. Julie le tenta : elle venait me voir, en cachette, chez moi. Ses efforts pour paraître gaie, j'en mesurai le poids aux miens. Elle se taisait, mais je pressentais à travers son silence, couvert de sourires, l'horreur qu'elle avait d'elle-même, prise entre deux amours et deux pitiés, obligée d'acheter avec un mensonge le respect qu'elle ne pouvait cesser d'avoir pour l'un et l'autre de ces amours. Moi-même, dans la nécessité de feindre, j'avais beau m'enivrer du témoignage que me donnait Julie de son attachement, ma jouissance en était empoisonnée à la base par le prix dont je savais qu'elle le payait ; et d'autre part, j'avais une honte éprouvante de ces plaisirs furtifs et de ma trahison, qui maintenant m'apparaissait. Je voyais à peine Jérôme, et j'y avais quelque

prétexte dans les concours que j'étais alors sensé préparer. Le rencontrais-je, c'était pour me dérober à ses regards affectueux encore, malgré une certaine contrainte. J'étais troublé en sa présence, insatisfait de moi et pris de court. Et seul, pensant à lui sans cesse, ne pouvant me résoudre à quitter Julie, unique parti honorable en la circonstance, mais où mon amour égoïste trouvait une raison fallacieuse de ne pas s'arrêter dans l'idée que Julie en éprouverait un chagrin cruel, mon imagination possédée me représentait à tout instant le fatal aveu de Julie : elle l'aimait toujours ! La jalousie prompte à conclure, je les voyais tous deux ensemble, trouvant encore aux bras l'un de l'autre ces félicités pleines et complètes de l'amour heureux. Je cherchais aux joues de Julie la place des baisers de son amant, je devinais quand elle l'avait vu, et pourtant elle s'ingéniait à me faire oublier maintenant jusqu'à son existence. Nos plaisirs en étaient ruinés, j'en venais à éprouver devant elle une sorte d'hor-

reur physique de laquelle je ne sortais qu'en me faisant violence, et alors j'essayais d'aveugler ma perspicacité dans le pire déchaînement des sens. Je ne m'arrachais à ses bras que plus mécontent de moi-même, et plus désireux d'elle encore, qui m'en échappait davantage. Il me semblait alors qu'elle ne m'abandonnait qu'un corps inanimé, d'où toute l'âme était absente — et c'était l'âme que je cherchais ! Je tentai de dépenser ailleurs ce besoin d'aimer, espérant que ma jalousie s'éteindrait avec mes désirs : quelle piteuse expérience ! Le dégoût que j'en retirai me leva le cœur — et c'est à Julie encore que ma déception me fit revenir, avec cette fois la certitude que, hors d'elle, rien ne me serait jamais au monde. Si soucieux que je fusse de lui cacher les tristes sentiments dont j'étais rempli, elle ne pouvait que trop les deviner. Jamais l'entente mutuelle du cœur ne fut plus complète entre nous qu'en ces horribles jours, jamais nous ne fûmes plus transparents l'un à l'autre, et

nous nous sentions si désemparés et si malheureux, avec tant de délicatesse et de prévenances, avec tant de scrupule à nous ménager — que sans parler de nos tourments et de nos craintes, nous ne les connaissions que trop !

Enfin, n'y tenant plus, et devinant en moi une sorte de réticence, de point douloureux chaque jour plus sensible et plus profond, plus continu, plus permanent que tout le reste, elle s'élança au devant. et voulut savoir. C'était un grand effort qu'elle se faisait à elle-même, si fière malgré sa tendresse, si peu accoutumée à demander. Je mesurai là sa souffrance.

— Enfin, qu'y a-t-il ? dit-elle. Je sens en vous un malaise que vous me cachez, et dont je ne puis découvrir la cause. Aidez-moi, peut-être vous faites-vous des monstres — peut-être n'est-ce rien, et d'un mot je vous rassurerai... Vous n'êtes pas heureux, Valentin. Vous souffrez d'une certaine chose. Est-ce une impression ? Vous ai-je déçu ?

Etes-vous déçu par vous-même ? Avez-vous pris pour de l'amour ce qui n'était qu'une fantaisie, et n'aimez-vous pas ?... Parlez, je saurai si bien vous comprendre !...

— Non, fis-je. Ah ! vous savez bien que le mal vient d'ailleurs. Ce n'est pas d'une impression fugitive que je puis souffrir, mon amie chérie... Il ne s'agit pas... non... il y a... il y a que ce n'est pas moi que vous aimez !

Elle reçut cela comme un coup de poing dans la poitrine. Mais elle était maintenant une créature bien différente, chez qui la souffrance avait maté l'orgueil. Autrefois, elle se fût tendue comme une fronde et son orgueil seul m'eût répondu. Elle n'eut qu'un flot de larmes dans les yeux, et doucement elle me dit :

— Je serais bien méprisable d'agir comme je le fais si vous aviez raison, mon ami. Si ce n'était vous, cette situation n'eût pas duré vingt-quatre heures, je n'aurais pu la supporter... Vous voyez : rien que du tourment,

pour vous, pour moi... pour un autre. Voilà ce que je sème...

— Pardonnez-moi, si je vous fais du mal. Mais osons parler... Je vous ai dit cela, parce qu'il y a quelque chose qui n'est pas formulé entre nous, mais que je sens... Je ne peux penser qu'il... Ah ! comprenez, Julie, comprenez sans que je dise tout... Si vous m'aimez enfin, je vous en supplie... gardez-vous !

Elle était près de moi, si près, que je parlais à voix basse ; j'avais une peine horrible à m'exprimer, mes lèvres tremblaient. Elle se méprit, et à voix basse, elle aussi, elle murmura dans un souffle :

— Oui... oui...

— Gardez-vous... vous entendez? Comme si vous étiez une jeune fille — et ma fiancée...

— Oui... oui...

— Alors, m'écriai-je, exalté soudain à l'idée que peut-être, en effet, mon soupçon n'était pas fondé — alors, si cela est, si je

n'ai rien à redouter, si c'est vrai que vous n'êtes qu'à moi, pourquoi ne pas le dire, puisque vous savez que j'en meurs !

Elle se recula brusquement pour voir mes yeux. Elle semblait ne pas comprendre ma pensée :

— Mais quoi ?... Que dois-je comprendre ?

— Julie, Julie... je suis jaloux. Je vous demande ce qu'un homme jaloux peut demander à ce qu'il aime... Gardez-vous, Julie... Ne donnez rien de vous, vous entendez ?

Alors elle comprit et fut atterrée. Elle sentait ce que je lui demandais d'impossible — et en même temps que je voyais à son visage dans quelle angoisse la jetait l'aveu du tourment précis qui était le mien, je comprenais aussi, avec quelle horreur, que mes craintes n'étaient pas vaines, qu'elle était toujours, et en tout, en même temps que la mienne, la maîtresse d'un autre homme ! — Elle

passa les mains sur son visage. Elle eut honte, dans sa pudeur dévoilée. Elle se voyait maintenant devant le danger véritable, longtemps éludé — mais qui, découvert, l'obligeait désormais à compter avec lui. Un parti lui restait à prendre. Elle hésitait. Elle réfléchit longtemps, les yeux vagues.

— Ce que vous me demandez, dit-elle enfin, c'est l'équivalent d'un aveu... Autant dire alors que je suis votre maîtresse, Valentin. Si je vous répondais tout de suite, je vous donnerais le droit de ne pas m'estimer, parce que je ne puis savoir encore. Laissez-moi... laissez-moi un jour... Au nom de notre amour, ne me pressez pas... ayez confiance encore...

J'acquiesçai. Je la quittai éperduement épris, mais soulagé. Tout me paraissait clair, maintenant, entre elle et moi. Elle savait. — J'attendis, je la revis. Je la retrouvai abattue, amaigrie et pâle, mais non moins ardente et passionnée que la veille.

— Répondez, dis-je dès l'abord. Je n'ai plus rien à ajouter à ce que vous savez.

Je n'en pouvais dire davantage. La vérité était entre nous, suspendue. Je pressentais qu'elle m'écraserait, en tombant, ou bien me rendrait à la vie.

Julie parla. Elle me donna des raisons diverses, nombreuses, mais faibles à côté de celles du cœur. L'opinion du monde, sa déchéance, si elle rompait sa liaison, connue sérieuse, et acceptée.

— Et c'est ma déchéance que vous me demandez, mon enfant, mon enfant chéri... Ecoutez-moi, j'ai réfléchi, je ne parlerais pas autrement à l'heure de paraître devant Dieu... On m'a pardonné une fois d'avoir préféré la vie exclusive du cœur à une existence plus régulièrement ordonnée ; on ne me pardonnerait pas de n'être pas conséquente avec moi-même, et, ayant tout méprisé pour un engagement défendu, de le rompre à son tour pour refaire ma vie, à mon âge. Les plus intransigeants de ceux

qui m'ont blâmée quand j'ai choisi ma destinée seraient aussi les plus intransigeants à me condamner si j'essayais maintenant d'en sortir, à la poursuite d'une autre. Ce n'est point vous qu'on blâmerait, c'est moi. Je vous nuirais, et je n'en ai pas le droit. Je vous sais noble, je sais que vous porteriez haut le front pour me faire honneur, et que jamais vous ne voudriez avoir eu tort auprès de moi. Je n'ai pas le droit de vous placer dans cette alternative : ou de manquer à l'honneur, ou de gâcher une vie qui ne fait que commencer pour vous... Et puis, aurais-je cette folie, sommes-nous seuls, vous et moi, en jeu ? N'ayez pas de peine de ce que je vous dis. J'ai des engagements. Si je les rompais, quel chagrin sans fin sèmerais-je, et immérité ?... Et moi-même...

— Vous-même ?...

— Je ne le puis... Je serais trop malheureuse. Si je n'aimais plus, même — oh ! ne vous méprenez pas, ne pleurez pas, mon chéri ! — je serais poursuivie encore, jus-

qu'au tombeau, par le remords d'avoir commis une action laide. Ma vie est libre, certes, et je l'ai voulue telle, et ne m'en dédis pas : mais le cœur ne l'est pas de se soustraire à la claire vision qu'il a de lui-même, et si c'est là de l'orgueil, aimez cet orgueil qui, à mes yeux, fait ma beauté et sera la rançon de mes fautes selon le monde... J'ai examiné votre proposition, Valentin. Ce que vous m'avez dit, je l'ai cru, je le crois. Mais vous voulez la vérité... Puisse ma sincérité vous être un gage de ma tendresse : je ne puis rien vous cacher. Jérôme et moi, nous vivons depuis des semaines, des mois, dans un malaise, dans un énervement d'autant plus grand, que ni l'un ni l'autre longtemps n'avons voulu nous en apercevoir : moi, occupée de vous, irritable, inquiète, parfois méchante, souvent cruelle, malgré moi; lui, délicat, inquiet aussi, n'osant ni ne voulant rien demander, mais guettant le mal et le devinant. Enfin il sait que je vous aime — et c'est de moi qu'il l'a appris, c'est moi qui

le lui ai dit : je le devais. Il a plus souffert de cet aveu (et il ne sait pas tout, grands dieux !) que je ne le mérite. Et néanmoins, il m'a demandé ce que je comptais faire, et si je prenais la responsabilité de l'abandonner à lui-même. — Pardonnez-moi, Valentin : je n'ai pas pu... Je ne peux pas me passer de lui : je lui reste... Il m'a dit qu'il avait pour moi trop d'estime pour penser que j'avais besoin d'être défendue contre vous. Je n'ai pas dit non. Voilà où j'en suis. Il vous aime toujours.

— Ecoutez, m'écriai-je, au comble de la douleur, et prenant des forces contre moi-même, dans cette révélation de l'aveu de Julie — imprévu et qui m'achevait ! — écoutez... Je vous conjure de me parler vrai : ni pitié, ni compassion vaines, vous me le devez. Je vous ai offert de vous laisser libre, vous avez refusé. Aujourd'hui, encore une fois, au nom de ce que vous avez de plus saint au monde, si j'ai le courage de prendre une résolution, celle de fuir, laissez-la moi pren-

dre, ne m'affaiblissez pas ! Il y va de votre bonheur. Je ne puis pas vous le donner... laissez-moi disparaître.

A ce moment, Julie tomba en sanglots à mes pieds. Qu'il me fut dur de résister à ses pleurs même !

— Au nom de votre bonheur, laissez-moi fuir... il en est temps encore, je vous en conjure !

Ses larmes redoublèrent. Elle se jeta à mon cou comme je la relevais, me suppliant de revenir sur ce que j'avais dit ; elle ne pouvait se passer de moi, elle avait songé à cette perspective de me perdre, elle ne s'y pouvait pas résoudre ; elle mourrait ! — Je m'efforçai de la convaincre, elle résista. Peut-être eût-il fallu sembler douter de moi et me montrant moins sûr de mon amour, lui laisser entendre qu'il ne pourrait y avoir de paix pour nous qu'autant que je la perdrais pour toujours. Puisant toute mon énergie dans mon amour, je n'eus pas cette force d'en faire moins paraître. Tout

en larmes moi-même, je lui représentais notre situation.

— Nous nous enferrons, dis-je... Laissez-moi partir, demain il ne sera plus temps !

— Non ! suppliait-elle éperdue — restez ! restez-moi ! Je ne puis pas...

Qu'elle était belle en ce moment, déchaînée en ses passions ! Elle n'était que transports, pleurs, étreintes. Sa bouche recherchait ma bouche, elle me couvrait de baisers, de cris, de larmes. Jamais je ne l'avais vue telle.

— Ne t'en va pas ! Ne me fuis pas ! Reste... reste... A jamais ! Eclaire-moi... je ne sais où je suis, j'ai besoin de toi... Sans toi, à qui me confierai-je !

Je cédai à ses larmes quand toute ma vie en suspens me pressait aussi de rester. Je m'abhorrais de parler de raison quand tout en moi était déraisonnable et me contraignait à l'aimer. L'apercevant, persuadé encore que je la quittais, qu'elle allait faiblir,

je voulais qu'elle fût néanmoins à jamais assurée de mon amour.

— Quelque résolution que je prenne, lui dis-je, je ne cesserai jamais de t'aimer... Je ne pourrai jamais cesser de t'adorer dans le silence...

— Je t'en supplie... reste ! Reste !... (ce mot revenait sans cesse dans sa bouche : elle s'y accrochait, ne trouvant rien d'autre), reste... je t'aime !

Elle me le cria, de la même voix que l'instant d'avant, elle me criait qu'elle aimait Jérôme. Et ce mot, dont elle était, dans sa pudeur et son orgueil, avare — à ce point que jamais encore je ne l'avais entendu de ses lèvres — ce mot me fut plus difficile à supporter que tout le reste.

— Oh ! non.... non... pas cela... Taisez-vous ! Je ne puis l'entendre...

— Et c'est la vérité, pourtant... Je t'aime !

Elle retomba de son exaltation, je l'entendis, sa pensée tournée vers l'intérieur d'elle-même, murmurer faiblement :

— ...Inexplicable !...

— Moi, dis-je... je sens que plus jamais si je restais, je ne pourrais vous le dire.

— Oh ! si... Oh ! si...

— Que plus jamais je ne pourrais regarder dans vos yeux — vous demander quoi que ce soit... C'est votre pitié qui me répondrait !...

— Non, mon amour...

— Julie...

— Mon cher petit... mon cher enfant....

— Pauvres choses que nous ! Quelle misère que nous ! Que nous sommes misérables...

... Mon esprit ne peut plus retrouver, aujourd'hui, Monsieur, pour les rendre, ces appels, ces plaintes, ces mots entrecoupés, ce discours rompu de soupirs, d'élans, de balbutiements... Et nous pleurions désespérément suspendus l'un à l'autre, moi essayant de lutter contre elle, contre moi, me débattant avec violence dans ce combat où, ma raison engagée contre mon cœur, dans

son intérêt, je me sentais tiraillé en tous sens, comme un homme qui lutte avec l'invisible... Elle me tendit ses lèvres, avec un regard éperdu, dont je ne voyais pas le fond — quel vertige...

— Ah ! tu l'auras voulu...

Et nous roulâmes, de ces cimes si hautes, attirés par le vide sans borne, retrouvant dans l'ivresse des désirs qui, soudain, une fois encore, éternels, parlaient plus fort en nous que toute voix, ces transports, ces joies infinies... Mais nous avons pleuré encore — à mes larmes les siennes répondaient en redoublant. — Rivés !

— Ne soyez pas héroïque... Consolons-nous... aimons-nous... attendons ! Quelle vie nous serait possible, l'un sans l'autre ?...

Et sa douce voix caressante, sa douce voix de femme qui vient d'être aimée et en tremble encore, quelle musique impérieuse sur mon cœur !

— Oui... mais vous avez tué l'espérance !...

— Qu'avons-nous besoin d'espérance, si vous m'avez, si je vous ai... Vivons au jour le jour... essayons... Ne me fuyez pas. Dites-moi tout, toujours...

Et moi, caressant ce front si faible, appuyé humblement contre ma poitrine — et ces joues pâles...

— Je suis comblé, ma Julie... et désespéré ! Je n'ai jamais si fortement aimé tout ce que je perds, je ne vous ai jamais plus passionnément chérie, vous ne m'avez jamais donné plus de raisons de vous aimer que depuis que je vous perds !

— Que vous me perdez ?....

Elle se méprit, et croyant à ce mot que je persistais dans ma résolution contre elle, elle fondit encore en larmes.

— Non, ne pleurez pas, dis-je. Je ne puis pas vous voir ainsi. Ne pleurez pas... Je consens à tout !...

Nous nous quittâmes follement, au milieu de la nuit. Elle me regarda, par la fenêtre, à moitié nue — comme je partais.

Le lendemain, j'allai la voir dans la journée. Elle avait pleuré. Elle me dit que ce n'était rien, de n'y pas attacher d'importance, ses nerfs seuls étaient souffrants. Elle sourit.

— Je suis heureuse, presque heureuse, seule, au coin de mon feu. Près de lui, j'ai des remords... Des regrets, près de vous ; l'angoisse de faire du mal, malgré moi...

— Moi présent, je vous tourmente ?

— Non... je suis heureuse aussi près de vous... Mais, seule... je vous attends, et je pense à vous... Parlez, que voulez-vous de moi ?

— Ah ! maintenant, Julie, je ne puis rien vous demander, puisque c'est lui que vous aimez davantage — et quel homme accepterait ce partage !... Je n'ose plus vous demander de me montrer vos yeux, crainte d'y surprendre autre chose que ce que je voudrais y voir ; de me regarder, de venir, de sortir avec moi... Je n'ose plus prendre votre main... Si vous alliez la retirer ?... A

tout instant je crains que votre pitié ne m'accorde ce que votre tendresse refuserait. Ah ! que la peur d'humilier l'amour peut donc être contraire à l'amour !

— Nous n'humilions rien, je vous jure... Rien n'est changé.

— Si j'avais pris ce parti de vous fuir — ne craignez rien, je cherche à prévenir le mal — qu'adviendrait-il de vous ?

— Vous vous ligueriez avec les autres pour ajouter à mes tourments, vous feriez de moi la plus malheureuse des femmes, puisqu'elle n'aurait plus de refuge...

Elle ajouta, comme honteuse, à voix basse :

— Et la plus vieille.

Je pris sa main pour la rassurer.

— Je vous en conjure, insistai-je — nous disons ici des choses graves et capitales. Je vous en supplie, ne me donnez pas de fausses espérances.

— Je dis la vérité, Valentin.

— Eh bien, au nom de cette vérité, aidez-moi à nous tirer de cette impasse. Voyez clair en vous. Croyez-vous que l'on puisse aimer deux êtres à la fois ?

Je pensais l'embarrasser, l'obliger à scruter lentement son cœur. Sans doute, elle avait déjà pesé ce problème, car relevant la tête, et me regardant, avec l'expression de la certitude :

— Oui, fit-elle. Comme une mère... Ah ! si vous saviez, mon amour, quelle place vous avez en moi et quelle part je vous donne, que nul ne peut vous prendre, et sur qui nul n'empiète, vous seriez sans doute plus assuré de moi. Et d'un autre côté, si vous saviez comme ce que je donne ne vous enlève rien ; quelles différences il y a dans un cœur partagé entre ce qui a compté pour lui, et dont il ne peut se séparer, par un restant d'égoïsme, peut-être, mêlé de reconnaissance, — et ce qui compte aujourd'hui, ce qui comptera toujours, et toujours davantage, alors que l'autre feu s'éteint et

diminue... Ah ! Valentin, c'est vous qui devriez avoir pitié... C'est bien vous le maître !

— Eh ! bien, dis-je, cette part que je reçois, cachons-la, cachons-nous avec... Vous savez ce que je veux dire ?

J'avais obtenu d'elle, un peu avant, une promesse : qu'elle me laisserait louer, pour nous rejoindre, un petit appartement, où tout parlerait d'elle, où je rêverais d'elle, en l'attendant, où seule elle viendrait parfois. Elle se refusait encore à ce désir. Je ne voulais plus lui en parler dans la crainte encore qu'elle n'y consentît que dans un esprit de compensation et pour me faire plaisir. Elle me prévint ici, et me dit elle-même d'essayer, de louer ferme — que là peut-être nous trouverions, dans le secret et l'oubli de tout, des heures qui n'appartiendraient qu'à nous seuls. C'était un symbole. Elle m'ouvrit les bras, j'y tombai. A cet instant, quelqu'un frappe à la porte. C'était Jérôme.

Vous concevez, Monsieur, la violence de ces réactions qui nous brisaient, dans ces

sautes rapides, ces transpositions brutales de sentiment imposées par la pudeur, la pitié, la prudence, la crainte de faire souffrir, la crainte de l'irrémédiable. Parfois je me demandais si cet irrémédiable n'était pas à souhaiter, même, au contraire ; si placés sans délai en face d'un parti à prendre, nous ne trouverions pas dans la nécessité d'agir une solution imprévue et satisfaisante, par le fait que reçue du hasard et des circonstances, nous la subirions mieux que choisie de nous-mêmes. — Julie se refusait à avouer tout à Jérôme, hésitant sans cesse comme vous l'avez vu, sur le parti à prendre ; et moi je n'en prenais pas, par souci pour elle, pour ne pas la mettre, à la faveur d'un brusque éclat dans l'obligation de choisir. Car je savais bien que si Jérôme apprenait jamais ce qu'il ne devait pas savoir, il ne consentirait pas à ce partage. L'avouerai-je aussi ? Jusqu'au milieu de la passion la plus vive, de la jalousie la plus dévorante, j'étais encore retenu par le reste d'un sentiment fort et

puissant sur moi : l'amitié. Sans doute, j'y avais manqué. Mais j'aimais encore Jérôme des Groues. Comprenez-moi si vous pouvez, je ne prétends pas qu'on m'admire, je voudrais que l'on me comprenne. J'avais honte de moi, et s'il avait levé la main sur moi, je ne me serais pas défendu. — Mais à lui porter ce coup public, délibérément, de sang-froid, pour n'en tirer d'avantage que pour moi, — impossible. Je savais que forcée de choisir, c'est à moi que Julie s'attacherait : je ne pouvais le devoir qu'à la trahison. Et si j'étais coupable envers Jérôme, je croyais l'être moins, puisque je souffrais. Mon malheur faisait mon excuse. Le hasard avait conduit les choses. Seul le hasard, les dénouerait. Dans ce renoncement à la seule chance qui me restât, je voudrais que vous trouvassiez de quoi pardonner mes faiblesses. C'est de ce que j'en ai pu souffrir que je prétends que je les paie.

Oh ! à un ennemi mortel, je ne souhaiterais pas cette douleur que l'on doit cacher,

réprimer, jusqu'au plus obscur, au plus secret de soi : s'arracher aux bras de la femme qu'on aime pour cacher à l'ami qui vient la honte de ce qu'il ne prendrait que pour une trahison, dépouiller la vraie âme, s'en faire une autre ; en brider les transports, coller sur les regards, les mouvements, la voix du fou d'amour qu'on est en ce moment, le masque léger de l'indifférence ; tendre la main, sourire, mentir, répondre à l'affectueuse bienvenue qui vous est donnée ; voir enfin, voir cet homme qu'on voudrait haïr, qu'on aurait des raisons de haïr et devant qui l'on doit s'incliner, voir cet homme toucher la main de votre maîtresse, qui d'abord a été à lui, et dans un regard lui témoigner toute sa tendresse, toute sa tendresse franche, profonde, passionnée, et la saluer d'un sourire qui à lui seul contient, par ce qu'il rappelle, dix ans de constance et d'amour — cent fois plus que tous nos baisers n'en exprimeraient !

Jérôme en pénétrant dans la chambre de

Julie ne fut pas sans s'apercevoir qu'elle et moi nous avions pleuré. Entre nous trois, qu'il passa de choses dans la seconde ! Que d'indécision pour Julie, que de brûlures pour moi, quel doute pour Jérôme ! Il se tut un instant. Nous fîmes effort pour sourire. Nous parlâmes de choses indifférentes. Jérôme le premier, parce qu'il était le plus fort. — Quand je dus partir, quelle douleur j'emportai avec moi ! Mais que de douleur aussi je laissais derrière... L'esprit, Monsieur, a de la peine à le concevoir. Je renonce à vous le dépeindre.

XI

La plus forte des marques d'amour n'est-elle pas de s'humilier devant ce qu'on aime ? Je n'ai pas craint de la donner, après tant d'autres. Oui. Mais gare au réveil ! C'est de s'être humilié qu'on en veut le plus à la femme qui a cessé d'aimer — ou d'être aimée. C'est ce qu'on pardonne le moins. Les mois qui suivirent les scènes douloureuses que j'ai rapportées tout à l'heure, nous tentâmes, Julie et moi, une vie nouvelle. Ce fut prolonger le martyre : quoi que nous pussions essayer, nos raisons de souffrir de-

meuraient les mêmes. Seulement, maintenant que nous savions mieux, et que le fond de nos cœurs n'était plus secret, nous ne pouvions plus nous cacher l'un à l'autre, il n'y avait plus moyen de nous mentir. Julie, jusqu'en ses silences, m'était transparente. Elle pouvait détourner son regard, elle ne me donnait plus le change. Et moi, si je me taisais, allant et venant, devant elle, comme une bête en cage...

Et pourtant je me voyais si puissant sur son cœur ! Le bonheur était près de nous. Un voile si léger nous en séparait ! Il n'eût pas dépendu de nous de l'écarter... Hélas ! j'éprouvais alors, dans mon incapacité à faire tout à fait tourner la chance, un sentiment de solitude épuisant — d'autant plus que j'étais plus près d'elle, au bord de la grande passion mutuelle, égale. Que nous y cédions, cela n'était pas du ressort de sa volonté, ni de mes désirs : mais des circonstances, qui demeuraient défavorables. Je ne m'élançais que pour retomber. Vol d'oiseau

prisonnier qui toujours donne de la tête aux barreaux qui l'enserrent. Ses réactions lui brisent les ailes.

Qui donc a dit que les trop longues espérances usent la joie comme les longues maladies usent la douleur ? Il en est ainsi pour l'amour. Quelle félicité jamais eût pu nous payer d'une si longue attente ?... Toujours la promesse d'un état nouveau, que l'on renvoie au lendemain ; aucun plaisir dans le moment présent, si ce n'est pris par surprise et comme volé à soi-même ; un vague projet d'harmonie future, impossible à remplir, sur lequel on s'aveugle éternellement, par de chimériques raisons, qu'un propos ambigu fait naître. On vit ainsi dans l'équivoque, jusqu'au moment où elle tombe. C'est pour s'apercevoir alors qu'on est en plein malentendu et à cent lieues l'un de l'autre ; on a pris son rêve pour le réel, confondu son propre désir avec le désir de l'autre, mis en commun ce sentiment si lourd de son impuissance à saisir tout seul le bonheur, sur la

branche trop haute. On pense qu'on y sera aidé. On a été trop confiant, on a cru aux mots, à leur valeur unique et fixe, indivisible, alors qu'ils ne sont que des gazes de couleur changeante qui recouvrent les idées et les affections et les trahissent en les exprimant. — C'est la faute aussi de celui qui donne un sens trop strict à la moindre nuance un peu favorable et a le plus d'avantage à espérer, à cristalliser sur un gage donné, mal interprété. On s'aperçoit un jour qu'il faut se détromper. Brusque et rude rappel à la vérité. Que de chemin à refaire en arrière ! Tout le bonheur échafaudé sur un mirage tombe et s'écroule dans la boue.

Une espérance dont soudain on voit l'impossible, c'est une illusion qui s'en va. Une à une, l'oiseau perd ses plumes. A la fin, pourra-t-il voler ? — J'ai fait l'apprentissage laborieux de ces leçons, l'une après l'autre fleurissant, comme d'une terre bien grasse, sur mon cœur qui se déprenait. Que la vie était difficile, pour ce cœur ! A mesure

qu'il s'endurcissait, comme ces poitrines d'athlètes entraînées chaque jour à mieux recevoir les coups les plus durs — il devenait moins sensible aux douceurs, sans pourtant devenir plus indifférent à la souffrance. Julie et moi, dans ces alternatives, nous étions comme deux bouées sur un fleuve, que le rhythme des flots tantôt rapproche et tantôt sépare. Hélas ! il y avait déjà moins de plaisir pour nous à nous trouver un instant unis que de tristesse à nous voir éloignés. Nous n'avions de certitude que lorsque nous nous apercevions incapables d'entente, et nos seules joies c'était de pleurer ensemble, ou de nous reposer l'un près de l'autre, triste et faible. Cependant, le bonheur, il s'en fallait de si peu que nous l'atteignissions ! De cette pensée sans doute venait cette dernière résistance, cet accrochage désespéré à l'espoir ; et cette seule petite lueur entrevue était tout ce qui nous empêchait de nous laisser emporter par le courant qui sans cesse nous sollicitait, pour nous désunir. Elle, de temps

en temps, au moment du reflux, se sentait touchée, attendrie, amollie dans sa résistance, et de grands frissons la parcouraient toute, et elle sentait en elle se détacher encore quelque chose qui la libérait, mais jamais assez : il semblait qu'elle allât succomber à ce poids qui la faisait pencher de mon côté. De même à l'automne, dans la saison des pluies, certains mouvements du sol, parmi les montagnes, qui font trembler sur leurs bases, avant que de s'écrouler, dans une chute irrésistible, les grands pans de rocs que l'on croyait fixés à leurs hauteurs, et de toute éternité, pour toujours.

Elle me tentait, alors : elle semblait n'être plus retenue que par un doute :

— Est-ce que vous n'avez pas besoin de gaieté, de jeunesse, de facilité ? Vous m'avez dit un jour ceci... j'y pense ; ou cela... et cela m'inquiète.

Elle voulait ainsi me décourager, et me présentant d'autres objets qu'elle, me faisant un tableau séduisant des plaisirs du

monde, par exemple, des succès commodes que l'on y rencontre et auxquels j'avais renoncé pour elle, — mobile comme une couleuvre, elle glissait entre mes doigts, résistait à la persuasion sous couleur de prudence, trouvant sans cesse dans son cœur un prétexte nouveau à m'opposer, là où sa raison paraissait vacillante et affaiblie. C'était à la fois s'assurer de moi, qui protestais, et se défendre contre elle-même, parfois jusqu'à refuser de se laisser émouvoir...

Si je paraissais las, si j'avais l'air de céder à ce lent travail entrepris par elle, qui tendait à nous détacher — je la sentais alors épouvantée et malheureuse d'avoir trop réussi. Il me fallait lutter autant contre moi que contre elle, et contre tout, jusqu'à des rêves. Et malgré elle, elle pleurait. La voir pleurer était pour moi le spectacle le plus déchirant, en face duquel je ne pouvais rien que m'amollir à mon tour. Elle ne bougeait pas, — ni soupir, ni geste, — mais ses larmes coulaient silencieuses de ses yeux,

roulaient lourdement sur ses joues, comme un trop plein déborde. Elles semblaient dire, ces tristes larmes sans orgueil, qu'elles ne pouvaient toutes tenir dans son cœur... Ah ! Julie alors, la pauvre petite chose amoindrie, blessée et douloureuse, n'ayant plus que des raisons de souffrir : une bête traquée, épuisée et qui tombe, forcée, prête au coup fatal... Pouvais-je alors le lui porter ? Etait-ce à moi ? — Non, j'oubliais seulement mes peines pour les siennes.

Chose étrange ! Dans les moments de lassitude où je me laissais choir, par besoin d'appuyer mon cœur, à bout de souffle dans cette lutte contre l'insaisissable, comme un nageur pris dans un remous et des herbes, sur quelque chose de solide, une pierre où poser le pied et reprendre haleine, je n'avais pas d'autre refuge que l'amitié, par endroit résistante encore, de Jérôme. Oui, l'amitié m'était encore plus chère et plus indispensable que l'amour. C'est qu'elle est plus durable, c'est que l'estime de soi, la con-

fiance, l'énergie sont du côté de l'amitié, et l'on tient à cette estime, à cette confiance, à cette énergie par une sorte d'élan instinctif vers le bien et vers la lumière. Cela malgré la trahison — et parce qu'on n'a pas voulu la trahison. Julie s'apercevait aussi de cette espèce de balance où j'oscillais, dans mon cœur déséquilibré. Elle en souffrait, jalouse à son tour ; elle repartait à nouveau, me reprenait, pour s'arrêter elle-même et de nouveau me modérer, lorsque je croyais pouvoir, sur ces preuves, lui demander de décider et de me suivre.

Me suivre ? Où ? — Je n'étais même plus sûr de moi, de mes désirs, de mes vœux d'hier, hier encore toute ma vie. A ces assauts continuels, où le cœur s'use, la lutte ne devient plus qu'une lutte pour elle-même où l'on oublie l'objet qu'on s'est proposé pour victoire. Vainqueur, eussé-je eu la force d'être heureux dans la paix, et le combat ne m'eût-il pas manqué, une fois rendu inutile ? — J'avais changé. Si j'ai pu un jour, au temps

de la jeunesse innocente, paraître aimable, ouvert, alerte, gai, plein de ces croyances ravissantes peintes sur un front de vingt ans, que le Valentin d'alors était loin de ce candide lévite en adoration des premières années ! Maintenant, plongé dans le feu, fourbe, sec, irritable, jaloux, fourbu de la tâche, je n'étais plus que l'ombre de moi-même, et l'effort m'avait harassé. Aimais-je seulement encore ? — Je fis, un soir d'été, promenant seul une atonie universelle, absent de toute chose et rongé, je fis la rencontre cruelle d'un couple d'amoureux jeunes, qui marchaient tendrement enlacés. Ah ! quel abandon, quel enivrant don de soi-même, pleinement heureux de s'offrir, dans le visage de la femme tourné comme une fleur qui s'ouvre au jour, vers le regard de son amant ! Comme elle me parut enviable, dans son mépris du reste du monde ! — Pour moi, quelle joie dans l'amour ? — J'étais comme Sisyphe, et tout pareil à ce cheval côtier dont le rôle éternel est d'aider

les autres, du bas de la montée en haut, et qui jamais ne connaîtra les galopades heureuses, dans les grands prés calmes, sous les nouvelles frondaisons.

Parfois, quittant Julie, et me trouvant dans la rue, seul, aspirant largement l'air vif — je me sentais délivré d'un poids, heureux d'être seul. Ma douleur cessait d'être active. — Alors, pourquoi ne pas toujours rester dans la rue, direz-vous? — Incapacité de prendre un parti raisonnable, assurément, mais dont je me suis trop dit pendant longtemps qu'il me tuerait ; horreur de souscrire à cette faillite, dans une affaire où tout mon cœur depuis longtemps a été engagé. Eh ! quoi ! au moment même d'emporter la partie l'abandonnerais-je, et n'aurais-je tout donné de moi qu'en pure perte ?... Et, grand Dieu ! tout n'est pas si simple. Avais-je la velléité de m'affranchir, je me représentais Julie, Julie si changée elle aussi, nerveuse, affaiblie, malade. Elle m'inquiétait, dans le désordre de son cœur agité sans

cesse, jamais en repos, toujours tendu à rompre. Je la voyais à tout instant respirer avec plus de peine, ses yeux subitement cernés d'une ombre plus large, obligée parfois de recourir à l'éther, pour calmer ces malaises. A mon tour, je sentais s'infiltrer en moi cette pitié amoindrissante, première marque de la diminution des sentiments purs.

Savez-vous rien de plus affreux que cesser d'aimer ? On ne s'en aperçoit pas tout d'abord. On continue par habitude à caresser par la pensée l'image aimée que l'on porte en soi. On y rapporte sa tendresse, ses moindres pensées, son travail, sa vie entière ; on s'émeut sur son souvenir, axe toujours de l'univers. On imagine ne pas pouvoir se passer de la femme si longtemps désirée et chérie. On la chérit, on la désire encore. Mais c'est emporté par le mouvement acquis, par obéissance au pli pris, à la pente naturelle et machinale de l'instinct ancien... Et puis, un beau jour, on s'éveille,

on accède à d'autres soucis, une pensée nouvelle anime l'esprit infidèle, le cœur distrait s'endort, cesse de battre. Ce qui n'était la veille encore que corvée devient amusement. On y trouve un certain piquant, tout paraît changé. La journée coule, le soir vient ; et brusquement, avec stupeur, on s'aperçoit que pour la première fois, depuis toujours, on a passé un jour sans *elle*. On s'interroge avec étonnement, et c'est pour découvrir qu'on prononce un nom, qu'on évoque un visage, qui sont les siens, pour la première fois, sans que rien aille en soi plus vite, s'émeuve, tremble. On n'aime plus. La pensée revole en arrière, on se tâte dans le passé. Hier, avant-hier, on n'a pas tressailli d'amour. On cherche, on examine. On constate qu'il y a longtemps qu'on n'a pas souffert d'amour, et sous tel geste fait, tel mot prononcé, on voit l'habitude. On n'aimait plus, déjà. On se rend compte que c'est fini, que c'était fini, depuis des jours, des mois peut-être. C'est comme si l'on ve-

nait d'apprendre la mort déjà ancienne d'une personne chère, que l'on pensait seulement absente, en voyage : une mort qui remonterait à plusieurs années... Un écroulement ! La fin d'un rêve ! On se dit qu'on a vécu de longs mois, aveuglément, sur une illusion d'amour qui ne correspondait plus à rien de réel ni de vivant. Et l'on pleure éperdûment sur cette faillite du temps et du cœur perdus, cette trahison de la conscience et de l'amour, parti depuis de beaux jours, sans retour possible...

Alors, dès que l'on revoit le visage amaigri de sa maîtresse, on lui en veut irrésistiblement, d'avoir été l'occasion d'une pareille déception. On la scrute avec cruauté, pour savoir enfin ce qui lui est advenu de différent, de nouveau, qui fait qu'on ne l'aime plus. Ses rides vous apparaissent ; ses cheveux blancs, on les regarde, et on les compte alors, comme ceux d'une étrangère. La présence de l'éternelle jeunesse interposée par l'amour fait soudain défaut. Elle vous

regarde à son tour, étonnée de cet air qu'elle ne vous connaît pas, et dit : — « Qu'as-tu ? » — On frissonne. Sa voix a déjà pris pour vous l'éloignement des choses mortes, des choses finies et passées. C'est comme un écho ancien qui réveille en vous, sous la poussière, les premiers battements d'un cœur qui n'est plus le vôtre. On va commencer à faire souffrir, parce que soi-même on souffre de tirer après soi, semble-t-il, un poids lourd, inerte. Ah ! le boulet, Monsieur, le terrible et pesant boulet que nous avons traîné, dès lors ! Tout, jusqu'à nos plaisirs, nous était sujet de douleur, de désaccord, de gémissement. Cessais-je moi-même de l'importuner par mes pleurs :

— Vous ne m'aimez plus, disait-elle.

Et elle ne faisait pas entendre cette plainte par laquelle, peut-être, mon âme eût été attendrie. Me révoltais-je encore contre les faits acquis, elle m'accusait d'injustice et de cruauté. Si elle me confiait ses remords, je ne voyais en eux que des reproches, puis-

que j'en étais cause. Son silence n'était pour moi que méfiance ou mensonge. En un mot, nous n'avons pas goûté une seule heure de bonheur total et d'oubli du reste. Jusque dans ses bras, jusqu'au plus aigu moment de la volupté, l'image de son autre amour me poursuivait et gâchait mes plaisirs. — Cette vue constante de mon malheur avilissait Julie dans mon esprit par sa précision. Ou bien Julie présente pâlissait dans mon âme, à côté de celle d'autrefois, non moins déchirée, mais plus véhémente. — Déjà tous deux nous établissions en nous-mêmes une différence que ces deux mots horribles représentent et que, sous peine de tout détruire, des amants ne devraient jamais prononcer : autrefois... aujourd'hui... Dans nos moments d'entente apaisée et passagère, comme deux vieux qui tisonnent et parlent du passé lointain, nous commettions cette faute d'essayer de nous rallumer à la vive flamme des jours anciens. Douce consolation, oui, quand est passé le temps

d'aimer, consolation bonne pour des vieillards. Mais pour nous, quelle humiliation de notre présent !

Et tous les jours, la même scène recommençait ; des reproches, d'un côté ou de l'autre, moi, de ce qu'elle ne décidait pas ; elle, de ce que je la poursuivais sans repos ; des larmes, des cris, des accès de désespoir, des colères ; puis des larmes encore, et de l'attendrissement, et les raccommodages qui s'ensuivent. Nous tombions alors aux bras l'un de l'autre, épuisés, meurtris, chacun cherchant à se consoler lui-même du mal qu'il avait fait à l'autre ; nous nous en arrachions déchirés et sans souffle, et nous recommencions le lendemain. — Cela sans fin, sans raison d'en finir, sans assagissement possible, sans courage, et sans l'énergie qui permettrait de sortir de là, de façon ou d'autre, une bonne fois.

XII

La situation était tendue à rompre. Julie redoutait un éclat. J'en venais à le souhaiter, qu'en dût-il sortir, fût-ce de la haine — peut-être du sang. A cette extrémité, je ne m'épouvantais de rien, j'étais prêt aux pires violences, jusqu'envers moi-même. Le hasard allait décider ; nous n'étions plus maîtres de nous. — J'allai voir Julie, un jour. Ma disposition n'était pas mauvaise. Je ne la trouvai pas, pour elle, différente de ce qu'elle m'avait semblé la veille. Douce, même, résignée. Mais est-ce que notre présence ne nous était déjà plus sup-

portable ? Nous passâmes une heure ensemble, parlant de choses sans importance pour le cœur... Et puis, je ne sais plus : sur un détail dénué de tout intérêt, nous butâmes. Elle eut un sourire ironique, j'en fus blessé, je le montrai. Elle fit retraite en elle-même, et se tut, hostile. Je la pressai, elle résista. Je me tus à mon tour. Le silence ennemi glissa entre nous, nous nous vîmes soudain étrangers l'un à l'autre. — Ainsi parfois, à la campagne, un jour lourd d'orage, tout se tait, tout est immobile, arbres, feuillages, air, dans cet instant précurseur des grands déchaînements de la nature. Puis tout à coup la nue éclate, la foudre tombe, et c'est l'ouragan. — Il en fut de même. Une scène courte, d'une violence extrême, où chacun débride son cœur, sans frein, sans mesure ; d'où rien de bon ne peut sortir parce que chacun a été blessé, et en a trop dit. Je nous voyais nous enferrer, je coupai court.

— Au revoir, dis-je, nous ne nous fai-

sons que du mal. Je vous reverrai quand vous serez calme.

— Au revoir, fit-elle d'un air brusque.

Ce fut tout, nous nous quittâmes sans seulement nous dire : à demain. C'était la première fois. Nous restâmes huit jours sans nous voir. Chacun attendait que l'autre le premier bougeât, et chacun demeurait enfermé dans son orgueil froissé.

Ce fut moi toutefois qui cédai le premier : me disant que je le devais, car elle était femme. Je m'informai par un billet rapide du moment où je pourrais l'entretenir seule. Elle me fixa une heure, dans la soirée. Je la trouvai au coin de son feu, non pas détendue par ma démarche dont j'espérais qu'elle me sût gré, — mais telle que je l'avais quittée, plus froide seulement. — Je me persuadai aussitôt que tout était irrémédiablement fini. Je n'avais plus qu'un souci au monde : ne pas aller gâcher par des mots durs ce qu'il y avait eu de grand et d'émouvant dans notre amour. Au moins, si tout devait s'achever

de la sorte, misérablement, que nos regrets pussent embellir un peu pour nous le souvenir de tant de rêves avortés ! — Je le lui dis, dès l'abord, et pensais la toucher par là. Elle était faite à cette idée de rompre. Je ne voulais que dénouer. Elle haussa les épaules devant mon scrupule.

— A quoi bon mentir, dit-elle, et mentir à soi-même! Vous n'aimez plus, vous ne verrez bientôt dans tout ce qui me concerne que des raisons de me haïr. Cette conversation est inutile. Il ne vous reste plus qu'à oublier.

Son ton était trop assuré pour être vrai — telle que j'avais appris à la connaître. Elle avait étudié un rôle qu'elle me débitait. Il me sembla que la quitter ainsi c'était la perdre davantage ; ah ! je voulais lui plaire encore, au moment de nous séparer !

— Ne parlez pas ainsi, lui dis-je doucement. Vous ne me donnez pas le change. Je suis plus triste qu'irrité, et vous aussi, au fond de vous, êtes de même. Quittons-nous amis, s'il faut nous quitter !

Elle fit un signe d'assentiment avec la tête.

— Mais ne croyez pas que je vous haïsse. Je vous perds épris — et si je renonce, c'est pour n'avoir pas à vous renoncer chaque jour un peu — comprenez cela — jusqu'au point d'humilier l'amour.

— Qui parle d'humilier l'amour ? s'écria-t-elle, en relevant le front, et me fixant alors, sortie soudain de sa froideur voulue. Elle était belle ainsi. — Qui parle d'humilier l'amour ? Et moi, ne m'avez-vous pas cent fois humiliée, dans votre constance à me rappeler sans cesse, par une jalousie où rien ne vous fondait, vous, que je n'étais pas à vous ?... Maladroit ! Etait-ce donc de la sorte que vous pouviez compter de m'endormir ? Je ne vous demandais rien. Aviez-vous le droit d'entrer dans ma vie comme une flamme et de répandre l'incendie autour de vous ?... Je n'étais qu'une femme — vous m'avez brûlée...

— Ah ! moi-même je ne suis plus qu'un monceau de cendres !

— Il y a d'autres femmes au monde, que vous pouvez aimer !

Cela, Julie ne devait pas le dire. C'était trop attendre de mon peu d'amour pour elle. Par là, elle m'offensait, mais surtout elle m'attrista.

— Vous savez bien que ce que vous en dites est pour me tenter, lui dis-je — et que ce n'est pas vrai. Je ne vous demande plus rien, c'est entendu. Mais je n'accepte de vous quitter ainsi que persuadée que vous aussi vous me perdez vous aimant encore. Ce ne serait pas juste autrement.

— Oui, dit-elle rêveusement — j'ai ma part. Soyez content.

— Ah ! m'écriai-je en lui montrant mes pleurs — je ne demande pas que vous payiez mes ruines ! Mais vous m'aurez donné de tout connaître de l'amour — jusqu'à...

— Jusqu'à la haine ? interrompit-elle. Je sens parfois que vous me détestez.

— Je n'ai point de haine contre vous,

Julie. Je vous le jure. Il me semble seulement que vous ne cherchez qu'à éprouver ce que je puis souffrir.

— Ingrat, dit-elle.

— Ingrate aussi !

— Non, pas ingrate, mais consciente. Sommes-nous seuls, encore une fois ? Ecoutez — il faut que vous sachiez aussi. Rendue à moi-même, je viens de voir ce que nous avons fait. Vous souffrez, j'ai souffert autant. Mais qu'est-ce que cela auprès de la souffrance injuste que j'ai senti frémir à mes côtés, ces jours-ci, devinant tout ce que, malgré mon silence, je n'ai pu cacher qui se passait en moi... Il souffre, il ne dit rien, sent tout, et sait se taire. Mais parfois, trop visible, sa douleur éclate. Hier, il a pleuré. Il ne peut se faire à l'idée de vous trouver là, assis près du feu comme par le passé, constant, amoureux, fidèle, toujours épris, danger perpétuellement suspendu sur sa tête, sur son bonheur. — Hélas ! si je l'aimais encore, Valentin, si je l'aimais

d'amour, si je ne vous aimais pas, ingrat encore ! — que ma tâche serait donc aisée, et — pardonnez-moi ! — avec quelle allégresse je vous sacrifierais à son repos, hélas! Mais je ne l'aime plus d'amour, et les seuls liens qui nous retiennent sont ceux de l'honneur, du souvenir et de la pitié. J'ai pitié de lui, Valentin !

— Et de moi, n'avez-vous point pitié ?

— J'ai moins pitié de vous, puisque je sais que je vous aime, et que si je dois vous déchirer, je m'en déchirerai d'autant ! Je n'ai pas pitié de moi, puisque je me déchire en vous repoussant. Aurais-je plus pitié de vous ?... Allez, allez, même absent, même loin de moi, et si vous prenez de la haine pour moi de ce que vous appelez ma dureté, mon ingratitude — vous seriez encore le mieux partagé, puisque je vous aime!

— Puisque vous m'aimez...

— Eh oui, je vous aime, imbécile qui ne le voyez pas ! Oui, je vous aime !...

Elle criait ces mots, comme pour s'en per-

suader mieux, à les entendre, à en sentir le goût une dernière fois, dans sa bouche. Elle se reprit :

— Et là n'est pas la question ! Emportez cette certitude, si elle vous est de quelque chose ; mais éloignez-vous, maintenant, je vous en conjure, puisque votre présence fait du mal. C'est votre faute, si je vois cela maintenant. Pourquoi m'avez-vous laissée, huit longs jours, seule avec moi-même ? La vérité me crève les yeux. La vue du mal que je cause est mon châtiment, je me le reprocherai toute ma vie ! Je suis heureuse dans mon malheur de vous aimer encore : si je vous aimais moins, je ne serais pas si malheureuse, et ma faute me serait moins lourde — et je veux être malheureuse, pour mieux payer ! — Allez-vous en, si vous avez des entrailles. C'est à vous de vous incliner. On souffre, on souffre par vous.

— Et quoi ! m'écriai-je, — n'ai-je pas souffert, des mois, des années ! Depuis six mois, est-ce que je ne subis pas, moi aussi,

le plus dur martyre ; rien que pour vous voir seulement, est-ce que je n'accepte pas tout ? Et de me présenter chez vous comme un voleur, de me cacher, de trahir, pour ne pas faire du mal — et d'abaisser l'amour ?... Est-ce que de tout cela je n'ai pas le cœur écrasé, et n'en agis pas moins comme nous avons décidé, comme vous avez voulu ? Ah ! je me révolte à la fin ! Je me courbe, je m'incline, j'accepte ! J'ai tout accepté, tout subi. Vous me parlez de sa douleur ? Et la mienne ? Il ne fallait pas m'accueillir dans votre esclavage ! — Quoi ! On a voulu m'écarter, je me suis écarté ; mais me retenir aussi dans les limites que nécessitait pour le monde la crainte du scandale, à me voir tout à coup disparaître ; j'ai consenti encore. J'ai voulu fuir, me terrer, disparaître — on m'en a empêché. Et qui ? Vous. Vous-même. Je vous l'ai offert, rappelez-vous. Qui m'a retenu ? Vous encore. — Cette fois, vous me chasserez, je m'attache à vous. C'est un procédé trop injuste que de répon-

dre à mon cri de douleur, en m'en montrant une autre. Nous sommes à égalité dans la douleur. Est-ce moi qui dois la payer, parce que j'aime le plus ? Et vous ? C'est son amour qu'il considère, en face du mien. Non le vôtre... S'il savait que vous, vous m'aimez, il...

— Il le sait, Valentin.

— Il le sait ?... Vous...

— C'est moi qui le lui ai dit, pour me défendre contre vous.

Ah ! cette fois, c'était bien sans remède. Et je comprenais. Je me levai, défait et pâle. Pourquoi cette assurance nouvelle de la rupture nécessaire, où j'étais déjà résolu en venant, m'accablait-elle plus que la décision que j'en avais prise ? Est-ce que décidée par moi seul, la rupture m'était plus légère, qu'imposée par d'autres ? Ou bien la seule vue de Julie avait-elle suffi à m'ébranler dans ce dont je me croyais sûr, en me rendant chez elle : que je voulais et pouvais rompre ?

— Vous avez fait cela ? dis-je quand je pus parler. Très bien. Et alors ?

J'étais debout devant Julie. Elle se leva. Ses yeux fixés sur moi, blanche, tremblant. Elle se tut un instant — un siècle.

— Alors, fit-elle, la main sur sa gorge — alors... partez...

Je la regardai sans mot dire. Et brusquement, m'arrachant de là, je m'élançai. Alors elle poussa un cri épouvantable, de bête qu'on égorge, et tomba, sur la cheminée. J'accourus à elle, elle tremblait de tout son corps, ses dents claquaient. Je l'assis dans le fauteuil qu'elle venait de quitter, je m'agenouillai auprès d'elle. Je savais où elle mettait ce petit flacon d'éther dont elle usait depuis quelque temps, dans ses crises de cœur. Je le trouvai, le lui fis sentir. Elle respira profondément, ouvrit les yeux, me vit et me sourit doucement. Puis des larmes coulèrent de ses yeux, restés secs jusqu'alors. Elles me firent du bien, autant qu'à elle . c'était la seule chose humaine qui fût venue

entre nous, au cours de cette cruelle soirée. Je les laissai couler, ces pleurs. Je tenais sa main dans les miennes, la pressant avec affection, je parlais seul, sans suite, avec une espèce de fièvre, pensant la calmer. Je lui jurai un éternel amour, la soumission la plus tendre. Je la suppliai de parler, de dire un mot, pour me tirer de l'inquiétude affreuse où son état me plongeait. Elle n'était pas évanouie, elle serra ma main, mais aucun mot ne sortit de sa gorge oppressée. Enfin elle tourna vers moi sa tête lourde, et je la pris dans mes bras. Elle s'abandonna. Je m'aperçus avec ravissement que nous pouvions encore mêler nos pleurs.

— Fuir, murmura-t-elle, comme se parlant à soi-même — fuir, partir avec toi... oui, j'ai rêvé cela... loin, loin !... Tu ne me connais pas toute entière... M'aimeras-tu encore !... Loin... dans quelque endroit perdu... toi et moi...

— Je t'aime, je n'aimerai jamais que toi, disais-je. Il y a encore du bonheur pour

nous... Ma Julie ! pardonne-moi... Ah ! si je ne t'aimais pas autant, j'aurais bien la force de ne jamais te faire pleurer...

Elle souriait, me pressait follement contre elle, caressait mon front de ses douces mains, et ses joues contre mon visage. Elle disait faiblement :

— Oui... oui... je suis à toi, emporte-moi... loin... loin...

Ce fut elle qui me tendit ses lèvres — passionnément, comme jamais. Ah ! quelle éternité bienheureuse pourrait valoir... Soudain, ses lèvres froides, sous les miennes, glacées... son souffle à bout, la sensation que tout son sang quittait ses lèvres, refluait brusquement à son cœur... Elle s'arracha de moi, se redressa, poussa un cri, les yeux grands ouverts, suffoqua — raidit ses bras autour de mon cou dans une étreinte horrible, puis ses bras se détendirent, s'ouvrirent en croix, sa tête retomba en arrière. Epouvanté, je portai la main sur son cœur. Il ne battait plus. Elle était morte.

XIII

Je vous laisse à penser, Monsieur, quelle horreur me glaça soudain. On a de ces cauchemars où l'on se débat, dans la demi-conscience du sommeil, contre ce qu'on sait n'être qu'un songe, dont l'épouvante vous torture. — Je revois la scène : Julie immobile et pâle, recevant la lumière jaune des deux flambeaux allumés sur la cheminée ; moi courant, sonnant, appelant, pour réveiller les domestiques. Ce premier brouhaha dans la stupeur. — Puis, la réalité terrible m'apparaissant, la nécessité d'agir.

J'envoyai la femme de chambre prévenir un médecin — il y en avait un dans la rue — et chercher Jérôme. Moi restant seul avec la morte. Nous l'avions portée sur le lit. J'étais debout près d'elle, atterré, quand ma vue tomba sur un petit meuble où d'habitude elle rangeait ses lettres. Je ne sais comment je songeai aux miennes ; traversé par l'idée soudaine qu'elles disaient tout, je frémis. Je courus au meuble. La clef y était, je l'ouvris. Je savais la place de ces lettres, Julie me les avait montrées un jour ; je les trouvai. — J'aurais eu honte de les prendre, elles ne m'appartenaient plus. Je n'avais pas de temps à perdre. Il y avait du feu dans la cheminée, je les y jetai. Le papier, serré, résista un instant aux flammes, puis céda. Une vive lueur emplit la pièce et vint frapper le profil de Julie étendue et morte, projetant son ombre agrandie sur le mur. Je regardais, hébété, flamber tout ce qui subsistait de notre amour, dans l'âtre, où le feu décrut, une fois que tout se fut consumé. La cire qui

cachetait les enveloppes fondit, coula, se répandit comme du sang... Le médecin qui entra alors me tira de la stupeur où j'étais tombé.

Il n'avait, hélas ! point de choses à faire. Il vit Julie — et, se retournant, eut un geste d'impuissance :

— L'embolie, dit-il.

Nous restâmes là sans mot dire. Jérôme vint enfin. Il s'élança jusqu'au lit. Je vis que jusque-là il n'avait pas cru. Il regarda, stupide, la femme qu'il avait aimée, qui, pour la première fois de sa vie, ne l'avait pas entendu venir, n'avait pas tourné ses yeux à sa rencontre... Puis il tomba à genoux en sanglotant. Le médecin se retira.

Alors j'allai à Jérôme, et en pleurant nous nous embrassâmes. Je lui demandai s'il préférait que je m'en allasse. Il me répondit d'un geste accablé — sans rien dire. Je regardai Julie une dernière fois — elle

était belle, pâle, reposée, comme dormante. J'aurais voulu couvrir de baisers ses joues froides. Hélas !... Je saisis sa main : elle était glacée. J'éprouvai un frisson d'horreur — et je me sauvai. Je n'avais plus que faire là.

XIV

Imaginez deux lutteurs aux prises, et le plafond qui soudain s'écroulerait sur eux. Oublieux des coups qu'ils se portaient en cherchant à se vaincre, leur premier mouvement sera de se prêter secours, pour s'aider à sortir des débris qui les couvrent, et panser leurs plaies. — Ce fut notre situation, à Jérôme et à moi, dans le désarroi qui suivit chez nous le terrible coup de la mort de Julie. — J'étais effondré. Pour tout autre, j'aurais été trahi par ma douleur : elle disait tout. Mais Jérôme était privé d'yeux, et

tout à son malheur, ne voyait pas le mien. Dans ces moments où l'on perd tout, à quoi ne se raccrocherait-on pas, quand ce serait la main de son propre ennemi ? L'amitié même défaillante se ranime à la vue des pleurs de ce qu'on a une fois aimé. Mon cœur d'autrefois, de tout son élan, dans sa solitude, accourait vers Jérôme. Oubliant pour lors nos griefs, nous nous retrouvâmes, les bras grands ouverts l'un à l'autre. Il pleurait, je pleurais moi-même, et mes larmes pouvaient sembler ne couler que sur lui. Nous nous suspendions désespérément à la seule planche qui nous restât dans ce naufrage — l'amitié, et ce fut quelque temps la consolation de notre dénuement. Nous nous étions mutuellement le témoin des jours qui ne sont plus, celui qui a connu et se rappelle l'être chéri, disparu pour jamais : le miroir qui a reflété votre propre image aux jours du rêve évanoui. Ah ! deux hommes qui n'ont plus rien, mais qui cherchent ensemble un point solide où se fixer

et s'accrocher, quand le sol s'enfuit sous leurs pas, c'est encore pour eux quelque chose que de s'appeler : mon ami ! La volonté éteinte, la conscience engourdie, l'incapacité où l'on est d'agir dans l'accord total de l'intelligence et du cœur, on quitte alors de vue toutes les raisons profondes qui devraient vous séparer, si, plus libre, on l'était de mettre en balance le souvenir des maux que l'on s'est fait l'un l'autre, et le besoin de s'appuyer encore. — Nous vécûmes sur cette équivoque, tant que la souffrance obnubila en nous la claire vision de ce qui, la veille encore de la catastrophe, était notre position respective. Tant que nous restâmes dans cet état de somnolence informe où le sentiment seul domine, où l'on est l'esclave de ce que l'on éprouve, sans chercher à comprendre et à voir — Julie n'était plus Julie entre nous : elle n'était que la morte, le symbole du malheur permanent, debout entre nous deux. — J'avais tout perdu, avec elle. Mes larmes les plus passionnées étaient

celles que je versais dans la solitude, quand je pouvais crier son nom, et attestant mon amour tronqué, me jeter idéalement aux pieds d'un fantôme. Hélas ! ma passion n'était point disparue avec elle ; elle me l'avait laissée, comme un héritage. Je recueillais sa part, et la mienne en était doublée : un grand secret à défendre encore. La solitude seule me convenait. Or, doué que je suis de ce sens malheureux de ne jamais pouvoir m'abandonner librement à moi-même, à mes affections, sans obéir à la nécessité impérieuse de voir clair en moi, je fus le premier à m'apercevoir que Julie morte, mon tourment n'avait pas cessé avec elle. Il subsistait, il me restait. Et c'était maintenant cette tâche nouvelle, de protéger en moi sa mémoire intacte et la part qu'elle m'avait donnée d'elle, contre l'autre amour de sa vie qui, sans cesse dressé devant le mien, s'opposait à lui comme un rival ! C'était de ne pas laisser cet autre amour accaparer son souvenir ; de ne pas le laisser prendre à tra-

vers ses regrets la possession d'un fantôme. Ah! dans mes rêves lamentables, tranchés net au réveil qui me la faisait reperdre encore une fois chaque jour, je voyais Julie me sourire ! J'entendais ses dernières paroles, si pleines d'un sens étrange et riche : « Emportez-moi ! » — Je restais sous le charme invincible de ces mots suprêmes ; ils bravaient la mort, et par de là, c'est au fond d'une tombe que Julie maintenant apaisée m'apparaissait pour la première fois égale et stable dans la dernière attitude de son cœur tendu vers le mien ! — Voilà ce qui me pénétrait, voilà ce qui me remplissait à la fois d'amour, de désolation, de bonheur sans mélange, de certitude et de désespoir ! J'étais frappé par cette persistance de la fatalité contre moi, qui, quand Julie était vivante, s'opposait à notre bonheur par l'interposition d'une ombre entre nous, et qui, le jour où Julie enfin avait semblé échapper au pouvoir de cette ombre pour venir à moi et se donner toute, avait suscité

contre nous, dans la mort, le dernier et définitif obstacle ! Et maintenant, après quelques jours de stupeur, après de longs mois d'un réveil hésitant à la vie poursuivant son cours, en dépit des deuils, la conscience renaissant, que voyais-je ? — Auprès de moi une douleur née de la même source que la mienne, mais qui publique, celle-là, avait le droit de ne pas se contraindre. Une douleur profonde, irréparable, et de tous les instants, plus forte que la vie elle-même dans cet homme — mon ami — plus tout jeune, et que ce coup transportait soudain jusqu'aux premières limites non de la vieillesse, certes, mais de cet âge pénible où les pas commencent à sonner moins net sur le pavé des rues, où l'ombre n'apparaît plus, comme sous le soleil de midi, écrasée et ronde à vos pieds, mais allongée au-devant de vous et sans cesse plus longue, et plus étirée, d'heure en heure, jusqu'à ce que la lumière s'évanouisse. Pour Jérôme, en effet, la vie était coupée, par la mort de ce qui

l'avait remplie tout entière, à un âge où le ressort manque, ou l'occasion, pour s'en refaire une nouvelle ; où le poids de ce qui sera désormais le passé ne peut ou ne veut plus trouver de contrepoids dans ce qui, chez un être plus jeune, serait encore l'avenir. A cet état de tristesse résignée qui suivit son premier désespoir, mais d'autant plus accablante et lourde, à ce dénuement dans lequel je le vis, tel un arbre dépouillé de ses feuilles par la bourrasque aux jours de l'automne — je sentis plus vivement, comme jamais je ne l'avais fait quand Julie respirait, combien il avait pu l'aimer et ce qu'elle était à ses yeux : tout. Ah ! plus d'une fois, au cours de ces mouvements de flux et de reflux où dans le plus fort de l'amour, on en vient à croire qu'on n'aime plus, plus d'une fois je m'étais dit que la jalousie peut survivre à l'amour, et je m'en étonnais. Maintenant, je la voyais aller plus loin encore, cette souffrance : plus loin que la mort. Oui, par delà la mort et le tombeau, j'étais jaloux encore

et, désormais, pour me distraire de ce mal, je n'avais plus cette ressource de regarder au fond de ces beaux yeux tristes et penchés sur ma peine, combien ma folie était vaine, combien j'étais aimé ! Seuls, mes souvenirs, images flottantes et incertaines à l'âme qui doute, étaient mon refuge. Seuls, le son d'une plainte ancienne, le goût rappelé d'un baiser, la chaleur évoquée d'un sein et de bras refermés sur moi... Et chez Jérôme, tout parlait si fort de Julie, la rappelait si vivement ! Son portrait, à la même place, souriant, comme une présence qui défie la mort ; son parfum, où elle s'est assise, son parfum que Jérôme avait fait le sien ; ses photographies, nombreuses, posées sur les tables, la bibliothèque, le piano, muet maintenant ; mainte étude vivement notée, par le peintre, d'une main, d'un bras d'après elle, d'un détail de robe qu'elle avait portée ; les fleurs qu'elle aimait, renouvelées dans ces vases comme si, à chaque instant, on s'attendait à la voir en-

trer : noble, sérieuse, silencieuse et chargée de trésors célés... La fin de ce qui avait été la raison même de Jérôme paraissait avoir détendu en lui le ressort caché de la vie intérieure. Ce qui, Julie vivante, était comme elle vivant, dans le secret du cœur, elle morte, il semblait qu'il ne pût le garder vivant, s'il n'en parlait pas. Rarement, naguère, son nom venait entre Jérôme et moi : par une discrète réserve, pressentant chacun comme l'odeur vive du drame qui se jouait entre nous au seul prononcé de ce nom, nous nous retenions de le dire, nous l'écartions dans nos rencontres comme un mauvais charme. Maintenant, soit manque de force pour se contenir, et que du fond du cœur, il lui échappât, secret trop lourd d'être devenu vain, quand il eût fallu être deux pour le bien porter, — soit détente, soit égoïsme se laissant libre cours à lui-même dans cet « à quoi bon ! » perpétuel où de tout son être accablé Jérôme revenait sans cesse, et moi-même cédant au dangereux

besoin de parler d'elle encore, nous ne savions que parler d'elle. C'était, tout en nuances délicates, en demi-teintes, un rappel, une résurrection constante des jours antérieurs, l'incessante évocation de ce doux visage entre nous. — Ah ! ces mots si tristes, pour attirer encore du royaume des ombres une ombre parmi les vivants ! « Vous rappelez-vous ?... Souvenez-vous ! Autrefois... Avant... » — Toutes les phrases dites au passé, à l'imparfait. — Quelle tristesse !

Quelle tristesse encore, et quel mal pour moi, cette évocation d'un amour contre lequel de toutes mes forces... Ah ! j'en avais assez souffert, et la mort aurait pu mettre un terme à ces souffrances, — non : elles n'étaient pas diminuées, et Jérôme les entretenait, aveugle, dans mon cœur, les retournait comme des cendres, soufflait dessus pour leur faire donner encore une étincelle, un rayon, une flamme ! Cette fois, je n'avais qu'à subir, et me taire.

Je cessai, moi, de nommer Madame de P...

Elle n'était Julie que dans mon cœur. Elle n'était Julie que sur les lèvres de Jérôme ! — J'écoutais, dans un silence volontaire, étreint jusqu'à pleurer d'un mal poignant, j'écoutais, je ne disais rien. Je laissais seul Jérôme rappeler le visage effacé, la voix éteinte. Je ne l'aidais pas dans cette évocation fervente. Il s'y efforçait, comme un jet d'eau relance éternellement une eau trop lourde, et qui, à chaque élan, retombe. — Et déjà je m'apercevais que mon silence était hostile. Mais qui demanderait à la douleur qu'elle sourie, sans cesse ?

J'essayai d'entraîner Jérôme hors de lui-même : nous pouvions sauver l'amitié de ce désastre universel. Je le poussai vers ses pinceaux, ses toiles. La source était tarie en lui. Je l'emmenai au dehors : il y demeurait étranger à lui-même, quand il n'était pas dans ses souvenirs. Il se faisait pesant, et retombait plus bas.

Pour moi, si lassante que me fût la vie dans cette ambiance où régnait une morte

encore partagée, Jérôme seul m'était quelque chose : un ami, un ami dans l'univers vide ! Mais que nous nous rejoignions peu ! Et déjà que de dissonnances ! — Hélas ! il y avait quelque chose entre nous — Julie toujours, ou bien un grand trou, béant, impossible à remplir, où parfois une parole tombait comme une pierre dans un puits si profond qu'on n'en peut entendre la chute... Lui aussi, il prenait l'habitude de se taire. Puisque nos communs souvenirs n'excitaient dans nos cœurs qu'une plaie redevenue vive et sensible, chacun n'invoqua plus bientôt que la mémoire intérieure. Que nos silences étaient lourds, chargés ! Nous savions bien alors où nous étions, l'un près de l'autre, mais si loin... Deux voleurs qui détroussent une tombe, et dans l'horreur du sacrilège buttent nez à nez contre l'autre.

Taciturne, maintenant, Jérôme. Parfois j'apercevais son œil, bleu et dur, posé sur moi, non plus l'œil du peintre curieux des lignes et des tons : l'œil du médecin ou du

juge. Il se modifiait. Je le vis bien. Je surpris son regard, un jour, comme enfoncé dans le divan, le mien restait attaché au portrait de Julie. Où étais-je, avec elle ? — Emporté par l'ardeur du rêve dans cette région mystique où l'âme va seule, abandonnant le corps inerte où il est. Je me réveillai de l'extase pour découvrir Jérôme devant moi. Il se taisait, aussi loin de lui que moi de moi-même. Quelles pensées rapporte-t-on de ces voyages dans l'incommensurable ? — Je le vis froncer le sourcil. Que formuler, de mes pensées ? Je frissonnai, au souvenir d'un regard pareil de Jérôme : ce froid jour de chasse, dans la forêt — son œil clair sur moi...

Entre nous deux, un instant apaisé, le drame obscur et silencieux renaissait. Nous l'avions oublié longtemps. Interrogation chez Jérôme, et chez moi horreur d'une certitude. A l'ami, je superposais dans mon cœur, l'amant, le maître de Julie. Dans sa double image, les traits détestés l'empor-

taient sur les autres. Je me retrouvais devant lui, moi, frémissant comme naguère. De quelle question non posée dépendait pour lui la sérénité ? De quel mutisme, mon amour ? L'indicible était entre nous. De ce jour-là nous nous déprîmes. Tout mot sonnait faux, prononcé par l'un des deux, qui ne correspondait pas au secret besoin de son cœur. Quelle explication eût été possible, et même, à quoi bon ? — L'amitié, désertée et morte, comme une peau de couleuvre muée, se vida de nous. Qu'a-t-elle à se dire, si ce n'est par élan, nécessité, confiance ?

Nous en étions là. Parvenus tous deux à cette limite extrême d'une situation sans autre issue que la rupture, où tout ce qui n'était pas nous-mêmes et notre unique préoccupation ne pouvait nous arrêter une seconde, où tout propos indifférent discorde, parce qu'il n'est que prétexte et diversion, où tout fait mal, jusqu'au silence même, exclusivement rempli de ce qui n'est pas formulé, mais à quoi l'on pense alors qu'on se tait ;

— état de malaise et de tension que chacun veut rompre, sans cependant pouvoir s'y décider, où tout ramène à l'idée fixe torturante, que nul ne peut se résoudre à exprimer. Lui, en proie à son doute, qu'un seul mot saurait satisfaire ; moi, tout à mon scrupule, à ma pitié, ballotté sans fin entre un besoin de vérité et la terreur de faire du mal, déchiré de regrets, de remords et de jalousie, invinciblement attiré aussi par la magie de parler d'elle encore, et de donner à sa mémoire ce dernier et navrant témoignage d'amour, en proclamant que je l'avais aimée...

Jérôme prit le parti de se soustraire à ce martyre, et pour essayer de changer, il voyagea. Comme si l'on changeait le cœur de place ! Nous nous quittâmes en amis. J'eus de lui une lettre ou deux. J'y répondis. Puis le silence, insensiblement, l'éloignement, l'absence... Il revint. Je ne le revis pas. Nous n'étions plus qu'un souvenir pénible l'un pour l'autre, de la gêne, — et du passé.

XV

Les jours passèrent, comme des cailloux jetés dans le vide. — Je vous ai dit, Monsieur, cette dualité bizarre que je trouve en moi : un rêveur qui s'attarde, à côté d'un homme énergique et réel. Celui-ci, dès lors, reprit le dessus, las de ce rôle d'éternel blessé où me prédispose une faiblesse excessive. Je me suis donné ce spectacle étrange d'une volonté tendue dans un corps débile et d'un esprit vigoureux près d'un cœur malade. Je me fixai une besogne et m'y attelai. J'avais beaucoup flâné au cours des années précédentes. Je me voyais seul, maintenant, lâché

par ma chimère, distancé par ceux qui avaient été mes premiers compagnons d'armes, au seuil de la vie. Laissant mon cœur à l'entretien de ses fantômes, je me tournai vers le travail. Que cela soit dur, c'est possible. Mais qui n'a pas de ces duretés dans son existence ? Bref, l'énergique l'emporta, m'entraîna à sa suite, et je l'ai suivi jusqu'ici, où vous me retrouvez. Ma carrière, bornée au début par une passion fatale, a prospéré. Elle a été rapide et honorable, aux dépens du reste. Mais depuis, je n'ai pas aimé, et n'aimerai plus. Quelle fortune pour un diplomate ! — Vous ne douterez pas que j'eusse tout donné au monde pour jouir encore des seuls biens du cœur... Vous voyez ici un homme qui a réussi, qui passe pour heureux et qui pourtant ne tient pas à la vie. Que me vaut-elle, si l'unique chose qui puisse compter m'est interdite ?... Mais je n'ai pas achevé mon récit, et si vous êtes tenté de l'écrire, sachez-en le dernier chapitre.

J'essayais donc d'oublier Julie, à la froideur de la science. Je n'étais pas encore assez sage pour ne compter que sur le temps. Le temps !... Qu'il fait bien les choses, et que nous avons tort, tous, tant que nous sommes, grands de la terre ou amants malheureux, de ne pas nous en remettre à lui plus souvent du soin d'arranger nos affaires ! Quoi qu'il en soit, les jours, les mois passèrent. Au fond de mon âme, à l'écart, je tâtais encore à tout instant une plaie toujours vive. J'étais consolé dans ma solitude, — si je pouvais l'être ! — de savoir mon mal toujours là. Il était ma seule richesse. Et je n'avais pas besoin d'y porter les yeux pour la sentir en moi, immuablement présente, cachée, profonde, sans cesse prête à m'enivrer. Pourtant, à mesure que le cours des jours me rapprochait du fatal anniversaire, je m'appartenais moins. Julie m'appelait en arrière. Sur le livre ouvert, ma volonté fléchissante, ma force fondaient. Un rêve encore vivace s'emparait de moi. Le jour vint,

avec son cruel et funèbre cortège de souvenirs, plus puissants, plus pressants, plus précis que jamais. Je savais qu'il ne me fallait pas songer à me rendre au cimetière, à cette date : ce jour appartenait à l'autre — et je ne devais pas tenter Dieu, affronter dans un instant pareil le regard de l'homme qui avait été mon ami ; — il avait seul le droit de s'arrêter sur une tombe. Quelle force mauvaise nous pousse, nous entraîne à commettre l'acte que, prévu de toujours, nous nous interdisons, de toute notre volonté réfléchie ? J'y cédai. A la première heure, je me rendis au cimetière. Mes pas m'y eussent porté tout seuls. Je me cachai, dès l'ouverture des portes, au fond d'un fiacre, à quelques pas de l'entrée où je savais qu'il passerait, Jérôme. Je m'étais juré d'attendre la fin de sa visite, et son départ, de m'en être assuré, avant que de courir moi-même à cet irrésistible rendez-vous donné par une morte à la partie de moi qui était morte aussi… Il

vint. Je le vis arriver, de ma cachette, sans qu'il s'aperçût de ma présence. Quelle ironie funèbre !... Eh ! quoi, j'avais encore à me cacher de lui !... Si l'orgueil comptait dans mon cœur, à cette minute, il fût vite tombé ! Jérôme passa. Je le vois encore — je verrai toujours sa démarche, son air. La douleur humaine n'a pas de limites, et pourtant, je doute qu'aucun accablement puisse être jamais peint sur un visage humain, plus terrible et plus émouvant que celui dont le visage de Jérôme était empreint. C'était un homme dévasté. Moins qu'un homme, une sorte d'automate, un presque mort, et qui marchait. Il pénétra dans l'enclos de pierre, tourna, prit l'allée qui menait à l'endroit où dormait Julie apaisée. Je le perdis de vue. Le temps coula... Puis, je n'y pus tenir, je courus, haletant, sur ses traces. Je l'aperçus de loin s'approcher du tombeau, tourner autour, se découvrir, s'agenouiller ; et là, s'abîmer immobile dans une contemplation profonde. Il y a de certains moments où le

temps paraît avoir suspendu son vol, où l'on semble arraché de la terre, où l'on plonge, vivant, mais hors de la vie, dans l'éternité. — Que dura cet espace, que l'esprit ne mesure plus, où cet homme resta enfoncé dans son muet colloque avec ce qui n'est plus de ce monde ? Je ne puis le dire, je ne comptai pas. Je sais seulement que dans la tension où j'étais moi-même, caché entre les noirs bosquets d'une allée transversale, abrité contre un monument, je guettais les mouvements de Jérôme. L'avouerai-je ? Ce n'était plus alors le spectre de Julie que je cherchais volant parmi cet air empoisonné de souvenirs, tout peuplé par les âmes errantes de ceux dont les débris reposent là ; — ce jour-là peut-être, et dans ce lieu, pour la première fois, ma pensée cessa d'être attirée, obsédée, épousée par celle que j'avais aimée : je n'avais d'yeux, mon sang n'avait de battements que pour Jérôme... Je le contemplais sans haine, comme un inconnu, comme si je le voyais pour la

première fois de ma vie. Il se leva enfin ; et moi, je frissonnai à la vue de l'effort qu'il fit pour redresser son corps exténué. Il donna un dernier regard à la pierre, et ayant hésité un moment encore, il s'éloigna.

Je le laissai partir, respirant à peine. Et lorsqu'il se fut écoulé un espace de temps suffisant pour qu'il eût franchi cette enceinte, je courus à la place qu'il avait quittée. Je tombai à genoux, Julie tout entière m'envahit ; à mon tour, je pleurai sur elle. — Que vous dirai-je de ce qui est indicible, de ce qui échappe à toute analyse ? J'étais perdu dans un océan de tristesse ; la douleur frappait de tout son poids, comme un bélier, dans ma poitrine. Je ne pensais pas. Je n'avais pas de larmes. Je répétais un nom, c'est tout. — Des ouvriers qui passaient, en me rappelant à la réalité par le bruit humain de leurs pas, me tirèrent de l'abîme où je m'enfonçais. Je me levai et, me retournant, poussai un cri. Silencieux, debout, pâle, devant moi se tenait Jérôme.

Il me regardait sans colère ; une force invincible l'avait ramené sur ses pas, et il m'avait vu. Alors, tout de suite, il avait compris, — et maintenant, il se taisait en présence de la chose nouvelle, révélée soudain. Il me retrouvait, en sanglots, devant la tombe de Julie. Il comprenait, et cette lumière inattendue et brusque l'aveuglait. — Nous restâmes ainsi un long temps en face l'un de l'autre, sans rien dire. Il semblait indécis et plus un spectre que lui-même : pour moi, bouleversé par la nécessité brutale de m'expliquer, inéluctable, cette fois, j'alternais en des sentiments opposés. J'aurais voulu me taire, en soutenant son regard, rester sur une défensive taciturne qui convenait à mon orgueil : allions-nous donc nous disputer un cadavre ?... Et j'éprouvais au même instant un mouvement irrésistible vers l'ami malheureux et souffrant, et cette pitié fraternelle qui devient celle de tout homme devant toute souffrance d'homme. Ce sentiment l'emporta, et comme il fallait

rompre le silence, ce fut moi qui dis, d'une voix calme, mais sans bravade :

— Faites de moi ce que vous voudrez...

Il leva et laissa retomber la main, en signe d'impuissance. Le mal souffert dépassait toute humaine mesure, les lois du monde ne comptaient plus. Et que pouvaient-elles pour lui ? Son orgueil n'était pas blessé. Il ouvrit la bouche pour parler, mais, craignant de nous expliquer dans ce lieu :

— Non, dis-je... pas ici !

— Vous avez raison, fit-il. Venez.

Docilement, je le suivis. Il me fit monter en voiture, donna son adresse. Le trajet s'accomplit sans que je pusse émettre une parole. Les sanglots retenus m'étouffaient : j'eusse éclaté, s'il m'avait fallu dire un mot. Et cependant, incapable de prévoir ce qui allait s'ensuivre, mais sachant que l'heure était arrivée où il faudrait enfin sortir du doute et de l'incertitude, et déposer tout masque, et être vrai, mon cœur s'ouvrait, se

déchargeait, se libérait. J'acceptais par avance ce qui devait être. Je ne savais ce que j'allais dire, mais ce ne pouvait être que la vérité. J'étais comme dans un remous, parmi mes remords, pris entre ma faiblesse et la violence de mes sentiments. J'aurais voulu saisir la main de Jérôme et la serrer ; et aussi, dussé-je mourir, il m'apparaissait qu'il ne m'appartenait plus qu'un devoir : ne pas trahir l'amour dont j'avais battu, ni le nier, en le renonçant.

Nous arrivâmes devant sa maison. Je me souvins de la grande verrière éclairée, telle qu'elle étincelait dans l'ombre, le premier jour où Julie reçut l'aveu de mon amour. Je montai l'escalier en luttant contre une émotion étrange. Mais à peine fus-je entré dans l'atelier, je ne pus pas me contenir ; et avec cette voix tremblante que donnent les pleurs maîtrisés, ma consience parla, de toute la force du sentiment profondément enraciné.

— Jérôme... Je vous jure, malgré tout ce

qui nous sépare, et je ne le dis pas pour vous tromper, — que cela reste pur entre nous ! — Jérôme, j'ai toujours été votre ami !...

Puis je ne pus en dire davantage, l'émotion m'étreignait. Il étendit la main, et :

— Je vous crois, dit-il. Je ne pourrai jamais vous en vouloir. Je serai toujours votre ami, moi aussi. Mais il y a entre nous quelque chose qui est indicible, et de plus fort que l'amitié. Et nous ne pouvons pas haïr ; nous ne pouvons que nous déchirer !

Il se tut un instant. Il ne savait pas ce qu'il désirait, et si même c'était de savoir !

— Et à quoi bon ! poursuivit-il. Je souffre et vous souffrez. Nous nous efforcerions de cacher l'un à l'autre ce qui n'a pas besoin d'être formulé pour être senti. Nous n'en souffririons que plus. Sans cesse, par tous les détours, ma pensée me ramène sur la seule image qui compte pour moi, et cette image est maintenant empoisonnée à jamais. Il y a un doute dans mon cœur.

Ce que je ne sais pas, et pourtant ce que je devine, ce qui est vraisemblable, ce qu'il me semble qui devait être dans la destinée, aujourd'hui que j'y songe, et contre quoi toutes les forces de mon cœur, de mon sang et de mon esprit se révoltent, ce dont je doute, ce que j'ignore et frémis de savoir, voilà mon perpétuel vautour ! Ah ! Valentin que j'ai aimé, Valentin qui m'avez été plus qu'un frère, faudra-t-il que j'en vienne un jour à souhaiter ne vous avoir jamais connu ?

Il marchait dans l'atelier, parlant à lui-même, sombre, en proie au fantôme.

— Et vous... et vous... Tenez, je me mets à votre place, Valentin, et je m'étonne que vous soyiez sans haine contre moi. Vous pouviez me haïr. Vous ne l'avez pas fait... Pourquoi ?

Puis, après un silence :

— Ah ! pourquoi aussi suis-je revenu tout à l'heure ! Nos vies s'étaient disjointes d'elles-mêmes. Qu'allons-nous réveiller en-

tre nous les morts ! A quoi bon, à quoi bon savoir !...

Et il s'écartait de moi ; et j'étais surpris, pensant qu'il n'aurait qu'une question à la bouche — et cette question, il l'éludait. — Mais elle jaillit soudain, de ses lèvres, plus forte que sa volonté, et irrésistiblement entraîné par le démon du doute, il lui donna corps :

— Vous l'aimiez ! Vous l'aimez encore !... N'est-ce pas ?

J'eus un geste vague des épaules. Est-ce que je songeais à me défendre ? Est-ce qu'il y avait rien de possible entre nous, hors la vérité ? Quel mensonge n'en eût pas semblé un ? Et quelle honte alors ! Il fallait me taire, obstiné — ou dire oui. La pensée contraire ne me venait pas. Qu'importaient d'ailleurs les protestations ? Ne m'avait-il pas vu effondré sur la tombe de Julie ? N'avait-il pas tout compris, dès lors, de mon désarroi, qu'il avait lu dans mon regard, lorsque je m'étais relevé ? J'avais souvent,

du vivant même de Julie, envisagé par devers moi la possibilité d'une explication entre nous. Je ne doutais pas qu'elle dût un jour se produire ; non que je la cherchasse, ni que j'eusse la pensée qu'il la provoquerait. Mais le hasard nous pouvait mettre à tout instant inopinément devant elle. Et alors ? Etre pris de court, ou dès lors prévoir ce qu'il en sortirait. Je m'étais interrogé ; j'avais de sang-froid examiné les circonstances dans lesquelles je présumais qu'elle aurait lieu ; j'avais pesé les réponses, imaginé les questions. S'il m'interroge sur moi-même, m'étais-je dit, je répondrai la vérité : que j'aime. Si enfin il veut éclaircir à jamais un doute plus précis, à savoir si j'étais aimé, si je le savais, si l'irrémédiable avait été, ceci ne m'appartenait pas : « Demandez à Julie », eussé-je répondu, afin de ne pas engager de mon propre mouvement et dans le sens de mon seul intérêt, la responsabilité d'une femme que j'aimais assez, au risque de la perdre à jamais, pour ne

pas vouloir accepter d'elle un don que j'aurais dû à la pression des circonstances, plus qu'à sa libre volonté... Mais Julie n'était plus, et il ne s'agissait plus d'elle, mais de son souvenir, qui devait rester pur, fût-ce dans le cœur de celui qui me l'enlevait encore, bien que morte ; ce n'était plus seulement mon bonheur que j'avais à défendre, mais une mémoire sacrée à préserver contre une vérité vainement cruelle, un coup inutile à porter, qui n'aurait satisfait que mon orgueil blessé... Ces diverses alternatives passaient dans mon esprit comme des éclairs. Les décisions prises de sang-froid, l'habileté, l'adresse, ah ! que j'en étais loin dans ce moment ! La vérité, douloureuse à tous, mais nécessaire, inéluctable, parce qu'elle est, allait se faire jour, malgré lui, malgré moi ; nous n'étions pas les maîtres de la détourner.

Incapable de se contraindre, et la pressentant, sous mon silence, Jérôme cria de nouveau :

— Vous l'aimiez ! Et elle vous aimait !

Il ajouta d'une voix sans couleur :

— Elle me l'a dit !

J'eus un frémissement. Je savais cela. Mais était-ce à lui de le rappeler ? Et cependant, il n'avait pas tout dit encore. Il fit un effort terrible, et, sourdement :

— Valentin ! Ayez pitié de moi... J'ai honte !... Vous l'avez aimée... elle vous a aimé... J'ai honte ! mais il faut que je sache... Une mauvaise pensée m'est venue... vous avez été des amants !

Oh ! comme il était bas, en ce moment, toute noblesse perdue ! Comme j'aurais joui de sa détresse, si j'avais pu le haïr ! Mais elle était trop grande, et me fit mal.

— Non jamais ! dis-je.

Et je fermai les yeux pour ne pas voir son visage. Et Julie qui m'examinait, du fond de son cadre, dans la toile peinte, au-dessus du divan...

— Valentin... la vérité ! La vérité ! cria Jérôme.

Et quoi ! il n'avait pas assez de mon martyre ? Il lui fallait encore mon parjure! Je le regardai. Ce n'était plus un homme. La souffrance le rendait laid. Je regardai le portrait de Julie — et ce fut pour elle que je pus mentir.

— Jamais... non... jamais ! Je vous le jure... Jamais nous n'avons été... des amants.

Il ferma les yeux à son tour, passa la main sur son visage, comme un homme ivre, et respira profondément. Puis :

— C'est bien...

Je baissai la tête — et nous nous quittâmes.

XVI

Le temps a coulé, les années ont fui, tout passe. Les forces de vie sont mystérieuses, et pour l'emporter sur les autres, elles s'attaquent aux souvenirs, les enveloppent dans cet affreux linceul de poussière et de brume que d'autres peuvent bien appeler l'oubli. Est-ce l'oubli, vraiment ? J'ai survécu...

— Et Jérôme des Groues, demandai-je, après un silence. L'avez-vous revu ?

Valentin Desombres hésita un instant. Puis, sentant qu'il n'avait pas tout dit et

qu'il manquait encore une touche à son tableau, il ajouta :

— Non. J'ai seulement appris à quelque temps de là qu'il n'était plus. C'était lui qui aimait le mieux. Il s'est tué.

(Nesles, 1912-1917.)

FIN

IMPRIMERIE ARTISTIQUE " LUX "
131, Boulevard Saint-Michel
PARIS



